A.-P. HACOBIAN

L'Arménie et la Guerre

Le point de vue d'un Arménien avec un appel
à la Grande-Bretagne
et à la prochaine Conférence de paix.

PRÉFACE

du Très Honorable Vicomte BRYCE, O. M.

PARIS
HAGOP TURABIAN, EDITEUR
227, Boulevard Raspail

1918

A.-P. HACOBIAN

L'Arménie et la Guerre

Le point de vue d'un Arménien avec un appel
à la Grande-Bretagne
et à la prochaine Conférence de paix.

PRÉFACE

du Très Honorable Vicomte BRYCE, O. M.

PARIS
HAGOP TURABIAN, EDITEUR
227, Boulevard Raspail

1918

Sont des esclaves ceux qui craignent ici bas
De plaider pour ton sort, ô Martyr qui tombas !
Sont des esclaves ceux qui ne préfèrent pas
La haine des moqueurs et les traits de l'injure
Au silence coupable, au silence parjure,
Quand ils voilent en eux l'éclair de Vérité !
Sont des esclaves ceux qui, par timidité,
Ne vont pas s'isoler, Droit pur, de ton côté!...

LOWELL.

« *Servir l'Arménie c'est servir la civilisation.* »

W. E. GLADSTONE.

« *Nous avons mis notre argent sur un mauvais cheval* »[1].

MARQUIS DE SALISBURY.

« *...Un Gouvernement incurablement barbare et corrompu.* »

DUC D'ARGYL.

« *... L'Empire Ottoman... décidément étranger à la civilisation Occidentale.* »

NOTE DES ALLIÉS AU PRÉSIDENT WILSON,
11 janvier 1917.

---

(1) Après les massacres de 1895-1896, Lord Salisbury, qui avait pris une part prééminente dans la réalisation du Traité de Berlin et de la Convention de Chypre, admit franchement la faillite de la politique qui avait donnée naissance à ces deux traités, et la futilité de compter sur les promesses turques.

PRÉFACE DU VICOMTE BRYCE

pour l'édition française

Cette guerre a causé de multiples et terribles souffrances à beaucoup de peuples, mais celles infligées par la cruauté turque et l'ambition allemande au peuple Arménien, ont été les plus terribles de toutes. Les Arméniens n'ont rien fait pour provoquer ni les Turcs, ni les Allemands; ils n'ont été massacrés que parce qu'ils étaient chrétiens et supérieurs en intelligence et en industrie. Ils ont été trahis même par les bolchevikis russes qui ont rendu une partie de leur pays aux Turcs et les ont laissés presque sans défense. Le premier des devoirs des nations alliées, aussitôt qu'elles auront battu les Turcs, devra être de libérer la totalité des territoires habités par les Arméniens, et de donner, à ce vaillant peuple, la liberté qu'il a si bien mérité et pour laquelle il a combattu si courageusement.

INTRODUCTION DE M. ALBERT THOMAS

Vendredi, 11 Octobre.

A l'heure où nos ennemis nous demandent de déposer les armes, où nous allons avoir à débattre nos conditions de paix et où nous devons nous préoccuper des formules qui règleront pour longtemps le sort futur des peuples impliqués dans la guerre, il est bon qu'une voix autorisée vienne nous parler une fois encore des Arméniens. Le petit livre de M. A. P. HACOBIAN a été fait pour le public anglais, il y a quelque temps. C'est un plaidoyer auquel les événements tout récents donnent un intérêt d'actualité. Les faits qui y sont exposés sont la preuve poignante de l'invraisemblance et de l'injustice des accusations qui ont été lancées fort légèrement contre les Arméniens de Bakou, lors de l'échec pénible de la trop faible expédition anglaise. Il présente cependant assez de généralités pour valoir la peine d'être donné tel quel au public français. Des hommes généreux ont toujours fait appel à sa sympathie et à sa pitié en faveur du peuple arménien. Mais ce n'est pas de sympathie et de pitié qu'il s'agit. Il s'agit de droit et d'organisation politique. De ce point de vue, il est bon et particulièrement opportun de rappeler le peuple arménien à la sollicitude de notre opinion et de notre Gouvernement. L'Arménie offre le cas le plus aigu du problème des nationalités, c'est, pourrait-on dire, le cas de conscience par excellence des nationalités. Un très an-

tique passé, une énergie politique qui fut parfois redoutable, une civilisation originale et vivace, des qualités individuelles et des qualités de peuple de tout premier ordre font aux Arméniens une place d'honneur parmi les peuples qui ont le droit de se dire des nations. Les accidents historiques qui les ont subordonnés à une succession d'empires et finalement à l'empire turc n'ont pas réussi à disloquer leur âme nationale. Elle a survécu même à la bonne volonté de s'accommoder aux circonstances. Les Arméniens ont fait de leur mieux pour se prêter au régime turc. C'est celui-ci qui n'a pas pu s'accommoder de leur masse non assimilée, de leur prospérité économique, de leur esprit d'entreprise, de leur valeur inquiétante. Les Turcs ont opté pour la solution simple du problème : l'extermination. Ils n'ont pas réussi et la révolte de l'esprit public en Europe porte témoignage au droit imprescriptible de la nationalité.

Mais il ne suffit pas de le reconnaître. Il faut qu'il puisse s'exercer. L'un des mérites du livre de M. HACOBIAN est de poser et d'examiner les conditions dans lesquelles pourrait vivre la nationalité arménienne. La solution qu'il critique, celle de la suzeraineté ou de l'annexion russe n'a plus qu'un intérêt historique. M. HACOBIAN revendique nettement pour l'Arménie l'indépendance absolue, la constitution en état autonome. Mais, la masse arménienne s'étant effritée, attirée par les grandes villes, par l'étranger, et de plus, hélas, on sait combien elle a souffert, que reste-t-il d'Arméniens en Turquie? Combien de foyers sont éteints pour jamais. Les débris d'un peuple arménien pourraient-ils subsister en forme d'état? M. HACOBIAN pose nettement pour les Arméniens le

droit aux réparations. Il affirme leur valeur supérieure à celle des Turcs et des Kurdes auxquels ils se trouvent mêlés dans le territoire qu'ils revendiquent. Il compte sur leur énergie vitale et la puissance de reconstitution dont ils ont fait preuve.

Mais quelles que soient les possibilités de l'heure, quelles que soient les convenances et l'imagination des diplomates qui discuteront la paix, il faudra que le traité de paix que nous attendons garantisse au peuple arménien non seulement la sécurité des individus, mais son existence et son libre développement en tant que nationalité. L'Entente l'a promis implicitement ou expressement dans les déclarations trop obscures et trop décousues qu'elle a faites de ses buts de guerre, mais qui cependant procèdent de principes constants. C'est un cas de haute morale internationale qui se pose à la conscience des peuples et des politiques. L'Arménie fait appel à la solidarité des nations.

On parle beaucoup en ce moment de comptes ouverts et de comptes à régler. Le compte de solidarité que les Arméniens présenteront à l'Europe le jour où s'ouvrira le congrès de la paix se solde à l'heure qu'il est par un déficit inquiétant. Certes la responsabilité des massacres arméniens retombe lourdement sur l'Allemagne. Mais peut-on dire que l'Europe occidentale n'en ait pas sa part. C'est la tâche de la politique internationale timide, méfiante, égoïste des années si plates que nous avons vécues. Tout homme dont la pensée dépasse le cercle de la vie quotidienne ne saurait lire sans rougir les beaux passages que M. HACOBIAN a détaché du livre du duc d'Argyl : Our responsibilities for Turkey.

L'Europe occidentale a endossé par inaction les crimes de la Turquie et peut-elle se flatter pour la façon dont cette guerre a été conduite en Orient pendant de trop longues années ait été sage et honorable. Entre toutes les nationalités d'Orient sacrifiées à notre timidité, l'Arménie est un remords. La pensée de l'Arménie est une pensée pénible et nous nous devons à nous-même les restaurations, les compensations qui doivent être sa revanche, heureux si le sang qu'elle a versé donne vie et pouvoir aux lois non écrites de l'humanité qui jugent la politique et dont procède, en fin de compte, le droit des nationalités.

ALBERT THOMAS.

INTRODUCTION DE L'AUTEUR

La fin de la guerre laissera la Grande-Bretagne et ses Alliés les seuls arbitres des destinées de l'Europe et du Proche-Orient. Le rôle prépondérant joué par la Grande-Bretagne et l'Empire Britannique dans la conduite de la guerre, leur confèrera aussi une voix décisive dans les délibérations de la Conférence de la Paix. Cette haute situation comporte un privilège suprême autant qu'une lourde responsabilité morale. Il n'est pas douteux que la voix et tout le poids de la Grande-Bretagne seront, en toutes circonstances, du côté de la Justice et de la Liberté. Mais quelque juste et impartial que puisse être un juge, il lui serait impossible de dispenser la justice, sans avoir entendu le pour et le contre de la cause. C'est ce qui m'autorise de faire, devant le public britannique, l'exposé de la cause de mon pays affligé, assuré d'avance que, dans son grand amour pour la loyauté, il accordera une équitable attention à ma plaidoirie.

Je voudrais tirer au clair un point. Mais n'ayant aucune autorité je ne réclame aucun droit de parler pour la nation ou à propos d'une organisation nationale ou locale quelconque. Les vues exposées dans ce petit volume sont celles d'un

simple Arménien qui estime — ainsi que, sans nul doute, tous ses compatriotes — que le sang arménien, qui coula si abondamment dans cette guerre, impose à tous les Arméniens vivants, le devoir sacré d'employer tous les moyens légitimes en leur pouvoir d'assurer aux survivants la justice et les réparations auxquelles le nombre des victimes leur donne un titre énorme et indiscutable. Telles sont mes vues dont la responsabilité tombe sur moi et sur moi seul.

J'ai exposé mes vues avec franchise. Un ou deux de mes amis furent assez aimables pour me prévenir qu'elles pourraient peut-être nuir à notre cause. Tout en appréciant leur intérêt et leur sollicitude, je ne partage point leur crainte. Je suis convaincu que la vérité ne peut jamais déplaire au public britannique ou être préjudiciable à une bonne cause.

Par nécessité, j'ai cité abondamment beaucoup de sources; je profite de l'occasion pour exprimer mes remerciements et ma reconnaissance aux auteurs cités, en particulier au lord Bryce et à M. Arnold J. Toynbee qui, très aimablement, me permirent de faire des extraits du Livre Bleu.

Londres, février 1917.

A.-P. HACOBIAN.

PREFACE DU VICOMTE BRYCE

De tous les peuples sur lesquels cette guerre a attiré des calamités et des souffrances, le peuple arménien fut celui qui en endura le plus. Aussi grande qu'a été la misère infligée par les envahisseurs aux populations non-combattantes de la Belgique et du nord de la France, à la Pologne, à la Serbie, les misères de l'Arménie, quoique moins connues par le monde extérieur, ont été encore plus terribles.

Quand la guerre européenne éclata en 1914, le gouvernement de l'Empire Turc, était tombé aux mains d'une petite bande de scélérats sans scrupule, s'intitulant Comité d'Union et de Progrès, qui prit également l'armée à sa merci au nom d'un sultan inoffensif et imbécile.

Par les moyens qui n'ont pas été complètement découverts, mais de nature que nous pouvons facilement conjecturer, cette bande était gagnée aux intérêts de l'Allemagne ; et au commandement de l'Allemagne elle déclara la guerre contre les Alliés occidentaux, entraînant ainsi tous les sujets de la Turquie, musulmans et chrétiens, dans un conflit qui ne les concernait point. Les Arméniens chrétiens, dispersés dans la partie asiatique de l'Empire turc, ayant fait la triste expérience, quelques années auparavant, dans les massacres d'Adana, des cruautés dont la bande gouvernante était capable ; étaient soucieux de rester tranquilles et de ne fournir aucun prétexte aux autorités turques d'une attaque contre eux. Mais les gouvernants de Turquie démontrèrent qu'ils

n'avaient pas besoin d'un prétexte pour mettre à exécution l'exécrable dessein qu'ils caressaient. Ils avaient formé le projet d'exterminer les populations non-musulmanes de la Turquie d'Asie afin de faire, comme ils appellent, une nation homogène, composée seulement de mahométans. La perversité d'un pareil projet n'eut d'égal que leur folie aveugle, en ce qui concerne les chrétiens arméniens de l'Asie-Mineure et des provinces du nord-est constituant la partie la plus industrieuse, la plus intelligente et mieux cultivée de la population. La plupart des marchands et des négociants, presque tous les artisans habiles, étaient des Arméniens, et en les exterminant on détruisit l'activité industrielle que possédait ces régions. Tel a été pourtant le plan du Comité Union et Progrès ; aussitôt qu'il sentit, au printemps de 1915, que l'expédition des Alliés contre les Dardanelles ne réussirait vraisemblablement pas, il commença à le mettre en exécution. Il désarma d'abord tous les Arméniens afin de les avoir à sa merci ; et, dans certains cas, afin de démontrer que les Arméniens avaient l'intention de s'armer secrètement, il expédia des armes dans les villes et les fit saisir ensuite pour s'en servir comme preuve contre les chrétiens. Quand les armes que possédaient les chrétiens furent mises en sécurité, les ordres de massacre émanant de Constantinople furent envoyés aux gouverneurs des provinces. Toute la population arménienne fut appréhendée.

Les adultes furent impitoyablement massacrés, les jeunes femmes vendues aux enchères sur les marchés, ou appropriées par des officiers ou fonctionnaires turcs pour servir d'esclaves dans les harems turcs. Les enfants furent livrés aux derviches pour être élevés comme des musulmans. Le reste des malheureuses victimes, les hommes et les femmes les plus âgés, les

mères et leurs poupons accrochés à elles, furent arrachés à leurs foyers et dirigés tout le long des routes qui mènent dans la région déserte du nord de la Syrie et de l'Arabie. Beaucoup d'entre eux périrent en route de souffrance, de maladie, d'inanition. Quelques-uns survivaient encore il y a quelques mois, près d'Alep et tout le long des rives de l'Euphrate. Nombre d'entre eux — probablement des milliers — furent noyés dans ce fleuve ou ses affluents, martyrs de la foi chrétienne à laquelle ils avaient refusé de renoncer; parce qu'il fut généralement possible aux femmes et quelquefois aux hommes d'avoir la vie sauve en acceptant le mahométanisme. Par ces diverses méthodes des centaines de mille — l'évaluation du nombre varie entre 500.000 et 800.000 — périrent. Et tout cela fut accompli avec le consentement tacite du gouvernement allemand, dont quelques représentants sur place auraient encouragé les Turcs dans leur œuvre de massacre, pendant que le gouvernement lui-même bornait son action à faire de la propagande en Allemagne, afin d'induire en erreur son propre peuple, par de fausses histoires, en alléguant que les Arméniens furent punis pour des mouvements insurrectionnels.

Tous ces faits, avec beaucoup de détails trop horribles à répéter ici, sont relatés dans le Livre Bleu récemment publié en Angleterre, contenant des rapports basés sur d'incontestables témoignages auxquels il n'a pas été donné de démenti, en dépit des dénégations, des faux palpables, émanant de la bande turque, et d'autres par le gouvernement allemand.

Les victimes qui furent ainsi mises à mort — une grande partie du peuple arménien — appartenaient à l'une des plus anciennes nations du monde, qui est chrétienne et civilisée depuis le troisième siècle de notre ère. Si jamais un peuple

a mérité la sympathie du monde civilisé, c'est bien celui-ci, qui s'est attaché à sa foi et aux traditions de son ancien royaume, depuis que ce royaume a été renversé par les envahisseurs turcs, il y a quelques siècles. Ils en appellent maintenant aux Alliés, qui combattent pour la Justice et l'Humanité, contre les gouvernement allemand et ses barbares alliés les Turcs, demandant que, lorsque la fin de la guerre sera arrivée, leur cause soit prise en considération et qu'ils soient à jamais délivrés du joug turc. Nulle part leur cause difficile n'a été mieux connue que dans les Etats-Unis, car ce furent les missionnaires américains qui, par leurs admirables écoles et collèges fondés dans les différentes cités de la Turquie d'Asie, firent plus pour les Arméniens qu'aucun autre pays, en leur procurant la lumière, la consolation et la sympathie.

L'auteur de ce petit livre est un Arménien distingué, appartenant à une famille originaire d'Ispahan, en Perse, actuellement établi en Angleterre. Il parle avec une profonde connaissance autant qu'un patriotique sentiment ; il expose la cause de ses compatriotes avec une modération très convenable pour inspirer confiance. Sur les arguments qu'il met en avant, je ne puis me permettre d'exprimer une opinion en détail. Mais tous ceux qui connaissent quelque chose de la Turquie d'Asie reconnaîtront avec lui que les Arméniens, par leur intelligence et leur indomptable énergie, sont la race la plus propre à restaurer la prospérité des régions désolées par l'oppression turque. Les Arméniens cultivés, bien qu'ils aient beaucoup souffert, sont à la hauteur du monde moderne de la civilisation. Il se trouve parmi eux beaucoup d'hommes de science et des savants, aussi bien que des artistes et des poètes. Ils sont disséminés dans beaucoup de pays. J'ai visité de grandes colonies arméniennes à l'ouest, jusqu'en Califor-

nie, et d'autres à l'est, jusqu'à Rangoou. Beaucoup de ces exilés voudraient retourner dans leur ancien foyer, s'il leur était garanti la sécurité et la paix qu'ils n'ont jamais eues, et ne peuvent jamais avoir, sous la domination turque. Ne devrions-nous pas espérer, avec confiance, que les puissances alliées trouveront le moyen de les leur donner à la fin de cette guerre, pour étendre sur eux cette sécurité qu'ils désirent depuis longtemps et dont ils sont capables de bien user ?

Mai 1917. BRYCE.

A.-P. Hacobian.

L'ARMÉNIE ET LA GUERRE

I

L'Arménie comme une issue de la guerre. — La plus grande victime du « terrorisme » turco-prussien. — Son effet sur l'opinion américaine.

La première avance officielle faite pour la paix par l'Allemagne et ses alliés, quoique rédigée en termes défiants et menaçants, était néanmoins un signe indiscutable de détresse, et elle approche le monde de cette paix juste et durable que les Alliés se sont assignée de remporter. La perspective d'une paix prochaine a mis sur pied une réitération générale des fins qui étaient en jeu, et la considération des termes et des problèmes de la paix.

L'attention publique en ce pays sera naturellement occupée, tout d'abord, par les importants résultats et les intérêts du Royaume-Uni, de l'Empire Britannique et de ses alliés, agités par la guerre et qui seront à résoudre et à assurer par l'imminente paix. Mais on ne pourrait, j'espère, considérer pour cela ni comme une faute, ni comme prématuré, qu'un membre de l'un de ces peuples petits et oppressés — qui, engouffrés dans le tourbillon de la guerre, épient la Grande-Bretagne et

ses alliés pour leur délivrance, les réparations et la sécurité de leur future liberté — expose devant le public britannique ses vues en même temps que les faits et les arguments qui peuvent être de quelque utilité, en fournissant les moyens de faire une juste estimation des revendications et des mérites de l'un des plus petits problèmes, qui, en présence d'une multitude de grandes et très importantes questions, court le risque de ne pas recevoir une entière audition à la Conférence de la Paix.

L'item des termes de la paix des Alliés, établi dans leur réponse à la note du président Wilson : « La libération des populations assujetties à la tyrannie sanguinaire des Turcs », est le porteur, pour les Arméniens, d'un message de réconfort et d'espérance. Il annonce l'aube d'un nouveau jour, qui marquera la fin d'un long et hideux cauchemar de la tyrannie turque.

Si le président Wilson, le peuple américain, ou les autres neutres, sont à la recherche de l'*évidence*, qui leur prouverait d'une façon concluante lequel des deux groupes des belligérants est sincère dans ses déclarations à l'égard « des droits et des privilèges des peuples faibles et des petits Etats » ; si la Belgique n'avait pas été violée et ravagée ; si la *Lusitania* et tant d'autres bateaux-hôpitaux, bâtiments, vaisseaux marchands, n'avaient pas été coulés sans attention au sort des blessés, des enfants et des femmes, des hommes non-combattants et des équipages ; si les zeppelins n'avaient pas semé nuitamment la mort et la destruction parmi les femmes et les enfants dans leurs foyers ; si tous ces outrages et bien d'autres n'avaient pas été commis, s'il n'avait été fait, dans tout le cours de la guerre, aucun autre acte de la Quadruple-Alliance en quelque fa-

çon contraire aux lois et aux usages d'une guerre civilisée et soumise aux lois de l'humanité, le simple mot ARMÉNIE aurait fourni la preuve — une écrasante et monumentale preuve — de qui est et qui n'est pas sincère dans ses déclarations à l'égard du droit, de la justice et de l'humanité.

L'esprit de l'Arménie désolée se trouve à la tête des esprits fantômes de l'humanité outragée qui doit se lever et briser, jusqu'aux atômes, toutes les marques de flétrissures dont les protagonistes du terrorisme auront à répondre devant le jugement de leur propre peuple et des neutres.

Mais dans les Etats-Unis, du moins, on n'a pas besoin d'une nouvelle preuve ou d'explication de l'issue dans l'état de choses, et le martyre de l'Arménie a largement contribué en cela à former l'opinion américaine. Je suis certain que la note sur la paix et le discours du président Wilson au Sénat sont les premières étapes de l'action américaine, jetant tout son poids dans la balance, en vue de la réalisation d'une paix juste et durable.

Le vif intérêt témoigné par le peuple et le gouvernement des Etats-Unis au sort de l'Arménie et des Arméniens est amplement démontré, non seulement par les généreux dons d'argent pour le soulagement des survivants et les nobles services personnels des dévoués missionnaires et des agents de secours — dont quelques-uns perdirent la vie dans leur acte de charité — mais aussi par l'action diplomatique en faveur des Arméniens à Constantinople (où M. Morgenthau lutta vaillamment à son grand honneur, pour arrêter la main de l'oppres-

seur barbare), et par l'importance donnée aux nouvelles de toutes sortes sur l'holocauste de l'Arménie. Il n'est pas exagéré de dire que, à part les opérations militaires, aucun incident de la guerre, pas même la violation et le martyre de la Belgique, n'a pris plus de place ni plus d'importance dans la presse américaine que tout ce qui concerne le martyre de l'Arménie et de la Syrie, et le secours aux réfugiés et aux exilés.

Dans sa réponse à la députation arménienne, qui, le 14 décembre 1916, lui présenta un parchemin enluminé du Catholicos, exprimant les gratitudes de Sa Sainteté et ses remerciements à la nation américaine, le président Wilson dit, entre autres choses :

« Nous avons essayé autant qu'il nous était possible de sauver votre peuple des ravages de la guerre. Mon grand regret est que nous ayons pu faire si peu. Il y eut beaucoup de peuples qui souffrirent à cause de cette terrible lutte, mais *le sort d'aucun ne toucha autant le cœur des Américains que la souffrance des Arméniens.* » (1).

Rien dans la guerre ne fit sentir au peuple des Etats-Unis l'issue morale de la guerre plus fortement et plus vivement que les barbaries sans précédent commises par les Turcs dans leur diabolique tentative d'effacer la race arménienne. Aucun événement de la guerre n'a été plus désastreux aux puissances centrales, aux yeux des Etats-Unis. Ils y ont vu l'esprit barbare des ennemis jumeaux de l'humanité et de la liberté — le *yatagan* turc supporté par la botte prussienne — en sa hideuse

(1) Cité dans *The New Armenia de New-York*, 1er janvier 1917. Les italiques sont de moi.

nudité, dans son œuvre sans frein en Asie, et inaperçu, croyaient-ils, par la lumière de la civilisation.

Cet évangile de la botte et du *yatagan* sera bien illustré en mettant côte à côte deux citations, l'une de *Tanine*, l'organe officiel du Comité Union et Progrès, à Constantinople, et l'autre d'un compte rendu fait par le comte Reventlow, en octobre 1915. *Tanine* invite le gouvernement à exterminer ou à convertir de force à l'Islam toutes les Arméniennes en Turquie, seul moyen de sauver l'empire ottoman. » (2).

Le comte Roventlow, le grand-prêtre de l'Evangile de la force brutale et du militarisme, écrivant dans *Tageszeitung*, pour la défense et l'approbation de l'épouvantable crime des Turcs, dit que c'est le droit évident et le devoir du gouvernement ottoman de prendre les mesures répressives les plus fortes contre « les sanguinaires Arméniens, » — mesures préconisées par *Tanine*, qui furent menées à bonne fin, par les dignes alliés sur le Bosphore du comte Reventlow, avec une perfection et une férocité qui ont dû lui plaire grandement.

Le gouvernement et les apologistes allemands ont fait grande parade de l'emploi, par les Alliés, des troupes indiennes et africaines en Europe. Sous tous les rapports, ces troupes ont combattu aussi dignement que n'importe quelles troupes dans la guerre. Je crois que dans le jugement des futurs historiens, aucun incident de cette guerre, dont le récit, par certains côtés, est si fortement ombragé par les outrages et les violations des

(1) Cité par *La Guerre sociale*, Paris, 16 sept. 1915.

lois de la guerre civilisée, ne trouvera une aussi forte condamnation que l'alliance de l'Allemagne avec les Jeunes-Turcs, la déclaration d'une « guerre sainte » par ses ordres et ses terribles conséquences pour les sujets chrétiens des Turcs, déjà douloureusement éprouvés. (On se souviendra que l'Allemagne et l'Autriche sont les signataires de l'article 61 du traité de Berlin, qui devait apporter « les améliorations et les réformes exigées par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens », et qui devait « garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens. » Ce point ne peut être plus fortement accentué.) Elles pouvaient prévoir ces conséquences, et si elles ne les ont pas prévues, elles pouvaient les arrêter quand elles se sont manifestées. L'entrée de la Turquie dans la guerre plaçait ses sujets chrétiens dans un grand péril : assouvir, comme cela a toujours été sa coutume, sa vengeance sur ceux-ci en cas de défaite ; pendant l'état de guerre, s'affranchir de la contrainte morale de l'Europe.

Il était à espérer que l'influence allemande et autrichienne auraient réprimé cette tendance. Comme les événements cruels ont détruit cet espoir ! Ils ont prouvé qu'il serait trop beau d'espérer de l'humanité, des sentiments chevaleresques et de la compassion pour l'honneur et les souffrances des femmes et des enfants, de la politique d'État de ces grands gouvernements chrétiens et de la majorité de leurs agents en Turquie. Je ne puis croire que cette politique impie et inhumaine ait trouvé une approbation générale partout en Allemagne et en Autriche-Hongrie. Cela paraît évident par les citations de journaux des missionnaires allemands, dans le Livre

bleu, sur « le traitement des Arméniens dans l'empire ottoman. » (1).

Cela est encore prouvé par les protestations adressées à la Chancellerie impériale par plusieurs organisations catholiques et protestantes.

(1) *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire*, documents présentés au vicomte Grey of Fallodon, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, avec une préface par le vicomte Bryce.

II

L'Arménie et les réparations. — Le martyre de l'Arménie. — Condamnation et demande de réparation exprimées d'une façon disproportionnée.

Les gouvernements des Alliés ont unanimement déclaré que la paix n'est possible que sur le principe d'une réparation proportionnée pour le passé, d'une sécurité proportionnée pour l'avenir, et sur la reconnaissance du principe des nationalités et de la libre existence des petits Etats.

« Réparation » veut sans doute dire tout d'abord des réparations pour la destruction sans frein et inhumaine de la vie et des propriétés des civils sans défense et inoffensifs.

Selon le caractéristique de l'esprit britannique de justice et de loyauté, la Belgique, la France et la Serbie doivent être mises en première ligne dans leurs demandes de réparations, bien qu'il ne faille oublier ni les victimes britanniques du « terrorisme » par les zeppelins et les sous-marins ni les victimes du meurtre judiciaire.

Cette demande unanime de réparations pour les petites nations, pour tout ce qu'elles ont souffert par suite de l'agression brutale et sans scrupule de leurs plus puissants voisins, et la garantie demandée pour leur sé-

curité et leur libre développement, est un bon augure pour l'avenir. C'est un gage donné au monde, par les puissances de l'Entente, de la sincérité de leur déclaration à l'égard du désintéressement, des buts justes et dignes pour l'obtention desquels elles sont entrées en guerre.

Que l'on excuse, cependant, ma perplexité en constatant que, dans la discussion des conditions de la paix, les grands organes de l'opinion publique britannique, à part quelques exceptions notables, ont fait peu ou pas du tout mention de l'Arménie dans sa demande des pénalités, des réparations et des rédemptions (1).

Ce fait a beaucoup impressionné M. Arthur Henderson, qui, dans son allusion à l'Arménie, cité plus longuement ailleurs, fait remarquer que « ... *Des atrocités arméniennes, on n'en a pas assez parlé ici... etc.* » Mon inquiétude sera comprise quand j'aurai indiqué que, pour nous, il ne s'agit point d'une question de plus ou moins de territoire, d'une indemnité plus ou moins grande. Pour nous, plus que pour une autre race engagée dans la guerre, c'est une question de « être ou ne pas être » dans un sens réel autant qu'*allégorique :* la renaissance de la nationalité arménienne sur la profusion du sang perdu et les monceaux de cendres brûlées, ou

(1) Les Arméniens sont spécialement reconnaissants à *Manchester Guardian* et au *Times*, pour les précieux services qu'ils ont rendu à leur cause, à l'humanité et à la vérité en exposant le règne de la terreur en Arménie et l'affectation des Turcs au « combattant loyal ». La 101 fascicule de *The Times History and Encyclopoedia of the War* fut le premier rapport détaillé de ce qui s'est passé en Arménie depuis le commencement de la guerre, et je puis ajouter que, vu les difficultés d'obtenir des informations, c'est un rapport remarquablement bien informé.

bien la fin des aspirations longtemps caressées et ensanglantées et la consommation de la « politique » d'Abdul-Hamid et des Jeunes-Turcs.

La première discussion générale des conditions de la paix a coïncidé avec la publication, comme Livre Bleu, par lord Bryce, des témoignages documentés et clairs, de l'attentat des Turcs d'assassiner la nation arménienne avec sang-froid. Je reconnais avec gratitude le fait que beaucoup de journaux consacrèrent de sympathiques articles éditoriaux et des études au Livre Bleu, faisant ressortir avec une force incontestable que ce témoignage irrécusable des crimes abominables commis par les Turcs en Arménie, sans une protestation de l'Allemagne officielle, est une réponse écrasante aux protestations de sollicitude pour l'humanité de la chancellerie allemande.

Mais, quelque opportun qu'ait été l'effet immédiat de ce nouveau témoignage de noble et infatigable labeur de lord Bryce pour la cause de l'humanité, comme une terrible et tragique exposition de l'ironie professée par les puissances centrales envers la pitié pour l'humanité souffrante, cela n'est sûrement pas la seule ou la principale morale à tirer de ces pages hantées. Elles constituent un terrible et durable reproche à la diplomatie européenne de notre époque. Elles révèlent au regard horrifié de l'humanité une vaste colonne de fumée humaine et d'angoisses humaines montant vers le ciel comme l'encens du plus terrible et encore plus glorieux grand martyre que le monde ait jamais vu, mais, jetant une ombre de honte permanente sur le christianisme et la civilisation. L'explosion sans pareille de la barbarie qu'elles révèlent n'a pas été une surprise. L'Europe

avait entendu leur sourd bruit avertisseur dans ces quarante dernières années. Pas plus loin que 1880, les représentants des grandes puissances, dans leur fameuse et futile note identique à la Sublime Porte, disaient : « Aussi désespérant que soit le mauvais gouvernement du pays, il conduira en toute probabilité à la destruction des populations chrétiennes des grands districts. » Les massacres de 1895-1896 et de 1909 coûtèrent la vie à 250,000 ou 300,000 Arméniens. Mais beaucoup des hommes d'Etat européens du jour refusèrent avec persistance d'admettre que « le noble Turc » soit capable d'une barbarie aussi retentissante qu'indicible, pendant que Bismarck déclarait publiquement que toute la Question d'Orient ne valait pas « les os d'un grenadier poméranien. » Ses successeurs ont suivi et amélioré sa politique inhumaine et antichrétienne, et l'Europe en voit le résultat.

Avec le respect dû à une petite minorité de Turcs humains, qui, j'ose dire, ont été outrés de tout ce que leur gouvernement, leurs soldats et leur populace avaient prouvé d'être capables, le Turc, en tant que race, a ajouté encore un autre et plus vaste monument à la longue série des monuments similaires qui encombrent les pages de son histoire tachée de sang, en preuve de l'inchangeable brutalité de sa nature. Vous ne pouvez raisonner ni argumenter avec lui. Vous ne pouvez non plus attendre ni justice ni les ordinaires sensibilités humaines d'une pareille nature. Le seul moyen sain et honnête d'agir avec lui, c'est de le rendre inoffensif. C'est l'Europe officielle qui est blâmable de l'avoir laissé si longtemps en liberté avec une proie à sa merci. C'est la diplomatie de ces derniers quarante ans qui est

responsable de l'avoir assisté pendant son inexorable mutilation, membre par membre, jusqu'au moment où le Moloch aperçut sa chance dans cette guerre, mais après avoir presque dévoré sa malheureuse victime, avec le consentement tacite de deux grands empires chrétiens et aux applaudissements du comte Reventlow et de ses disciples.

Comment expliquer que cette destruction délibérément décidée de plus d'un demi-million d'êtres humains par toutes les tortures du moyen âge, et la déportation et l'esclavage, pire que la mort, de plus d'un demi-million — faits aussi importants que le martyre de la Belgique— n'ont pas soulevé la juste colère des grands écrivains et des penseurs britanniques du jour? Comment se fait-il que les grands écrivains et les poètes n'ont point senti le besoin d'exprimer au monde, dans le langage du génie, l'horreur épouvantable aussi bien que la grandeur morale de cette vaste tragédie sans pareille ? (1).

La Grande-Bretagne a toujours été, et est aujourd'hui plus que jamais, le champion et « l'espoir des opprimés et le désespoir de l'oppresseur. » Que la sympathie, l'horreur et l'indignation existent dans ce pays dans leur plus complète mesure, cela ne fait pas le moindre doute.

(1) M. Israël Zangwill finit un émouvant et éloquent tribut à l'agonie de l'Arménie dans *The New Armenia* (New-York), du 1er mars 1917, intitulé « La Majesté de l'Arménie » par les mots suivants : — « je m'incline devant cette plus haute majesté d'affliction. Je prends la couronne d'épines de la tête d'Israël et je la place sur celle de l'Arménie. » N'est-ce pas un fait étrange que de tous les auteurs modernes et des publicistes de marque, il soit échu à un célèbre et talentueux juif de payer le premier tribut à « la majesté » du martyre de l'Arménie pour la foi chrétienne ?

On voit les preuves et les indications de leur existence à chaque occasion. Mais pourquoi, au nom du Ciel, n'ont-elles pas été proclamées à la face du monde, afin que les coupables pûssent l'apprendre, en trembler et arrêter leurs mains? Des évêques ont été livrés aux bûchers, des centaines d'églises profanées, des ministres du Christ torturés et massacrés, des centaines de mille de femmes et d'enfants chrétiens ont été mis à mort dans des circonstances d'une indicible barbarie et de bestialité. Pourquoi les églises de la Grande-Bretagne et de toute la chrétienté n'élèvent-elles point un cri d'indignation qui retentirait d'un bout à l'autre du monde et sèmerait la crainte de Dieu dans les cœurs de ces assassins et de toutes les puissances des ténèbres ? Pourquoi il n'y a point un mot de tribut, si grandement mérité, à l'héroïque et indomptable esprit des hommes et des femmes, aussi bien que des enfants qui préférèrent la torture et la mort plutôt que de renier leur Christ, sacrifiant leur honneur plutôt que de renoncer à leur nationalité ? (1)

(1) Les articles sympathiques et appréciables de M. P. W. Wilson dans *The Westminster Gazette* et dans *The Daily News and Leader*, du 3 février 1917, parurent après ce qui a été écrit ci-dessus. Bien que très reconnaissant à M. Wilson et aux deux grands organes de l'opinion publique britannique, je profite de l'occasion pour faire une ou deux observations sur certaines questions que M. Wilson a soulevées : — « la première impulsion du réfugié » n'a pas été seulement d'ouvrir une boutique » mais aussi d'ouvrir une école et d'improviser les moyens de continuer la publication du journal qu'il avait publié à Van, avant l'exil, comme les Belges l'ont fait ici dans des circonstances plus favorables. La tolérance pratiquée par les Arméniens et leur église n'est pas due à l'adversité, mais à la vraie compréhension du christianisme. L'esprit de tolérance exhale à travers les pages de l'histoire de l'église arménienne depuis les temps les plus reculés.

M. Wilson dit : « Il est sans doute regrettable que les Ar-

C'est ici, assurément, l'exemple le plus édifiant de tous les temps du triomphe de l'esprit du Christ, de la fidélité dans la mort de la conscience, de l'honneur personnel et de l'indépendance, en dépit de la furie sauvage et du suprême degré de convoitise brutale qui ait jamais été atteint par démons à face humaine; c'est ici un triomphe et un exemple encore plus édifiant et ayant, peut-être, une signification plus profonde et plus permanente pour l'humanité et la chrétienté, que cette grande et terrible guerre elle-même; et les églises, et les orateurs et les écrivains des grands pays chrétiens, belligérants et neutres, gardent, à l'aspect de la grande tragédie, un presque complet silence!

Je ne demande pas des tributs pour les martyrs ; que leurs louanges soient chantées par les hôtes des cieux.

méniens n'aient pas pu introduire leurs conceptions progressives de la vie chez les musulmans qui les environnent. » C'est un exemple frappant de la fausse conception qui, si souvent existe dans l'esprit des observateurs même des plus sympathiques aux affaires arméniennes. M. Wilson connaît sans doute ce que le prestige vaut en Orient. Si les missions européennes avec tout le prestige de leurs grandes nations, gouvernements, ambassades, consulats, etc., derrière elles (sans parler des fonds illimités dont elles disposent) ont eu si peu de succès dans les pays musulmans, est-il raisonnable de blâmer les Arméniens, oppressés, harcelés, torturés, massacrés, plongés dans les profondeurs de la misère, de n'avoir pu faire mieux ? Quel respect peut inspirer la religion de l'Arménie à ses voisins musulmans qui massacrent ses évêques, et ses prêtres, profanent ses églises et infligent les insultes les plus révoltantes aux symboles extérieurs de sa foi, tandis que ses puissants coreligionnaires se tiennent à l'écart sans y rien faire? Dans ces circonstances, quel meilleur service peut rendre l'Arménien à sa religion que de mourir pour elle? Dans des jours plus heureux, les anciens chrétiens Arméniens furent grandement les instruments de la conversion des Géorgiens.

Ce n'est pas non plus une complainte ; il serait présomptueux de ma part d'assumer le rôle de critique ou de Mentor vis-à-vis des chefs de religions instruits dans les grands pays chrétiens.

Il est, en effet, loin de ma pensée d'assumer un semblable rôle. Mais ce sont là des faits que je contemple avec une peine inexprimable, presque avec désespoir — faits qui me laissent perplexe, qui m'embarrassent et surpassent mon entendement. Peut-être mon jugement s'est-il affaibli et abreuvé d'amertumes par les souffrances de ma nation ? Si cela est, qui peut être surpris que l'âme arménienne soit aigrie aujourd'hui, aigrie avec affliction, angoissée et indignée comme aucune âme d'homme ne l'a jamais été et comme aucun peuple ne peut l'imaginer ?

Quelques journaux disent que les souffrances des Arméniens furent *égales* à celles des Belges.

Les Arméniens savaient comme pas un ce que signifient la servitude et la souffrance sous le talon du tyran, et ils expriment, autant que personne, leur profonde sympathie et leur admiration à l'héroïque Belgique, à la Serbie et aux parties occupées de la France. Le martyre des 5,000 civils belges inoffensifs est un assez horrible épisode, mais il y a sûrement une différence entre 5,000 et 600,000 victimes, sans parler des autres 600,000 qui furent voués à l'esclavage, convertis de force à l'Islam et chassés, en une caravane de torture et de mort, dans les déserts de la Mésopotamie (1).

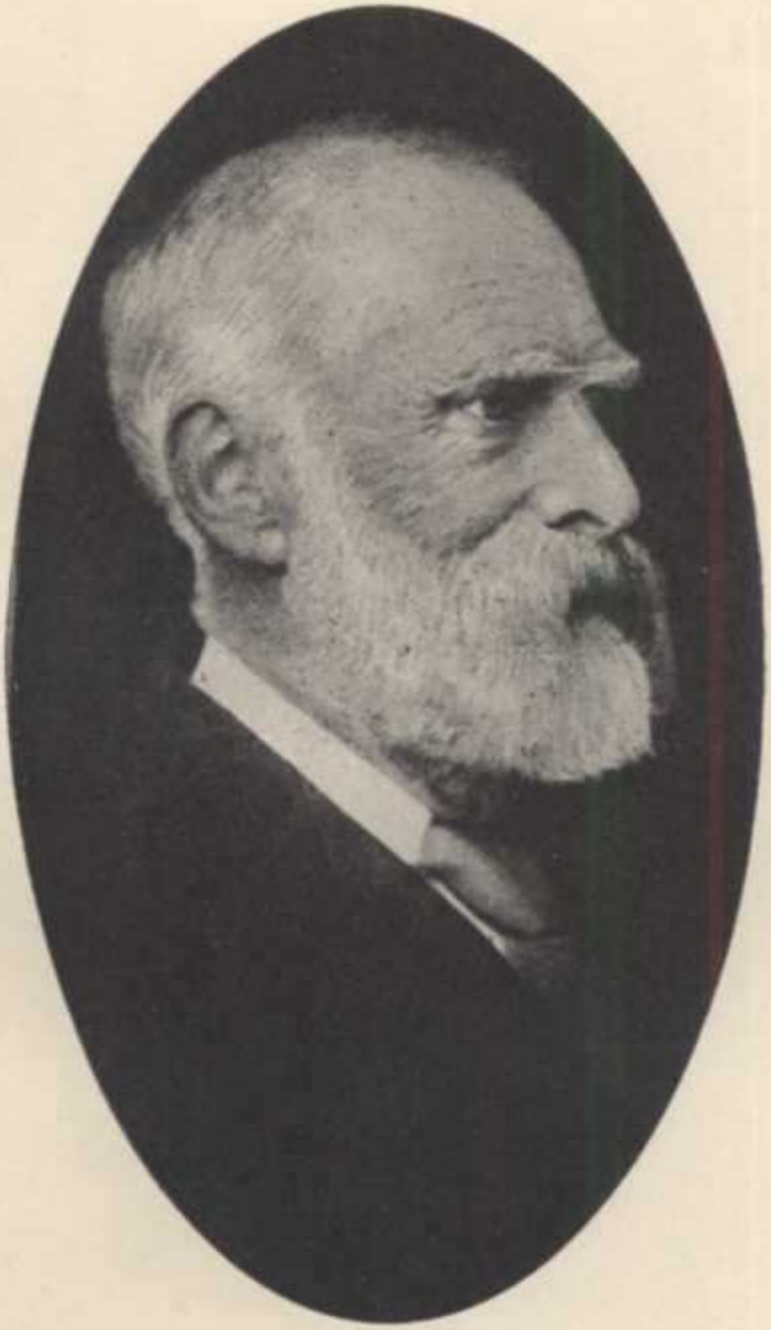
(1) Il est consolant de savoir, comme le disent certains rapports, que les Arabes ont traité avec bonté ces infortunés. C'est une indication — à leur avantage — de leur civilisation supérieure.

Quelle est la condition de ces infortunés et combien de ceux-ci ont survécu? Cela restera le terrible secret du désert jusqu'à la fin de la guerre.

Est-ce parce que les victimes sont des Arméniens, rien que des Arméniens, si accoutumés à être massacrés, si longtemps abandonnés par l'Europe à la convoitise et au plaisir du « noble Turc » ? Cela doit être ainsi aux yeux des hommes. Mais il y a Dieu, et à ses yeux la vie, les peines, les tortures et la mort d'un enfant, d'une femme ou d'un homme arménien est la même chose, exactement la même chose, que celle d'un autre enfant, d'une autre femme ou d'un autre homme, sans exception.

Un groupe de volontaires arméniens (au centre, Sébouh, un de leurs chefs).
Organisé par le Parti Arménien Dashnakiste

Cliché aimablement prêté par la Maison Albin Michel, éditeur.



Vicomte Bryce, O. M.

III

Le noble et le loyal combattant Turc (1).

Les Alliés ont déclaré, dans leur réponse au président Wilson, que l'un de leurs buts est « le renvoi de l'Europe de l'empire ottoman, *comme décidément étranger à la civilisation occidentale.* »

Ce fait que le Turc est « décidément étranger à la civilisation occidentale » étant affirmé par l'autorité et la conviction des gouvernements des quatre nations les plus grandes et les plus avancées de l'Europe, n'a pas besoin d'autres preuves. Néanmoins il semble désirable, dans l'intérêt de la vérité, de chercher à dissiper la

(1) Depuis que ce chapitre a été écrit, l'importante pièce suivante, de haute autorité sur ce sujet trop débattu, a paru dans *The Weekly Dispatch*, du 4 mars 1917, sous la plume du général Sir O'Moore Creagh, V. C.

« ... J'ai l'expérience du Turc. Il est un impitoyable oppresseur, dont le caractère réel est souvent caché derrière des manières plaisantes ; il est prêt à vous couper la gorge avec une sorte de courtoisie sauvage. Faites appel à son fanatisme, et dans les tranchées il n'a pas peur de la mort; mais il est très sujet, en cas de revers, de poltronnerie panique, ce qui diminue considérablement sa valeur comme soldat...

« Je sais que quelques-uns de nos hommes qui ont rencontré

fausse conception qui a été créée par l'extraordinaire mythe du « loyal combattant turc ».

Il y a eu une disposition dans ce pays, naturelle et compréhensible dans les circonstances, d'attribuer les récents (espérons qu'ils soient les derniers) et les plus terribles massacres arméniens entièrement ou en grande partie à l'influence allemande. Que le gouvernement allemand était à même d'arrêter ce gigantesque crime, s'il l'avait voulu, il n'y a pas de doute à cela. Il paraît vraisemblable aussi que le Turc ait appliqué à son brutal projet la méthode et la perfection qu'il avait apprises de son allié allemand. Mais affirmer sérieusement, comme l'ont fait certains écrivains et conférenciers, que l'influence allemande fut l'instigatrice de ces massacres, c'est fermer les yeux sur le record du Turc depuis qu'il est connu dans l'histoire. Il suffit de feuilleter les pages de son histoire — une véritable chambre d'horreurs — pour se convaincre que le massacre, l'outrage et les dévastations ont toujours été le génie des Turcs.

Sans vouloir un instant absoudre le gouvernement allemand de sa responsabilité, devant Dieu et l'humanité, de n'avoir pas exercé son influence pour sauver de la

le Turc à la fois sur le Tigre et à Gallipoli, parlent de lui comme d'un combattant loyal. Certes, quand il rencontre son égal, il combat assez loyalement, mais quand il a une victoire facile, il est sans remords et impitoyable ; et il pille, tue et fait des rapts avec une sauvagerie sans frein qui se cache à la base de son caractère. Les prisonniers britanniques pris par le Turc dans la guerre présente ont été traités durement, et, comme nous le savions, privés d'habillements, de médicaments, et du nécessaire ordinaire de la vie, affamés, et même privés d'abri au moment des chaleurs et des froids excessifs. Le peuple, toujours prêt à faire l'éloge du Turc, comme un combattant loyal, doit se souvenir que celui-là a aussi sa juste part de responsabilité dans la présente guerre.

mort, de la torture lente et de l'esclavage, plus d'un million d'êtres humains absolument innocents, il y a néanmoins le fait que Houlagon, sultan Sélim, Bayazid et Abdul-Hamid ne furent pas sous l'influence allemande ; qu'il n'y avait pas d'Allemands lors du sac de Constantinople et des massacres de Bagdad et de Sivas, ou, à une époque plus récente, des boucheries de Chios, de Grèce, de Crète, de Batak, de Macédoine, de Sassoun, d'Ourfa ou d'Adana. Le Turc, de fait, n'a rien à apprendre de ses alliés teutoniques en « terrorisme » ; il a, au contraire, beaucoup à leur apprendre.

J'admets volontiers qu'il y a quelques Turcs qui sont nobles et bons. Quelques-uns de ceux-là ont risqué de bonnes situations et même leur vie pour protéger les femmes et les enfants arméniens. Mais, très malheureusement pour nous, pour l'humanité et pour les Turcs eux-mêmes, les bons parmi eux sont bien rares.

Il est vrai que les ordres de déportation des Arméniens partirent de Constantinople, mais peut-on imaginer que des ordres aussi révoltants *soient exécutés* par les « nobles et les loyaux combattants », troupes et peuple? Je serais fort surpris qu'un homme ou une femme sans préjugé, de n'importe quel autre pays civilisé, soit capable d'exécuter de pareils ordres. En tout cas, l'histoire ne nous en a pas donné la preuve.

Je crois que, sous un gouvernement juste et honnête et des influences meilleures, le paysan turc pourra, dans le cours des temps, perdre son penchant à la cruauté, car il a de bonnes qualités. Mais si cette guerre est projetée pour voir la fin de la tyrannie, de l'oppression, de la persécution brutale religieuse et politique et du mécontentement et de l'inquiétude que de pareilles condi-

tions produisent toujours ; si c'est pour prévenir la possibilité d'une répétition de l'enfer que les Turcs ont déchaîné en Arménie, depuis qu'ils sont entrés en guerre et aussi *souvent avant la guerre*, alors il est clair que plus jamais le Turc ne doit de nouveau être autorisé à exercer le pouvoir sur d'autres races, pouvoir dont il a si abominablement abusé depuis qu'il a « taillé sa voie à travers le feu » dans des pays fertiles et autrefois fort prospères, par lui dévastés et convertis en charnier.

Les Arméniens de Turquie n'avaient pas d'aspirations séparatistes. Ils savaient que ce n'était pas réalisable. Rien ne pouvait leur convenir mieux qu'un gouvernement réformé en Turquie, qui leur aurait donné la sécurité de la vie, de l'honneur et de la propriété, le libre développement de leurs institutions nationales et religieuses et un semblant d'égalité avec les Musulmans devant la loi. A la promulgation de la Constitution, toutes les sociétés révolutionnaires arméniennes furent transformées, comme par enchantement, en des partis politiques paisibles et réguliers. Ces partis avaient de grands espoirs dans la réalisation de ces buts et la régénération intérieure de l'empire ottoman en coopérant avec les Jeunes-Turcs avant la guerre, et ils ont prêté au Comité Union et Progrès (fut-il jamais une erreur plus incongrue ?) tous les appuis qu'ils pouvaient, et qui n'étaient point négligeables ; mais ils n'ont pas attendu longtemps pour se désillusionner complètement et amèrement. Les massacres d'Adana donnèrent le premier coup à leurs espoirs. Les chefs arméniens parurent de trop ardents et sincères démocrates aux chefs du Comité qui, avec peu d'exceptions, étaient guidés, comme les événements l'ont prouvé, bien plus par des ambitions

personnelles exorbitantes que par les sentimnets de « liberté » et d' « égalité » qu'ils proclamaient à haute voix et qui démontrèrent une si hideuse raillerie. L'essor chauviniste prit vite un complet ascendant sur le parti, qui résolut la « turquisation », la conversion forcée de toutes les races non turques de l'empire (comme cela est prouvé par la récente exposition du Grand Chérif de la Mecque), et finit par se joindre aux Allemands dans la guerre, dans l'espoir de conquérir l'Egypte et le Caucase.

C'est une erreur de croire que l'Allemagne força la Turquie d'entrer malgré elle en guerre par la présence du *Gœben* et du *Breslau*. Ceux qui ont quelques connaissances des affaires turques n'ont pas de doute sur l'existence d'une entente militaire entre l'Allemagne et la Turquie, quelques années avant la guerre. L'arrivée d'une mission militaire à Constantinople, sous Liman von Sanders, ne laissa point de doute sur ce point.

Au début de la guerre européenne, le parti arménien Dachnakistes réunit un congrès à Erzeroum pour décider de l'attitude à observer à propos de la guerre. Renseignés, les Jeunes-Turcs envoient sur-le-champ des délégués pour connaître l'attitude du parti, dans le cas où la Turquie se mettrait en guerre contre la Russie (voir Livre bleu, p. 80.) Cela eut lieu quelques semaines avant l'arrivée du *Gœben* et du *Breslau* à Constantinople. La guerre ne fut pas non plus impopulaire à la masse turque au début, comme d'aucuns le prétendent. S'il en était ainsi, il y aurait eu une révolte contre les Jeunes-Turcs, et la Turquie se serait détachée des puissances centrales depuis longtemps. Elle est peut-être moins populaire maintenant, parce que les rêves de conquête ont

été brisés et que tout le pays est dans la souffrance. Aucun Turc, Jeunes ou Vieux, n'a une objection particulière à la perspective de la conquête, soit de l'Egypte, soit du Caucase, et beaucoup d'entre eux projètent une triple alliance musulmane entre la Turquie, la Perse et l'Afghanistan sous les auspices de l'Allemagne et même ils rêvent d'un empire qui embrasserait ultérieurement les Indes et tout le nord de l'Afrique (1).

Les Jeunes-Turcs se sont fait la main dans le gouvernement de l'empire ottoman, mais ils y ont échoué plus complètement, en se montrant infiniment plus cruels et brutaux que les Vieux-Turcs. En outre, leur trahison envers les puissances de l'Entente et le crime vaste et sans précédent qu'ils ont commis contre l'humanité n'ont laissé qu'une solution possible, offrant pour l'avenir une promesse de paix, de justice et de progrès normal. Cette seule solution est de tracer une nouvelle carte de l'empire ottoman basée sur les nationalités et les droits historiques, les réparations en proportion des services rendus et des sacrifices faits durant la guerre, et, enfin, sur l'aptitude démontrée des races en question pour le progrès et le développement, sur les traces de la civilisation occidentale.

Depuis longtemps il existe en Europe une école de politiciens qui a toujours demandé : « Si vous ôtez le gouvernement turc aux races assujetties au Turc que mettrez-vous à sa place ? » Après ce qui est arrivé en Arménie et en Syrie, il faut avoir de l'audace ou des préjugés pour nier qu'*un* changement serait une amélioration.

(1) Voir l'Appendice, page 188.

L'incapacité du Turc de gouverner l'étranger, et spécialement les peuples chrétiens, a été prouvée par une telle écrasante accumulation d'arguments historiques et par des rivières de sang innocent chrétien, que soutenir le contraire doit paraître comme une tentative de vouloir voiler le soleil avec la paume de la main.

Si cette guerre doit établir la paix et le progrès en Asie-Mineure, à la place de l'anarchie chronique, l'effusion du sang et la dévastation, comme c'était dans le passé, il faut que ce soit la fin de la domination turque sur d'autres races, sous une forme ou une autre. Par tous les moyens donnez au Turc la chance de se gouverner lui-même, dans les provinces habitées purement par les Turcs.

Lors de la retraite turque de la Thrace, en 1913, les témoignages des correspondants des journaux affirmaient que le Turc laisserait l'Europe dans le même état — moral, matériel et intellectuel — que quand il y était entré, quatre siècles auparavant. Le fait est que le contact séculaire avec la civilisation n'a produit aucune différence dans la nature du Turc. La guerre, mieux que toute autre chose, met en relief la véritable nature de ce peuple. Le Turc, par sa conduite dans cette guerre, a prouvé qu'il est aussi cruel et brutal que quand, mille ans auparavant, il s'abattit comme un fléau de Dieu sur l'Asie-Mineure. Par la conquête et la domination séculaire, il a acquis, en apparence, une certaine manière attrayante de libéralité et de complaisance pour laquelle il a été réputé « noble » aux yeux des voyageurs européens. Mais le même « noble » qui vous charme par ses manières, massacrera ou mènera à l'esclavage nombre de femmes et d'enfants sans le moindre tourment de

conscience. Tel est le « noble » Turc. Les Turcs prouvent aujourd'hui leur gratitude pour les centaines d'années d'appui de l'Angleterre et de la France en jetant toutes leurs forces et leurs ressources — grandement bâties par les capitaux anglais et français — dans la balance du côté de l'Allemagne. Ils ont mis à la disposition de l'Allemagne et ont accaparé pour le compte de l'Allemagne les routes par lesquelles elle peut espérer menacer les empires coloniaux de l'Angleterre et de la France. Ils ont fait tout leur possible pour faire à l'Angleterre et à ses alliés toutes les injures qu'ils pouvaient, et ils ont rendu aux ennemis de l'Angleterre tous les services qu'ils pouvaient. Et encore, le Turc, et même le Jeune-Turc, a des amis et des protecteurs dans ce pays (1).

Cela, à mon sens, est le phénomène le plus étonnant de toute la guerre. Il doit paraître étrange aux musulmans judicieux qui se trouvent dans les grands et puissants pays chrétiens, que des hommes respectés et éminents défendent les Jeunes-Turcs juste au moment où leurs *protégés*, leurs coreligionnaires faibles et sans défenses, sont persécutés et massacrés par milliers innombrables. Je doute fort qu'un pareil acte soit de nature à rehausser le prestige de la chrétienté aux yeux du monde musulman.

Les apologistes des Turcs se sont-ils jamais posé cette question : « Si, sous l'influence allemande, les Turcs ont

(1) Voir l'article de Sir Edwin Pears dans *The Contemporary Review*, d'octobre 1916. (Je note ceci avec un profond regret, car les Arméniens sont redevables d'une grande dette de gratitude envers Sir Edwin Pears, pour la généreuse et imposante défense de leur cause dans le passé.)

été capables d'entreprendre de sang-froid le meurtre de toute une nation, comment expliquer le fait que, sous la même influence, ils aient été à même de gagner la réputation de « loyal combattant » ?

L'ironie de tout cela est que, dans une guerre dans laquelle plus de vingt nations différentes sont engagées, le Turc, et le Turc seul parmi tous les belligérants, ait gagné l'épithète de « combattant loyal » par l'un de ses adversaires ! Comment expliquer ce fait ? Est-ce que cela prétend sérieusement que le Turc, dans l'épreuve de la guerre, s'est révélé supérieur, en morale et en chevalerie, à toutes les nations de l'Europe ?

La mentalité turque n'est pas comprise en Europe occidentale. Le Turc a une bravoure fanatique qui dégénère facilement en brutalité. Les Russes, les Roumains et les Serbes ont combattu les Turcs pendant des siècles. Il serait intéressant d'avoir leur opinion sur cette qualité de « loyal combattant ». Le fait est que le Turc sait qu'il aura de nouveau un jour besoin du service anglais. Il sait qu'il existe depuis longtemps en Angleterre une école de politiciens qui trouve que les intérêts britanniques dans le Proche-Orient seraient mieux servis en supportant le Turc. Il sait que l'Angleterre a des millions de sujets mahométans, qui ont encore quelque sympathie pour lui sur le terrain religieux, et à la susceptibilité desquels les Anglais sont naturellement soucieux d'éviter de toucher. Il sait aussi que le soldat anglais est un guerrier chevaleresque qui accorde tout crédit à son adversaire pour une bonne qualité qu'il semble posséder. Il comprend le pouvoir de l'opinion publique en Angleterre. Il voit, bref, qu'il y a en Angleterre, un terrain psychologique fertile et propice prêt à

nourrir et à fructifier cent fois, la légère apparence de « combattant loyal » qu'il s'atrtibue. En conséquence, l'ordre donné aux soldats turcs est de se conduire de la manière la meilleure, chaque fois qu'ils combattent avec les troupes anglaises, et le soldat turc obéit avec une obéissance aveugle qui est sa principale caractéristique.

C'est la vraie explication du fait étonnant que beaucoup — mais pas tous les officiers et soldats britanniques ont écrit ou parlé du Turc comme d'un combattant loyal. Il est bien connu que quelques blessés Australiens qui eurent la mauvaise fortune de tomber entre les mains des Turcs furent très brutalement mutilés, dans la première période de l'expédition des Dardanelles. Un jeune et vaillant blessé néo-zélandais me raconta dans un hôpital de Hamfstead, que les Turcs « mirent trois balles dans son corps » pendant qu'il était porté en arrière de la ligne de feu sur un brancard. (Dans le cas où mes remarques concernant les qualités du loyal combattant Turc seraient mal interprétées ou mal représentées, ou bien s'achemineraient vers une voie qui mettrait en doute les renseignements des officiers et soldats anglais, je dirai très haut, ayant à peine besoin de confirmation, que je regarde de pareils renseignements comme absolument au-dessus de toute mise en doute.)

Les Russes ont dit dans un de leurs *communiqués* officiels que nombre de leurs blessés ont été mutilés par les Turcs.

Deux bateaux-hôpitaux russes ont été délibérément torpillés par les sous-marins, manœuvrés par les Turcs et battant le drapeau turc.

Je ne veux pas, bien entendu, suggérer qu'il n'existe pas réellement de loyaux combattants parmi les Turcs.

Il doit y en avoir quelques-uns. On doit se rappeler à ce propos qu'au début de la guerre, l'armée turque comptait, disséminés dans les rangs, un nombre considérable de chrétiens — Grecs, Arméniens, Syriens, etc. Mais, étiqueter les Turcs ainsi en totalité comme des combattants loyaux et des gens bien élevés, c'est admettre le succès des très substils propagandistes de faire croire à la plus grande mystification qui ait jamais été jouée par l'habileté orientale envers un adversaire chevaleresque et sans suspicion.

Les Arméniens connaissent le Turc depuis des siècles. Ils l'ont connu *tel qu'il est*, et non comme il affecte de paraître en présence d'un Européen, et ils peuvent réclamer quelques crédits sur la connaissance du sujet. Je prédis d'aventure qu'il y a en réserve une cruelle désillusion pour ceux qui croient encore à la sincérité du « combattant loyal » et de la « chevalerie » turcs, quand les prisonniers britanniques seront de retour de la Turquie.

Elle doit être en effet étrange cette conception turque de la chevalerie pour sanctionner l'esclavage et le massacre des femmes et des enfants par centaines de mille, au lieu de les protéger et de soutenir leur honneur comme le code ordinaire de la chevalerie l'exige.

Un télégramme de Reuter du Caire, publié dans *The Daily Chronicle* du 13 février 1917, contient ce qui suit :

« On apprend d'une source digne de confiance que les prisonniers Anglais, Français et Russes qui sont employés à la construction d'une nouvelle ligne, ont été traités très durement par les Allemands et les Turcs, et qu'un grand nombre atteints de dyssenterie remplissent

les hôpitaux militaires d'Alep. Ceux qui ne sont pas attaqués par la dyssenterie sont tombés victimes d'autres maladies, provenant de la mauvaise alimentation, du mauvais traitement et du travail excessif. »

« L'une des ruses employées par les Allemands et les Turcs, afin de jeter la poudre aux yeux des Britanniques, a propos du traitement des prisonniers, fut les honneurs rendus au général Townshend, auquel a été rendu son épée et accordé le meilleur traitement possible. Ils l'ont emmené à Constantinople et lui ont fait écrire une lettre de remerciements pour le bon traitement reçu par lui et ses hommes tombés entre les mains ds Turcs.

« Le général Townshend, au moment où il écrivit cette lettre, ne savait pas quelles misères et privations attendaient ses malheureuses troupes. »

Pour appuyer ma contention, il faut que je cite ici l'une des autorités les plus avancées sur les affaires du Proche-Orient, et l'une qui, certainement, ne sera pas suspectée de préjugés anti-turques; je veux parler du colonel Sir Mark Sykes M. P. Parlant dans une réunion à Kew, le 17 janvier 1917 (je cite du *The Near East*, du 19 janvier 1917), Sir Mark dit :

« Le Turc, qui dans ces dernières dix années s'était retourné au primitif conquérant touronien, ne se contente pas par la domination, mais il s'est engagé d'exterminer les Arméniens, les chrétiens Syriens et les Arabes et maintenant il a commencé à malmener même les Juifs. Le Turc avait abattu l'Islam, comme la Prusse avait abattu la chrétienté. La Prusse avait remplacé Dieu par Thor et la croix par son marteau. Le Turc avait remplacé Mahomed par Oghuz et Allah par le « Loup blanc » des Turcs primitifs. Aucune croyance ne

devrait être placée sous le manteau de la chevalerie, sous laquelle, dans des cas exceptionnels, le Turc a essayé de cacher ses actes abominables (1).

Le Turc peut bien traiter un général Townshend, mais comment a-t-il traité des milliers d'Indiens et d'Anglais tombés dans ses mains? Si, par impossible, la fédération de violence teuton-touronienne gagnait cette guerre, il faudrait vingt générations pour que le genre humain puisse reconquérir sa liberté.

(1) En réponse à une question du colonel Yate, à la Chambre des Communes, le 12 févr. 1917 : « M. Hope dit, répétant la représentation qui a été faite au Gouvernement turc de permettre aux agents des Etats-Unis de visiter les camps, mais jusqu'à présent est restée sans succès. Les efforts, cependant continuèrent. L'information est parvenue au Gouvernement que les conditions dans lesquelles furent internés les officiers furent assez satisfaisantes, mais la condition des autres prisonniers était déplorable. » (*Evening Standard.*)

Dans son numéro du 21 févr. 1917 *Truth* dit : « J'ai eu ma possession une lettre écrite l'automne passé par un officier de l'armée britannique, l'un des défenseurs de Kut, lequel était alors en un endroit appelé Vazga, à 160 milles de la vallée du Tigre. L'infortuné prisonnier se plaint amèrement des privations dont lui et les autres ont eu à souffrir des mains des Turcs. »

IV

L'amitié anglo-russe nécessité vitale pour la paix et les progrès de l'Asie. — Mahométans et domination turque. — Les Arméniens progressistes et démocrates par tempérament.

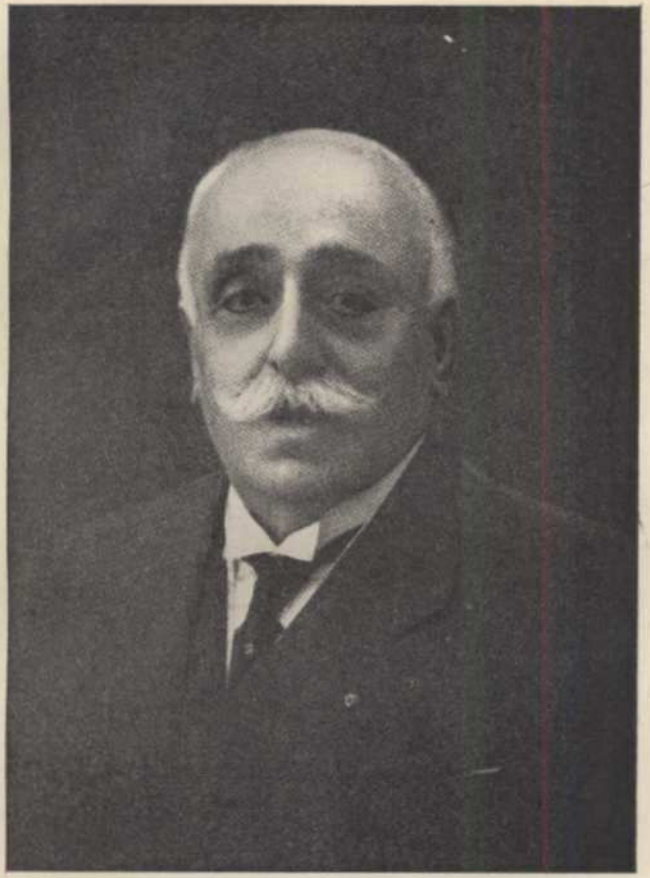
Les panégyriques exagérés des vertus des Turcs, alors que le Turc est en guerre avec l'Angleterre et ses Alliés, et les émissaires turcs occupés à semer toute la discorde qu'ils peuvent parmi les loyaux sujets de l'Empire britannique en exploitant la religion comme une arme d'intrigues malpropres, démontrent l'existence des influences qui furent mises à l'œuvre, même depuis que la Turquie est entrée en guerre, pour cacher à la vue du public et pallier l'énormité de la perfidie turque en faisant cause commune avec les ennemis de l'Angleterre, à l'heure des difficultés de l'Angleterre. Ces mêmes influences semblent envisager avec défaveur l'amitié croissante anglo-russe et ne seraient apparemment pas fâchées de voir surgir quelques obstacles qui l'affaibliraient ou mettraient en danger la permanence de cette amitié.

C'est peut être une supposition mal fondée, et j'espère qu'elle l'est. Mais si ces influences pro-turques et anti-russes existent réellement, et gagnent assez de force

pour exercer une action dans le cours des événements qui suivront la guerre, cela sera une calamité pour les petites nations du Proche et Moyen-Orient, partant pour toute l'Asie. Ce sera un empêchement et un obstacle à la tranquillité et au développement qui ont été si longtemps refusés à ces régions. La ferme et cordiale amitié entre l'Angleterre et la Russie est une condition presque aussi indispensable pour la vie, le développement et le progrès de ces contrées, que la lumière et la chaleur. Pour moi, il est à peine nécessaire d'ajouter que cela est également nécessaire pour la future paix de l'Asie et du monde. La méfiance réciproque, peu naturelle et peu fondée, qui ombragea les relations anglo-russes presque d'un bout à l'autre du dernier siècle, a été principalement responsable des douleurs et des misères des peuples du Proche-Orient, des musulmans aussi bien que des chrétiens. Cela a retardé l'heure du progrès et de la civilisation pour au moins cinquante ans. Nous avons senti ses effets dans notre vie quotidienne et considérons la perspective de son retour avec une extreme appréhension et regret. Les intrigues pan-touroniennes sous le manteau du pan-islamisme ne prendront pas fin avec la guerre. Elles continueront après la guerre par leurs protagonistes, dont la principale sollicitude n'est point les intérêts de la religion mahométane, mais l'exploitation sans scrupule du sentiment religieux, pour des fins personnelles, par la perturbation de la tranquillité et du gouvernement régulier, lequel, dans le présent état chaotique de ces pays, n'est possible que sous le fort et juste bras de la protection anglaise, russe ou française. Un affaiblissement dans l'amitié anglo-russe donnerait à ces intriguants une chance, dont ils ne tarde-

raient pas à tirer le plus grand avantage, avec des conséquences injurieuses pour les pays intéressés et pour les intérêts généraux de la paix. Les meilleurs éléments de l'Islam, et spécialement la population campagnarde qui forme la grande majorité du monde musulman, savent et ont prouvé par leur loyauté qu'ils n'ont rien à craindre de l'Angleterre, de la Russie et de la France, qui ont toujours, non seulement respecté, mais encore protégé leurs intérêts religieux ; elles leur ont procuré, de plus, l'inestimable bonheur de la liberté, la justice, la sécurité et la prospérité, comme ils n'auraient pu espérer en jouir sous aucun autre régime.

Il serait futile de prétendre qu'une race assujettie aimerait une forme quelconque de domination, dans son propre intérêt. Mais beaucoup de races et de pays en Asie et en Afrique sont situés de telle façon que l'indépendance pour eux est au delà des bornes du possible. Un changement aurait pour résultat l'échange d'une domination avec une autre. Certaines formes de domination sont sincèrement bien accueillies parce que, à l'encontre de la mauvaise domination, elles ont, non seulement conféré aux peuples soumis à leur gouvernement des bienfaits et du bonheur que, livrés à eux-mêmes, ils n'auraient pu réaliser, mais elles leur ont laissé la liberté de se développer dans la voie nationale. C'est, sous divers degrés, la nature de la domination anglaise, française, russe, et je puis ajouter, hollandaise, sur les races étrangères. Quelle a été la domination turque sur les races assujetties? Une malédiction point mitigée pour le chrétien, le musulman et aussi pour le juif, avec cette différence que, tandis que le mahométan et le juif ont été réduits par d'inhumaines taxations et le



S. E. Boghos Nubar Pacha
Président de la Délégation Nationale Arménienne.

ALBERT THOMAS

brigandage à une extrême pauvreté, les races chrétiennes ont été saignées jusqu'à la mort. Les Turcs ont délibéremment encouragé les propensions criminelles d'une grande section de leur population et ont accordé une entière indulgence à l'arrêt de l'accroissement et du progrès des éléments moraux et civilisateurs dans leur domination. Si quelques musulmans de l'Inde, de l'Egypte ou de la Tunisie — dont on comprendra et respectera la sympathie pour les Turcs, sur le terrain religieux — vivaient quelques mois sous la domination turque, je suis persuadé qu'ils seraient complètement guéris de leur amour pour le Turc tel qu'il est, et retourneraient en toute hâte dans leurs foyers ; ils demanderaient aux Anglais ou aux Français de rester dans leur pays pour toujours. De même, s'il était possible aux plus enragés des pro-turcs de ce pays ou d'un autre pays européen de vivre quelques temps, déguisés en Arméniens ou en Syriens, sous la domination des Turcs, ils seraient également guéris, plus que guéris de leur admiration pour le Turc ; alors seulement ils auraient compris la véritable nature du Turc.

Le récit suivant des épreuves de quelques pèlerins indiens à Kerbela, au début de la guerre, qui parut dans le *Times* du 6 juin 1916, se rapporte à ma contention.

« Le gouvernement de Bombay a publié l'histoire d'un pèlerin musulman indien, Zakir Husain, qui s'est récemment échappé de Kerbela (vilayet de Bagdad), où il avait été en pèlerinage avec sa mère et sa sœur dans l'été de 1914.

« Zadir Husain rapporte qu'après la déclaration de la guerre, toutes les routes furent bloquées, et nombre de pèlerins indiens à Kerbela furent assujettis à une

extrême rigueur de cruauté. Les autorités turques avaient ordonné que les marchandises et les femmes des Indiens seraient la propriété légale de ceux qui les leur enlèveraient. Leurs maisons furent fouillées, leurs marchandises prises, et des douzaines d'Indiens furent arrêtés et déportés du côté d'Alep, tandis que leurs familles et les enfants furent laissés à Kerbela.

« Durant ces quatorze mois », continue ce pèlerin « nous n'avons jamais pris de repas plus d'une fois par jour. Nous ne pouvions faire aucun travail, en conséquence, nous étions obligés de mendier de porte en porte afin d'avoir un morceau de pain pour manger ; et l'état des femmes et des enfants fut encore pire que celui des hommes. La qualité d'Indiens était considérée par les Turcs comme une raison suffisante pour torturer et emprisonner un homme. Nous avons protesté que nous étions des musulmans, mais ils n'y firent point attention. Ils ne sont pas eux-mêmes des musulmans, et ils n'agissent nullement en accord avec les préceptes de l'Islam. D'après ce que j'ai entendu dire, les Indiens de Nejef, Kazimain et de Bagdad furent aussi traités de la même manière que nous ; des centaines d'entre eux ont été déportés et leurs maisons livrées au pillage. »

Ce qui suit, tiré du *Times* du 26 décembre 1916, est une autre illustration de la façon dont les Turcs traitent les musulmans d'une autre race, qui refusent de devenir les esclaves aveugles de leur folie politique.

« L'émir Faisal, commandant des forces arabes dans le voisinage de Médine, a télégraphié à la Mecque, annonçant que les Turcs ont pendu, crucifié et commis toutes sortes de barbaries sur les populations de Médine. »

Opposez maintenant à cette peinture l'appel suivant fait aux Arméniens, par l'un de leurs principaux journaux quotidiens de Tiflis, le *Mschak* (Le Laboureur), le 16 mai 1915 :

« Aujourd'hui la Société de Bienfaisance Musulmane a organisé une quête pour construire et entretenir un asile pour les enfants des réfugiés (musulmans). La guerre cause des souffrances aux populations du pays, sans distinction de race et de croyance. Les musulmans aussi bien que les chrétiens ayant à faire face aux conséquences de la guerre, le projet de la Société de Bienfaisance Musulmane d'établir un asile pour les enfants des réfugiés musulmans mérite, par conséquent, toute sympathie et tout encouragement. Nous sommes convaincus que la communauté arménienne aussi, guidée par l'idée universelle d'humanité, voudra prendre part à la quête et fera son devoir comme peuple humain à titre de bon voisin. »

Ces incidents, infimes par eux-mêmes, mettent bien en relief la mentalité et le degré de civilisation qui différencient les deux races. L'appel arménien en faveur des enfants musulmans réfugiés, à un moment où une moitié de leur propre race était sans cesse dans l'angoisse de la plus féroce attaque faite à son existence, est fortuitement une réponse plus touchante que le plus éloquent argument en paroles, à ceux des pro-turcs qui ont, de temps en temps, exprimé leur crainte pour les droits des Turcs, Kurdes, Circassiens, Kizilbaches, etc., dans une Arménie autonome. Une pareille crainte est due, soit à l'ignorance des caractéristiques des races dont il s'agit, soit aux préjugés. Il est inconcevable qu'un gouvernement arménien veuille tolérer, encore

moins imposer à des citoyens dociles et bons, une injustice que les Arméniens ont endurée eux-mêmes, qu'ils ont combattue pendant des générations, et qui est, pour cette raison, abhorrée de leur nature. Une étude de l'organisation de l'Eglise arménienne prouvera au plus sceptique que le tempérament arménien est essentiellement démocratique. Dans le plus petit village, le candidat à la prétrise doit être élu par le vote des habitants avant d'être ordonné par l'évêque du diocèse. Les députés arméniens dans la Douma russe, aussi bien que les derniers membres du Parlement Ottoman sont, et furent, les soutiens des progressistes. Les Arméniens qui ont été élevés à des situations influentes au service des pays étrangers, ont invariablement usé de leur influence pour la cause du progrès. Le général Loris Mélikoff, comme ministre de l'Intérieur, avait préparé un projet pour la réforme du Gouvernement de Russie, quand son impérial maître, le tsar Alexandre II, mourut, et le projet fut mis de côté. Nubar Pacha, le fameux homme d'état égyptien-arménien, qui fut plusieurs années premier ministre, a été grandement responsable de l'abolition de la *corvée* en Egypte et de l'introduction de beaucoup d'autres réformes. L'auteur de la biographie de Nubar Pacha dans l'*Encyclopédia Britannica,* parlant de la substitution du Tribunal mixte aux « Capitulations » dit (11e édition, vol. 19 p. 843) : « En dépit des jalousies de toutes les puissances, en dépit de l'opposition de la Porte, il remporta le succès, qui le place au premier rang des hommes d'état de cette période. » Le Prince Malcolm Khan, ministre de Perse à Londres, a jeté les premières graines du Gouvernement constitutionnel en Perse, pour la défense duquel

un autre Arménien, Yeprem Khan, donna sa vie pendant qu'il menait une lutte constitutionnelle contre Mohamed Ali Chah. La première Constitution de l'Empire Ottoman, dite Constitution de Midhat Pacha, était grandement l'œuvre du sous-secrétaire de Midhat Pacha, l'Arménien Odian Effendi. Mais ce ne sont que des cas particuliers. Il doit paraître inconcevable aux hommes judicieux qu'une race avec un tel record passé, aguerrie par toutes sortes de difficultés, veuille encore établir un régime de tyrannie sur les autres races ou se prouver incapable d'un gouvernement propre après une période de transition sous des conseillers européens, comme cela a été allégué par certains.

V

L'Arménie comme un problème de paix. — Vues de « Manchester Guardian » et du « Spectator ». — Les Arméniens peuvent-ils rester seuls parmi les Kurdes? — L'opinion américaine et l'avenir de l'Arménie.

Bien que les Alliés aient déclaré dans leur réponse au Président Wilson que l'un de leurs buts est « la libération des peuples qui actuellement se trouvent sous la tyrannie sanguinaire des Turcs », aucune déclaration officielle ou autorisée n'a été encore faite par les gouvernements alliés à propos des futurs statuts précis de l'Arménie.

M. Asquith, dans son discours de Guidhall, parle de « réparations et de rédemptions. » M. Briand, dans une lettre à M. Louis Martin, sénateur du Var, publiée dans le *Courrier du Parlement* (Paris), du 12 novembre 1916 dit : « Quand l'heure des réparations légitimes aura sonné, la France n'oubliera pas les terribles épreuves des Arméniens, et d'accord avec ses alliés, elle prendra les mesures nécessaires pour assurer à l'Arménie une vie de paix et de progrès. » M. Anatole France, dans son discours, lors du grand « Hommage à l'Armé-

nie » qui eut lieu à la Sorbonne en avril 1916, dit ces paroles : « L'Arménie expire, mais elle renaîtra. Le peu de sang qui lui reste est un sang précieux dont sortira une postérité héroïque. Un peuple qui ne veut pas mourir ne meurt pas. Après la victoire de nos armées, qui combattent pour la Liberté, les Alliés auront de grands devoirs à remplir. Et le plus sacré de ces devoirs sera de rendre la vie aux peuples martyrs, à la Belgique, à la Serbie. Alors ils assureront la sûreté et l'indépendance de l'Arménie. Penchés sur elle, ils lui diront : « Ma sœur, lève-toi ! ne souffre plus. Tu es désormais libre de vivre selon ton génie et foi ! »

M. Paul Deschanel, le Président de la Chambre des Députés et M. Painlevé, ministre de l'Instruction Publique, parlent dans des termes plus ou moins semblables.

La plus récente référence autoritaire sur l'Arménie — d'une importance spéciale, venant d'un membre du Cabinet intérieur et du Conseil de guerre — est l'exposition de M. Arthur Henderson, dans une conversation avec le correspondant de *New-York Tribune*, rapportée par le *Times* du 8 janvier 1916, comme suit : « Parlant de la part de la Turquie dans la guerre, M. Henderson dit que, bien que des atrocités arméniennes il ne fut pas beaucoup parlé ici, celles-ci ont indubitablement produit une profonde impression dans l'esprit de la population travailleuse, qui, pense-t-il, est résolue à ne plus tolérer que jamais une nation chrétienne soit sous le joug turc. » Ce sont, en effet, des paroles réconfortantes pour les Arméniens, comme le furent celles de M. Asquith à Guidhall. Rien ne peut donner au peuple arménien autant de réconfort et d'espoir pour l'ave-

nir que cette assurance de sympathie des travailleurs anglais — dont ils n'ont jamais douté — et leur détermination de les voir libérés du joug turc une fois pour toutes.

Mais ici aussi M. Henderson — sans doute pour de bonnes raisons — ne donne pas d'avis sur les intentions des gouvernements anglais et alliés concernant les nouveaux statuts de l'Arménie après sa libération du joug turc.

Il a été suggéré que l'opinion américaine serait en faveur d'une annexion par la Russie, comme un moyen de mettre un terme aux atrocités turques et au mauvais gouvernement en Arménie. Cette interprétation de l'opinion américaine n'est pas soutenue par l'exposé du président Wilson dans son discours historique au Sénat, suivant lequel « nulle part ne doit exister le droit de soumettre des peuples de souveraineté à souveraineté, comme s'ils étaient des propriétés ».

Tous les pays alliés et probablement tous les neutres, sont résolus à mettre fin au régime de terreur turque en Arménie. Mais l'*annexion* par la Russie ou par une autre grande puissance, avant que soit sec le sang des centaines de mille d'Arméniens, sacrifiés à cause de leur croyance et de l'attachement passionné à leur idéal de nationalité, doit paraître particulièrement injuste à tout homme impartial de tous les pays et spécialement à la grande démocratie américaine qui, d'elle-même mit une fin à un gouvernement relativement moins mauvais à Cuba, mais ne l'annexa point. En effet, ayant elle-même, conjointement avec ses alliés, proclamé solennellement « la reconnaissance du principe des nationalités » comme l'une des conditions de paix soutenue

dans la note des Alliés au président Wilson, il semble incroyable que la Russie, pour sa part, veuille maintenir l'intention de l'*annexion*, et d'annexer surtout un pays et un peuple qui paya un prix terrible, spécialement à cause de sa sympathie et de son appui à la cause des Alliés, et rendit des services dont la Russie elle-même a reconnu généreusement la valeur.

Dans certains milieux, il est soutenu que les plateaux arméniens sont une nécessité stratégique pour la Russie. « Chiffon de papier » dans un pareil argument ! Quant à moi, je ne puis croire que le peuple russe, qui aime la justice, veuille admettre des considérations pareilles pour abandonner une promesse solennelle et le principe de la justice commune. Un protectorat des Alliés, avec la Russie agissant comme mandataire, placerait aussi bien sous le contrôle effectif de la Russie ces régions stratégiquement importantes qu'une véritable annexion, mais cela aurait les avantages supplémentaires de donner un réel sens à la « reconnaissance du principe des nationalités » et d'éviter l'injustice, l'injure et l'affront au sentiment national d'un peuple qui endura tant de grandes souffrances et fit des sacrifices pour soutenir ce sentiment.

Pendant que j'écris, deux importantes références concernant l'avenir de l'Arménie ont paru dans la presse. L'une dans le *Manchester Guardian* — ce vieux et persévérant champion de l'humanité lésée et souffrante — cité par le *Times* du 30 décembre 1916 comme suit : « Un autre mot reste — l'Arménie — un mot d'horreurs affreuses, portant la mémoire de faits tels qui n'eurent jamais lieu dans le monde depuis que le Christ est né — un pays balayé par le meurtre général de son

peuple. Ce pays ne doit jamais et dans aucune circonstance être rendu à la Turquie... »

L'autre mention a été faite par le *Spectator,* dans son numéro du 30 décembre, en un article éditorial intitulé : « Les buts des Alliés ». Il dit :

« Le processus de libérer les nationalités de l'oppression doit être appliqué organiquement à l'empire turc. Les Arméniens, ou ce qui reste de cette race, dont l'angoissant appel de secours et de merci a été entendu même à travers le bruit de la guerre présente, seront probablement placés sous la tutelle de la Russie. Ils ne peuvent rester seuls au miliu des Kurdes. »

Si, par « la tutelle de la Russie », le *Spectator* entend l'établissement d'un gouvernement propre à l'Arménie, sous la suzeraineté de la Russie, cela se réduirait, à mon avis, à la réalisation approximative des espérances et des aspirations du peuple arménien, pouvu que dans « Arménie » soient compris les six vilayets et la Cilicie ; pourvu, aussi, que la Grande-Bretagne et la France gardent les droits de puissances protectrices, comme dans le cas de la Grèce. Quelque chose de moins que cela, un partage de l'Arménie, soit par annexion, soit tutélage des différentes parties sous différentes puissances, serait non seulement incompatible avec « la reconnaissance du principe des nationalités » que les Alliés ont solennellement déclaré être l'un de leurs principaux buts et termes de paix, mais, cela impliquerait un outrage à l'idéal de nationalité qui est partout la passion dominante des Arméniens. Lynch, la grande autorité dans les affaires arméniennes a appelé les Arméniens « les plus ardents nationalistes dans le monde ». Cet idéal de nationalité des Arméniens est devenu plus

ardent, plus vivace et plus résolu que jamais, par leurs services, les souffrances inimaginables et les sacrifices dans la guerre. « Le petit sang qui leur reste » est devenu doublement et triplement précieux aux survivants. Ils sentent avec raison qu'ils ont établi, et plus qu'établi leur titre à l'autonomie et un fort droit à l'appui entier des puissances alliées de leur donner le moyen de rétablir sur leurs pieds et de faire une belle renaissance dans la voie de nationalité. Si l'Arménie est coupée et partagée, sans égards pour ce fervent sentiment de vivre la nationalité arménienne, et si les hautes espérances et les attentes des Arméniens sont brisées à terre, il est concevable que cela engendrera chez tous les Arméniens un profond sentiment de malaise et d'injustice, un profond mécontentement pour le nouvel ordre des choses, qui ne conduiraient probablement pas à ce contentement et à cette cordialité des relations entre les gouvernements et les gouvernés, qui sont les étapes préliminaires essentielles et fondamentales du rétablissement de ces régions fort troublées, sur la voie d'un bon gouvernement, du progrès et de la civilisation.

Le « principe des nationalités » et le « gouvernement par le consentement des gouvernés » seront appliqués sur toute la ligne : la Belgique, l'Alsace-Lorraine, la Serbie, la Pologne, la Bohème, la Transylvanie, l'Arabie, la Syrie, la Palestine seront restaurées ou pourvues d'une forme de gouvernement très acceptable par ces peuples. Ces principes vrais et justes qui proclameront l'aurore de la justice universelle et de la moralité dans le traitement de leurs faibles frères par les grandes puissances de l'Europe ne cesseraient d'opérer que lorsque viendrait le tour de l'Arménie! A l'Arménie seule, qui a souf-

fert le plus tragique, le plus douloureux et le plus agonisant calvaire, serait refusée une Pâques! Pourquoi? parce que le peuple arménien a perdu trop de sang ; parce qu'il a payé à un trop haut prix sa fidélité à sa croyance, la préservation de sa vie nationale distincte et son fort appui à la cause des Alliés. Ce serait indiciblement cruel, le comble du cauchemar de la tyrannie turque, la grande tragédie et le martyre du peuple arménien. Ce serait rien de moins qu'une confirmation de la sentence de mort prononcée par Abdul-Hamid et les Jeunes-Turcs à l'idéal de la nationalité arménienne.

Que ceux qui parlent légèrement de l'*annexion* par la Russie se mettent à la place des dizaines de mille d'Arméniens qui ont perdu femmes, enfants, fils, frères, pères, parents proches ou éloignés, dans les massacres aussi bien que dans la lutte sacrée pour la liberté, à laquelle ils ont cru, sans parler de leur complète ruine économique. Ils seraient d'autant plus ou d'autant moins humains s'ils ne sentaient le profond et cuisant sens du tort en constatant que, seuls, leurs effroyables sacrifices et leurs importants services n'ont eu pour résultat qu'un simple échange du *kaimakam* en *tchinovnik*.

En effet, il est très loin de ma pensée de mettre les deux types officiels et les systèmes respectifs de gouvernement qu'ils représentent sur le même niveau. Ils diffèrent comme le jour de la nuit. Dans mon opinion, et à ma connaissance, la vaste majorité des Arméniens trouveraient bien la suzeraineté russe avec une satisfaction sincère. Mais, après l'épreuve de sang et de feu au travers de laquelle ils ont passé, ils doivent sentir, comme je crois qu'ils sentent, avec juste raison, qu'ils ont

droit à une voix et à une mesure libérale pour la participation au gouvernement de leur propre pays.

Je ne puis mieux faire que de citer un passage du grand discours de M. Gladstone sur le traité de Berlin, qui est applicable à l'Arménie, et qui est le guide le plus sage, le plus juste ou le plus autorisé pour se faire une idée saine et juste des problèmes arméniens et analogues :

« Ce que je voulais dire, monsieur, c'est que moi, je suis un de ceux qui repoussent entièrement la doctrine suivant laquelle la puissance de la Turquie doit être abattue dans le but de donner la domination que la Turquie exerce actuellement à une autre grande puissance, que cette puissance soit la Russie ou l'Autriche, ou même l'Angleterre. Dans mon opinion, une pareille vue est entièrement fausse et même ruineuse et elle a été la source des principales difficultés dans lesquelles le gouvernement a été embarrassé et dans lesquelles il a enveloppé le pays. Je maintiens que celles des provinces de l'empire turc, qui ont été si cruellement et si injustement gouvernées, doivent être regardées comme inexistantes, non pas pour le bien d'une autre puissance quelconque, mais pour le bien des population dont elles sont peuplées. L'objet de notre désir doit être le développement de ces populations sur leur propre terre, comme en étant les propres maîtres, comme des personnes ayant des vues bienfaisantes dont l'objet doit être déterminé. »

On pourrait objecter que les choses sont changées depuis 1878. La réponse à cela est que les principes sont immuables. Le seul changement est la cruelle réduction de la population arménienne. Je demande avant tout : « S'il est admissible, équitable et juste, après avoir

souffert pendant des générations des massacres et des persécutions, quand le temps des réparations vient, que nous soyons passibles d'une peine parce que beaucoup d'entre nous ont été massacrés ? » Secondement, il ne sera pas oublié que, quand même l'élément arménien de la population a été réduit, les Turcs et les Kurdes ont aussi subi des pertes considérables. Troisièmement, les Arméniens sont intellectuellement beaucoup plus avancés aujourd'hui qu'il y a quarante ans, tandis que leurs voisins — Turcs, Kurdes et autres — sont restés stationnaires dans le même état primitif, comme ils étaient il y a quarante — ou, pour cette raison, quatre cents — ans. Une autre circonstance qui s'ajoute matériellement aux chances de succès d'une Arménie autonome, c'est l'existence de communautés arméniennes florissantes et plus ou moins importantes dans différents pays — dans le Caucase russe et l'empire russe, en Perse ,aux Etats-Unis, en Egypte, dans les Balkans, en France, dans la Grande-Bretagne, aux Indes, à Java, etc. — lesquelles dans le temps présent attendent avec enthousiasme, prêts aux sacrifices, pour faire leur devoir et « porter leur obole » dans le travail sacré de la reconstitution de leur éprouvée et chère patrie.

Revenant aux débats du *Spectator*, que « Ils (les Arméniens) ne peuvent rester seuls contre les Kurdes » je puis assurer le *Spectator* qu'il n'y a aucune cause d'appréhension à ce sujet, si seulement le gouvernement russe et les autorités militaires voulaient permettre aux Arméniens d'organiser, sous leur direction et leur surveillance, immédiatement après la guerre, un nombre de colonnes volantes, parmi les volontaires et les soldats réguliers arméniens libérés, dans le but spécial de faire

une « course » d'un bout à l'autre du pays et de désarmer les Kurdes. Les volontaires arméniens, dont je parle dans un autre chapitre, ont fait une bonne part des combats contre les Kurdes durant la guerre, et ils se sont prouvés supérieurs dans beaucoup de cas où ils leur étaient inférieurs en nombre.

La croyance erronée et dominante que les Arméniens « ne peuvent rester seuls parmi les Kurdes » a son origine dans le fait que pendant des siècles (jusqu'en 1908) les Arméniens ont été une proie facile pour les Kurdes, par la raison qu'il leur était défendu de posséder ou de porter des armes, sous peine de mort, tandis que les Kurdes ont été munis d'armes par les arsenaux gouvernementaux, encouragés et soutenus de toutes les façons par le gouvernement central pour harasser les Arméniens. Quelle chance aurait le plus brave des peuples dans des circonstances semblables ? Depuis 1908, quand la prohibiton de porter des armes par les chrétiens fut abolie, c'est un fait bien connu, attesté par les voyageurs européens, que les Kurdes n'ont jamais attaqué les villages des Arméniens, sachant qu'ils étaient armés. Zeitoun et Sassoun ont démontré indiscutablement que quand les Arméniens ont rencontré des Turcs à armes égales, ils ont prouvé leur supériorité. Ces communautés isolées et compactes d'intrépides montagnards ne furent jamais entièrement soumises par les Turcs jusqu'à l'explosion de la guerre présente, quand les Zeitounniotes furent écrasés par la perfidie des Turcs et les Sassouniotes moururent en combattant jusqu'au dernier homme et femme. (Voir *Livre bleu*, pp. 84 à 87.)

En 1905, les Tartares, qui sont presque deux fois plus nombreux que les Arméniens au Caucase, firent

une soudaine attaque sur ces derniers dans le style hamidien. Mais, grâce à l'équité du gouvernement russe, les Arméniens du Caucase étaient aussi libres de porter des armes que les Tartares, aussi les Tartares ont tôt fait de regagner leurs « sentiments humains » et offrirent-ils la paix pour éviter de nouvelles effusions de sang. Je recommanderais, à tous ceux qui craignent que les Arméniens ne soient pas à même de se défendre contre les Kurdes et les Tartares, de lire *Fire and Sward in the Caucasus*, de Villari, et *The Orient Express*, de Moore.

En tout cas, l'Europe ne risque rien en fournissant aux Arméniens l'occasion de prouver qu'ils peuvent « bien faire », en dépit des Kurdes, et aussi, comme nous l'espérons, qu'ils peuvent graduellement civiliser les Kurdes et les autres races voisines arriérées (1).

Autant que je sais (de fait, je n'ai aucun doute là-dessus), les Arméniens sont prêts à courir le risque de « rester seuls parmi les Kurdes , pourvu que les puissances de l'Entente leur fournissent l'assistance nécessaire durant les premières années de reconstruction et d'initiation, et surtout pourvu qu'ils jouissent du bon vouloir entier et bienveillant de la Russie, pour lequel, il est aussi certain que quelque chose d'humain peut être possible, leur grand protecteur et voisin y pourra récolter une riche moisson pour l'avenir — une aussi riche moisson que celle que l'Angleterre récolte aujourd'hui pour son acte de justice et sa science du gouvernement dans le Sud-Africain.

(1) Les Arméniens ont de temps en temps ouvert des écoles pour les enfants Kurdes, mais leurs efforts n'ont pas été couronnés de succès, principalement à cause de l'attitude inamicale des autorités turques.

NUBAR PACHA

Hambartzoum Boyadjian (Mourad), le héros de Sassoun, membre du Parlement ottoman, qui fut pendu à Césarée en 1915.

VI

Les services rendus par l'Arménie à la guerre

J'ai parlé dans ces pages des services rendus par les Arméniens à la cause des Alliés pendant la guerre. Quels sont ces services ?

Le nom arménien a été si longtemps et si souvent associé avec celui de massacre qu'il a donné naissance à la croyance générale, mais entièrement mal fondée de tous ceux qui n'ont pas pénétré à fond la question, que les Arméniens sont dépourvus de courage physique et se laissent tuer comme des moutons (1).

(1) Pierre Loti, l'écrivain français bien connu, qui était un ardent turcophile avant la guerre, après avoir rapporté les citations courantes, et, l'on est forcé de dire, bon marché, commente le manque de courage et les innombrables autres défauts des Arméniens et ajoute ce qui suit en post-scriptum dans son livre *La Turquie agonisante*, (pp. 94-95), après un long séjour dans le pays où il prit un contact intime avec les réalités

« Avant de conclure, je désire faire amende honorable, sincère et spontanée aux Arméniens, du moins à l'égard de leur attitude dans les rangs de l'armée ottomane. Ceci n'est certainement pas dû aux protestations qu'ils ont insérées dans la presse de Constantinople par la puissance de l'or. » [C'est une curieuse supposition de Pierre Loti; l'un des cris des turcophiles est que le Turc est au-dessus du « *bakchich.* »] « Non, j'avais beaucoup d'amis parmi les officiers turcs,

Ou cette croyance n'est basée que sur l'ignorance des faits et des circonstances, ou bien elle est, je suis obligé de le dire, une pièce particulièrement lâche de calomnie sur un peuple qui a gémi des siècles sous le talon d'un tyran brutal, avec un indomptable esprit qui a été et est aujourd'hui même le désespoir du Turc. La lutte, qui eut lieu durant cinq ou six siècles entre l'Arménien et le Turc, symbolise peut-être mieux que n'importe quel événement dans l'histoire, l'invincibilité de l'esprit chrétien, de la liberté et de l'idéal de nationalité contre le nombre accablant de la tyrannie barbare, de la sauvagerie médiévale et de l'exploitation sans scrupule et mensongère de la passion religieuse. Cette lutte fut aussi inégale qu'il est possible de se l'imaginer, mais nous n'avons pas permis aux forces des ténèbres de triompher sur l'esprit de Lumière et de Liberté, bien que le prix payé approche bien près de notre annihilation. Néan-

j'avais appris d'eux, et ils ne peuvent douter que mes informations antérieures étaient exagérées, et que, nonobstant un bon nombre de désertions antérieures, les Arméniens placés sous leurs ordres se sont conduits avec courage. C'est pourquoi je suis heureux d'être à même de retirer sans arrière-pensée ce que j'avais dit sur ce sujet, et je m'excuse. »

De tous les jeux et sports britanniques, les Arméniens, dans les différentes parties de l'Empire britannique, de la Colonie Hollandaise et de la Perse, ont manifesté une prédilection naturelle pour le rugby football, dans lequel le courage physique entre en jeu plus que dans d'autres jeux. Dans ces dernières années, le Collège Arménien de Calcutta gagna la coupe des Ecoles de Calcutta, trois années consécutives, ce qui lui donna le droit de tenir le trophée. Je suis heureux de voir dans le numéro du mars d'*Ararat* que les boy-scouts du même collège, sous le scoutmaster Dr. G. D. Hope, ont gagné « Le Drapeau du Royal » offert par Sa Majesté à la troupe qui aurait le plus grand nombre de King's Scouts dans l'Inde et le Burmah.

moins, nous avons été à même, dans cette lutte mondiale, qui ne ressemble point, quant à ses issues morales envisagées, à notre longue lutte, de rendre service à la cause des Alliés, qui est la cause du Droit et de la Justice, par conséquent notre cause aussi ; ce service, vu notre nombre comme force et notre contribution en combattants, est hors de proportions quant à ses effets, comparativement aux grandes armées engagées, bien que cette contribution n'ait pas été du tout négligeable.

A la veille de l'entrée de la Turquie dans la guerre, les Jeunes-Turcs employèrent tous les moyens concevables — persuasion, flatterie, intimidation, promesse d'une grande Arménie autonome, etc. — pour amener les chefs de partis arméniens à décider les Arméniens russes de se joindre, en une masse ralliée, au drapeau turc contre la Russie. Ils envoyèrent nombre d'émissaires en Arménie russe pour le même objet. Le Turc avait une singulière compréhension de la nature humaine et pas beaucoup de sens d'humour pour avoir la naïveté de faire de pareilles ouvertures aux Arméniens après les avoir persécutés, harassés et massacrés pendant des siècles. Tout ce que les chefs arméniens promirent était une attitude correcte, comme sujets ottomans. Ils ne voulaient faire ni plus ni moins que ce qu'ils étaient tenus de faire par les lois du pays. Ils ne pouvaient pas intervenir dans la liberté d'action de leurs compatriotes du Caucase, qui devaient fidélité à la Russie. Ils tinrent leur promesse scrupuleusement dans les premiers mois de la guerre. Les conscrits arméniens allèrent dans les dépôts sans enthousiasme. Comment cela pouvait-il être autrement ? Quelle prétention pouvaient avoir les Turcs sur la sympathie et l'appui de leurs sujets arméniens ?

La sympathie est-elle gagnée par la tyrannie, ou la loyauté engendrée par le massacre? Les Arméniens étaient placés dans une position très difficile. Ils avaient naturellement de la répugnance à combattre contre les Russes, et la situation fut agravée par le fait que l'armée russe du Caucase était largement composée d'Arméniens russes. Mais, en dépit de ces difficultés sentimentales, la mobilisation fut complétée sans un trouble sérieux.

Aussitôt, néanmoins, les Arméniens commencèrent à déserter en grand nombre ; les Jeunes-Turcs étaient entrés en guerre contre leur volonté et avis ; ils n'avaient pas leur cœur dans l'affaire, et, dernière mais non moindre cause, ils étaient tracassés, malmenés et insultés à chaque instant par leurs officiers et les camarades turcs ; à quelques exceptions près, telle fut donc la situation générale dans les derniers mois de 1914. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'il y eut aussi un grand nombre de déserteurs turcs et que les chefs arméniens ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour renvoyer les déserteurs de leur propre nationalité dans les rangs, même dans certains cas, par la force. Alors vint la défaite des Turcs à Sarikamich et le rejet de Djevdet-bey et de ses troupes de l'Azerbeijan. A son retour à Van, Djevdet-bey dit à ses amis : « Ce sont les Arméniens plus que les Russes qui nous combattent. »

Les massacres et les déportations commencèrent aussitôt après l'écroulement de l'invasion turque du Caucase et du nord de la Perse, et ce n'est qu'après qu'ils eurent vu clairement que les Turcs étaient déterminés à les déporter ou à les détruire tous, que les Arméniens, dans beaucoup d'endroits, prirent les armes pour se dé-

fendre. Il n'y eut pas de résistance armée avant cette époque, et les allégations turques et allemandes d'une révolte arméniene sont une invention éhontée pour justifier un crime, une dîme que non pas une mais cent révoltes ne pouvaient justifier ou pallier. Cela est prouvé d'une façon incontestable dans le sommaire historique, concis et clair de M. Toynbee, à la fin du Livre Bleu sur le traitement des Arméniens par les Turcs pendant la guerre. Il n'y a pas eu de révolte. Mais quand les Arméniens, sous la menace de l'extermination, furent poussés à se défendre, ils combattirent avec les armes qu'ils purent trouver et avec le courage du désespoir. A Chabin-Carahissar, ils tinrent ferme pendant trois mois et ne furent réduits que par l'artillerie apportée d'Erzeroum. A Van et à Djebel-Moussa, ils se défendirent contre des adversaires nombreux jusqu'à ce qu'ils aient été secourus par les Ruses et les volontaires arméniens dans le premier cas, et rescapés par les croiseurs français et anglais dans le second cas. La force turque engagée contre les insurgés de Djebel-Moussa avait été détachée de l'armée destinée à l'attaque du canal de Suez.

Naturellement, des bandes mal armées, pauvrement équipées, sans artillerie, manquant de presque tout ce qui est nécessaire pour la guerre moderne, quelque braves qu'elles soient, ne peuvent soutenir une résistance bien prolongée contre des forces supérieures de réguliers, bien suppléées par l'artillerie, les mitrailleuses et par tout ce qui est nécessaire dans une guerre. Néanmoins, quelques-unes de ces bandes semblent avoir eu des succès en des efforts de résistance pendant plusieurs mois,et l'on croit au Caucase qu'il y a encore des groupes

d'Arméniens tenant ferme dans quelques endroits des hautes montagnes, derrière les lignes turques (1).

Il faut se rappeler que quelques semaines plus tôt — je ne puis me rappeler la date — un télégramme de Constantinople aux journaux allemands reproduit dans le *Times*, disait qu'il y avait 30,000 rebelles arméniens armés dans le vilayet de Sivas. C'est une exagération manifeste, et cela doit signifier simplement un nombre considérable d'Arméniens se défendant encore contre la menace de massacre. Quand l'armée russe entra à Trébizonde, une bande de 400 Arméniens armés descendit des montagnes et se rendit aux Russes. Plus récemment, une bande de soixante-dix hommes coupa la ligne turque et gagna les lignes russes, dans les environs d'Erzindjan.

Les Turcs ont continuellement déclaré que « la révolte arménienne » menaçait de mettre leur armée entre deux feus. La parcelle de vérité qui se trouve dans cette assertion est que — comme on peut juger par les faits jusqu'ici connus, cités ci-dessus, — la résistance arménienne au massacre et à la déportation a été encore plus sérieuse que ce que les Turcs présumaient, puisqu'ils furent obligés de détacher un grand nombre de troupes, et dans certains cas, de l'artilleur et des mi-

(1) Je dois signaler ici que — bien qu'il soit affirmé dans l'admirable sommaire historique du Livre Bleu (p. 649) que le nombre de ceux qui sont sortis de leurs cachettes depuis l'occupation russe est extrêmement petit — ce nombre a grossi très considérablement plus tard, comme on peut le voir par le télégramme de M. Backhouse au Président de The Armenian Refugees (Lord Mayor's) Fund, daté de Tiflis, du 27 nov. 1916 et publié dans les journaux.

trailleuses pour tenir ces « rebelles » en respect. Il est conséquemment indéniable que la résistance de l'armée arménienne à la déportation et au massacre a été un obstacle considérable au complet développement de la force militaire turque durant la guerre et elle a été, par ce fait, d'une assistance matérielle, bien qu'indirecte, aux forces alliées opérant contre les Turcs. On peut ajouter à cela l'effet démoralisant que la déplorable situation des affaires, créée par les Turcs dans la domination, a dû exercer sur le moral de leur peuple.

Tels ont été, en aperçu général, les services des Arméniens turcs à la cause des Alliés. Il n'est pas dans mon intention de tâcher d'évaluer ici — probablement mal cachée, mais en aucun cas ostensible et provocante — la sympathie des Arméniens pour les Alliés, ou les sinistres desseins des Jeunes Turcs. Je me contenterai, par la description d'un carton significatif qui parut au début de la guerre dans le journal comique turc *Karagueuz*, à Constantinople. Le carton représentait deux Turcs discutant sur la guerre. « Où prenez-vous vos nouvelles de guerre ? » demande le Turc numéro un. « Je ne demande pas de nouvelles de la guerre » réplique le Turc numéro deux. « Je puis suivre le cours de la guerre par l'expression des figures des Arméniens que je rencontre. Quand ils sont heureux, je sais que les Alliés gagnent, quand ils sont déprimés, je sais que les Allemands ont eu une victoire. »

L'extrait suivant du carnet d'un officier turc mort, reproduit dans *Russkaia Viedomosti* (n° 205), jette quelques lumières sur l'estimation des Turcs touchant la valeur de l'appui arménien dans la guerre .« Si nos

Arméniens avait été avec nous, écrit cet officier turc, nous aurions battu les Russes depuis longtemps (1). »

Les services des Arméniens Russes à la cause des Alliés, mais principalement à la cause russe durant la guerre, ont été d'un caractère plus direct et plus positif et d'une portée importante. Ils doivent être divisés en deux parties distinctes, nominalement : militaire et politique. Mais afin de mieux exposer l'entière intention dses Arméniens « Les forts appuis à la cause russe », (d'après la parole du *Times*), je vais m'occuper des deux parties séparément.

La puoplation arménienne de l'Arménie Russe et du Caucase compte, en gros, 1.750.000 âmes, et il y a probablement 100.000 à 200.000 autres Arméniens dispersés dans les autres parties de l'Empire. Ils sont soumis au service militaire comme sujets russes, et il est estimé qu'ils ont fourni à l'armée russe quelque 160.000 hommes. En dehors de ce nombre pas négligeable d'hommes appelés sous les drapeaux dans le cours ordinaire de la mobilisation, les Arméniens, après entente avec les autorités organisèrent et équipèrent à leurs frais des corps distincts de volontaires auxiliaires, commandés par des chefs choisis et expérimentés dans la guerilla, comme Andranik, Kéri et autres, pour coopérer avec l'armée du Caucase. Cette force comptait nombre d'Arméniens Turcs, en grande partie des réfugiés des précédents massacres. Près de vingt mille hommes répondirent à l'appel, bien que, je crois, pas plus de dix mille volontaires purent être armés et envoyés au front.

(1) Comparez le témoignage d'un officier arménien, Livre Lleu, p. 231, « ... ils jettent le blâme de cette défaite sur les Arméniens bien qu'ils ne puissent dire pourquoi. »

Le plus grand enthousiasme régna. Les étudiants Arméniens des universités de Moscou et de Pétrograde et des institutions scolaires du Caucase rivalisaient, les uns avec les autres, dans leur empressement de prendre leur part dans la lutte de libération de leurs compatriotes asservis. Plusieurs jeunes étudiantes se sont présentées pour s'enrôler, mais je crois qu'à part deux ou trois elles furent dissuadées de participer à la lutte active. Les garçons de quatorze et quinze ans ont déserté leurs foyers et ont coupé de longues distances pour aller joindre les bataillons des volontaires. On rapporte qu'une veuve Arménienne de Kars, ayant appris que son fils unique avait été tué dans la bataille, s'est écriée : « Malheur à moi qui n'ai pas donné naissance à dix autres fils pour lutter et mourir pour la liberté de notre patrie. »

La force des volontaires ne fut pas grande, mais elle fut une force mobile bien adaptée à la semi-guerilla, genre de guerre faite en Arménie, où les hommes connaissaient le pays. Il semble qu'ils aient faits de la bonne besogne en particulier comme éclaireurs, bien qu'ils aient pris part à plusieurs engagements sérieux et qu'ils aient été mentionnés une ou deux fois dans les *Communiqués* russes comme « nos détachements arméniens ». Généreuse appréciation des services et de la bravoure des volontaires aussi bien que des Arméniens dans l'armée, qui a été exprimée par les chefs militaires russes, par la presse et par le public De hautes distinctions militaires ont été conférées aux chefs des volontaires, et S. M. I. le Czar a honoré la nation arménienne par sa visite à la cathédrale arménienne de Tiflis, dé-

montrant ainsi sa satisfaction de la part jouée par les Arméniens dans la guerre (1).

Il y a sans doute de nombreux officiers supérieurs Arméniens dans l'armée russe, comprenant plusieurs généraux, mais jusqu'à présent ils n'ont pas eu l'occasion de se distinguer dans cette guerre comme chefs militaires en vedette du calibre de Loris Mélikoff et de Ter Khougassoff. Le général Samsonoff « le Kitchener russe », fut tué au début de la guerre dans la Prusse Orientale, lors de sa courageuse tentative, couronnée de succès, d'alléger la pression sur Paris.

L'effet politique du fort et enthousiaste appui arménien à la cause russe, a été l'échec éprouvé par le clan mécontent et fanatique de Tartares et d'autres musulmans du Caucase, qui aurait été disposé à faire cause commune avec les Turcs, lorsqu'une occasion favorable se serait présentée sans trop de risques pour eux-mêmes. Les Tartares et les autres éléments musulmans du Caucase sont dans leur ensemble sincèrement loyaux envers la Russie, mais l'existence d'une minorité qui aimerait mieux le succès de l'invasion turque ne peut être déniée. Quelques Ajars, en effet, se joignirent aux Turcs lors de leur avance vers Ardahan.

Donc, tout bien considéré, ceux qui ont quelques notions des conditions ethnographiques et politiques du Caucase, ne voudront pas, je pense, considérer comme émanant d'un sentiment d'exagération, l'assertion que

(1) Dans un article sur « Les massacres arméniens », dans le numéro d'avril de *Contemporary Review*, M. Lewis Einstein, ex-attaché de l'ambassade des Etats-Unis à Constantinople, dit : « Talaat attribuait le désastre arrivé aux Turcs à Sarikamich, en Azerbinjan et à Van, aux volontaires arméniens. »

l'appui cordial des Arméniens — et je puis aussi ajouter, quoiqu'à un degré moindre, des Géorgiens — n'a pas contribué très matériellement au succès des armées russes sur le théâtre caucasien de la guerre. L'absence de cet appui, ou même une aide de pure forme ou tiède, aurait eu non seulement très probablement de sérieuses conséqunces pour le Caucase, mais il aurait laissé toute la Perse à la merci des Turcs; et qui pourrait dire quelles conséquences auraient eu une pareille catastrophe en Arabie, en Mésopotamie, en Afganistan, et même aux frontières nord de l'Inde?

A peu près tous les Arméniens robustes en France, au nombre de 1000 à 1500, rejoignirent la Légion Etrangère dès le début de la guerre. Quelques Arméniens vinrent des Etats-Unis pour se battre pour la France. Près de 250 seulement ont survécu; j'apprends que beaucoup d'entre eux sont de fiers possesseurs de la Croix de guerre.

La propagande dans les pays neutres a joué un important rôle pendant la guerre. La juste cause des Alliés n'a pas eu de plus ardents défenseurs ou de meilleurs propagandistes que les cent vingt-cinq mille ou plus d'Arméniens, dans les Etats-Unis, tandis que la Grande Tragédie de l'Arménie a incidemment ajouté à l'arsenal des Alliés une mélancolique mais formidable arme morale.

VII

L'Arménie champ de bataille de l'Asie-Mineure et victime des empires combattants.

Aucun pays et peuple n'a souffert aussi durement du choc des empires rivaux, à la fois dans la guerre et la diplomatie, que l'Arménie et les Arméniens, au point de tenir le record de l'histoire du monde. Sa situation géographique a fait de l'Arménie l'arène des empires et des conquérants ambitieux, et le grand chemin de leurs armées en Asie Occidentale, comme la Belgique et la Pologne ont été le champ de bataille de l'Europe. Mais tandis que dans ces champs de batailles européens, les armées envahissantes ont généralement poussé de l'Est et de l'Ouest seulement, l'Arménie a enduré les horreurs de l'invasion, constamment du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest. De plus, l'Arménie étant un très ancien pays, le record de ses souffrances par les armées envahissantes de leurs puissants voisins, « taillant leurs routes » à travers leur territoire, s'étend sur une période proportionnellement plus grande que celle de la Belgique et de la Pologne. L'Arménie a été envahie et ravagée tour à tour par les Babyloniens, les Assyriens, les Egyptiens, les Hitites, les Parthes, les Macédoniens, les Perses ,les Grecs, les Romains, les Arabes, les Tartares et les Turcs.

Ce n'est que pendant le premier siècle avant J.-C. qu'elle réussit à soumettre tous ses voisins et à établir un empire indépendant de courte durée, s'étendant de la Méditerranée à la mer Caspienne.

L'analogie entre l'Arménie et ses co-souffrants européens par les maux de l'impérialisme agressif, cesse entièrement cependant, quand nous arrivons à la période de la domination turque. L'histoire souillée de sang de ce régime est bien assez connue. Des explosions périodiques ont rappelé à l'Europe l'existence d'enfer, de convoitise sans frein, de la corruption et du barbarisme de rapine que ce malheureux peuple a été destiné à endurer pendant des siècles. Ce qui n'a pas été suffisamment relevé c'est le fait que cette « tyrannie sanguinaire » aurait pu avoir une fin depuis longtemps ou tout au moins effectivement contenue, si n'étaient la jalousie et les rivalités des grands empires modernes chrétiens. L'histoire des actes de la diplomatie européenne à l'égard de l'Arménie et du Proche-Orient durant les soixante ou soixante-dix dernières années n'offre pas un exemple dont les diplomates et les hommes d'Etat respectifs puissent être particulièrement fiers. Qui pourrait prétendre aujourd'hui qu'ils ont servi, dans la somme totale de leurs résultats, soit les intérêts des sujets chrétiens de la Porte, le progrès et la civilisation, les intérêts matériels des grandes puissances, soit le suprême intérêt de la paix?

M. Balfour dit, dans son fameux télégramme à l'ambassadeur d'Angleterre aux Etats-Unis que « la Turquie a cessé d'être un rempart de la paix », impliquant par là, indirectement, que la Turquie a joué ce rôle auparavant. M. Balfour est une grande autorité dans l'his-

toire politique, et quand il avance que la Turquie a été un « rempart de la paix », c'est qu'elle a dû jouer un rôle semblable à une période de son histoire. Mais sur ses sujets chrétiens, en tout cas, le Turc n'a jamais porté la paix. Il leur a apporté le feu et le sabre et une orgie de convoitise débridée, de rapacité, de corruption et de cruauté sans pareille même au moyen âge. La seule paix qu'elle a portée a été la paix de mort et de dévastation. Il n'a même pas laissé les arbres couper l'effrayant silence de la désolation qu'il avait répandue sur ce beau et fertile pays, jadis palpitant par la vie et l'activité humaine. C'est le prix payé pour quelque rôle qu'a dû jouer la Turquie dans le passé comme rempart de la paix internationale. Le professeur Valran, de l'Université d'Aix-en-Provence, estime la population arménienne de la Turquie, au commencement du XIX^e^ siècle à 5.000.000 (1).

La population de la peu salubre île de Java comptait autant d'habitants à la même époque. Sous l'excellent gouvernement de la Hollande, la population de cette île s'est accrue de plus de 35.000.000 durant le XIX^e^ siècle. Qu'est devenue celle des Arméniens, de l'une des plus vigoureuses et prolifiques races du monde, vivant dans un pays salubre? Que les amis et protecteurs du Turc et de son système de gouvernement en donnent la réponse. Répondent particulièrement ceux qui, malgré le record séculaire noir et sanguin des Turcs, ont néanmoins l'effronterie de soutenir, à cette heure-ci, que le Turc n'a pas eu une belle chance. Le sang des myriades d'innocents qui furent les victimes de la barbarie incurable des

(1) *Le Sémaphore de Marseille*, 20 nov. 1915.

Turcs pendant ces siècles, crient à haute voix contre un travestissement si impudent et délibéré de la vérité.

L'une des principales promulgations du Traité de Paris a été d'admettre la Turquie au rang des Grandes Puissances de l'Europe. Aujourd'hui, après une expérience de soixante ans, au prix terrible de ses sujets chrétiens, il est enfin admis que la Turquie s'est prouvée elle-même « décidément étrangère à la civilisation occidentale. » Pouvait-il y avoir une condamnation plus écrasante du jugement des hommes d'Etat responsables de ce traité à l'égard du Turc?

Plus on étudie le record du Turc, plus on s'émerveille de la confiance sans bornes placée dans ses promesses de réformes par certains grands hommes d'Etat des temps modernes. J'ai fouillé en vain les livres d'histoire à la recherche d'un moment où le Turc ait exécuté, ou honnêtement essayé d'exécuter, une seule de ses nombreuses promesses de réformes. Chacune d'elles a été un piège et un prétexte destinés simplement à huiler les roues d'une fine diplomatie ou à passer par-dessus d'un embarras momentané. Que ce soit le Sultan ou le Grand Vizir ou l'Ambassadeur, lorsque le Turc a fait une promesse pour améliorer le sort de ses sujets chrétiens, il a d'avance décidé dans son esprit que cette promesse ne sera jamais exécutée (1).

(1) Je suis redevable à mon ami M. H. M. Mostitchian, du récit suivant d'un incident qui jette quelque lumière sur la méthode du Turc.

« Les massacres de Sossoun de 1893-1894, pour la première fois décrits à son temps, par le Dr Dillon dans le *Daily Telegraph*, et la première des séries qui abreuva l'Arménie du sang de plus de 200.000 de ses fils et filles, souleva un tel cri d'horreur et d'indignation à travers le monde civilisé, que la Grande-Bretagne, la France et la Russie, par

Jusqu'au commencement du siècle dernier, la Russie a été, à cause de sa contiguité géographique, pratiquement la seule puissance que le Turc craignît réellement. En contraste avec la politique orientale des Puissances Occidentales, la politique russe a toujours été invariablement hostile au Turc depuis les jours de Pierre-le-Grand.

Ce n'était naturellement pas toujours par pur altruisme de la part des Gouvernements de Russie. Mais, quel que soit le motif, la politique russe coïncidait, certes, absolument avec les intérêts de l'humanité et de la civilisation. Et pendant qu'en Occident la politique de « Soutenir le Turc » (d'après la parole de l'évêque d'Oxford), a souvent rencontré une forte opposition dans la démocratie d'Angleterre et de France, la politique

leurs ambassades à Constantinople, préparèrent un projet de réformes, — connu sous le nom de Projet du 11 mai 1895 — qui après beaucoup de difficultés et de longues négociations obtint l'approbation d'Abdul-Hamid, « le Sultan Rouge ».

« J'étais avec le patriarche quand l'honorable M. H. Herbert, secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, apporta au Patriarcat la bonne nouvelle de l'acceptation du projet par le Sultan. Sur son avis spécial, le Patriarche envoya immédiatement des instructions télégraphiques à tous les évêques arméniens des provinces de chanter un *Te Deum* dans les églises et de faire des prières pour le bon et magnanime padichah! Un ou deux jours plus tard, j'étais encore avec le Patriarche quand les télégrammes affluèrent venant des provinces qui annonçaient une nouvelle reprise de massacres dans tout le pays. Je me suis hâté aux ambassades des six grandes puissances pour leur communiquer les effrayantes nouvelles et leur demander leur assistance immédiate. Comme cela est bien connu, ils ne firent ou ils ne purent rien faire, et les massacres continuèrent, sans être réprimés et sans frein, prenant tous les jours de plus grandes dimensions et une organisation parfaite... »

Un groupe de cavaliers du 2e Corps de volontaires arméniens.

(Photo Henry Barby.)

Cliché aimablement prêté par la Maison Albin Michel, éditeur.

Andranik, Commandant en chef des forces arméniennes, combattant actuellement contre les Turcs sur le front arménien au Caucase.

russe à l'égard du Turc a toujours joui du concours unanime du peuple russe, qui était le voisin du Turc et ayant eu plusieurs guerres avec lui, connaissait sa véritable nature par un contact personnel prolongé. Un changement dans la politique traditionnelle de la Russie fut le refus regrettable — et je pourrais dire inexplicable — du comte Lobanoff de se joindre à l'action de l'Angleterre et de la France, pour mettre un terme aux boucheries de 1895-96, et pour adopter de telles mesures efficaces qui auraient peut-être mis le Turc au-dessus du pouvoir de se laisser entraîner de nouveau dans ses orgies diaboliques de sanguinaire barbare.

Cette crainte de la Russie, qui agissait comme une salutaire contrainte sur les instincts pillards du Turc, fut affaiblie par le Traité de Paris, qui enleva à la Rus-

« Je passai aussi chez Judge Terrell, l'ambassadeur américain. « Je ne suis nullement surpris », m'a-t-il dit « de ces nouveaux massacres. Je savais qu'ils devaient avoir lieu, au point que dès le moment où j'ai appris que le Sultan allait apposer sa signature au bas du projet de Réformes, je me suis hâté chez le Grand Vizir et j'ai insisté près de lui d'envoyer des ordres télégraphiques à tous les valis, de prendre bien garde que les sujets américains ne soient lésés. Le Grand Vizir protesta naturellement qu'il n'était pas nécessaire de pareils ordres, puisque la paix et la sécurité régnaient dans tous les vilayets ; mais je lui ai répondu que je savais aussi bien que lui ce qui allait arriver bientôt, et je refusai de partir jusqu'à ce qu'il ait télégraphié en ma présence. » Puis Judge Ferell me dit que plus tard il fut informé que les valis de tous les vilayets avaient reçu des ordres formels du Sultan de massacrer les Arméniens : *a*) lorsqu'ils auraient découvert un mouvement révolutionnaire parmi eux ; *b*) lorsqu'ils auront entendu parler d'une invasion anglaise, française ou russe des territoires turcs ; *c*) lorsqu'ils auront entendu dire que le Sultan a agréé et signé un projet de Réformes.

sie son protectorat effectif sur les sujets chrétiens de la Porte, et qui fut entièrement déplacé par le Traité de Berlin et la Convention de Chypre. Le Turc eut vite fait de comprendre que les puissances occidentales ne voulaient pas permettre à la Russie d'intervenir en faveur de ses sujets persécutés. Il a vu que les conditions étaient favorables de mettre à exécution sa « politique » de se débarrasser de ses sujets chrétiens, et sur-le-champ il se mit à l'œuvre pour réaliser son fol projet.

Les événements ont prouvé que le Traité de Berlin a été le chef-d'œuvre de la politique de Bismark de « divide et impera ». Il a créé, comme il était destiné de créer, un profond et cruel sentiment de méfiance et d'antagonisme entre la Grande-Bretagne et la Russie, qui procura à l'Allemagne la chance de gagner un fort point d'appui dans l'Empire ottoman.

L'apparition de l'Allemagne sur la scène créa de nouveaux dangers, qui ont été prouvés presque fatals au peuple arménien.

L'empereur Guillaume II, à son retour de son pèlerinage aux Lieux Saints, rendit une visite fraternelle au meurtrier des 250.000 Arméniens qui étaient morts pour la cause du vrai Christ, dont l'empereur chrétien venait de quitter le théâtre de la vie. Cela fait un contraste caractéristique, avec le refus du roi Edward du portrait offert par le Sultan à la même époque. Cet acte du grand et humain roi anglais a touché le cœur des Arméniens qui gardent une affection profonde et révérée à sa mémoire.

Le résultat de la visite de l'Empereur Guillaume à Abdul-Hamid fut le chemin de fer de Bagdad et beau-

coup d'autres concessions, et indubitablement un grand projet d'un futur empire germano-turc dans l'Est.

Je crois que ce fut le docteur Paul Rohrbach, l'écrivain bien connu sur les affaires du Proche-Orient, qui suggéra, quelques années auparavant, que la déportation des Arméniens de leurs foyers et leur établissement en colonies agricoles tout le long du chemin de fer de Bagdad, serait le meilleur moyen de faire rendre vite à cette ligne de beaux dividendes.

Il y a quelque temps j'ai lu dans le *Near East* le récit d'une conversation entre un missionnaire américain et un officier allemand voyageant ensemble en Anatolie. L'officier allemand a confessé que ce qu'il a vu a été horrible, plus horribe que tout ce qu'il avait jamais vu dans sa vie. « Mais », a-t-il ajouté, « que pouvions-nous faire? *Les Arméniens se trouvèrent sur la voie de nos buts militaires.* » En supposant que la résistance au massacre des hommes arméniens soit interprétée par les agents allemands en Turquie, comme étant « sur la voie de leurs buts militaires », quelle excuse possible pouvait exister pour justifier l'abominable traitement, la torture, le massacre et l'action de conduire à la misère et à la mort des centaines de mille de femmes et d'enfants? Ceux-ci étaient-ils aussi sur la voie de leurs buts militaires?

Pendant que les Turcs égorgeaient les chrétiens par centaines de mille, l'Empereur allemand offrait une épée d'honneur au Sultan de Turquie et comblait d'honneur Enver Pacha dans son quartier général. Pendant que des milliers d'enfants et de femmes chrétiens étaient impitoyablement massacrés et traînés à la mort par l'alliée de l'Allemagne, et leurs corps jetés aux loups

et aux vautours, dans les déserts de Mésopotamie, le Gouvernement allemand constituait des fonds pour la réception et l'instruction de milliers d'enfants turcs dans les écoles techniques de l'Allemagne, afin de combler les places des Arméniens « éliminés ». Qu'ont à dire les chrétiens allemands de tout cela? Johanniter Knigts, dont le Kaiser est le grand Maître, approuve-t-il ces procédés? Croient-ils que Celui qui a dit : « car ce que vous avez fait à l'un de ces petits, vous l'avez fait pour Moi », connaît la distinction de races? Comment les chrétiens allemands, du haut en bas, pourront-ils regarder Dieu et le Fils de Dieu dans l'intimité de leurs prières, après avoir sanctionné ces actions noires qui sont la négation même de Dieu et de l'enseignement du Christ? Est-ce que les Gouverneurs de l'Allemagne et de la Turquie et les protagonistes de la doctrine de Rewentlow croient que les empires, les chemins de fer, ou d'autres projets d'expansion, construits sur les fondations du sang et des larmes de centaines de mille êtres humains, peuvent durer, prospérer et porter des moissons d'abondance, de paix et de bonheur à leurs promoteurs, à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants? Ils se sont trompés. Que ma parole paraisse de valeur nulle aux gouverneurs et aux chefs des grands états, elle est vraie quand même. Nous sommes un peuple ancien. « Nous avons vu naître des empires et nous avons vu mourir des empires. » Nous avons été moulus, pendant des siècles, dans le moulin, dans le choc barbare des empires combattants; mais en dépit de nos grandes et effroyables souffrances, notre croyance aujourd'hui est aussi forte que jamais dans l'existence d'un autre moulin, le moulin de la Justice divine, qui

moud à son temps ; il peut moudre lentement, mais « il moud excessivement fin ». Qui pourrait mettre en doute ou nier que la violence faite aux femmes, aux enfants et aux hommes inoffensifs et sans défense « dont chaque cheveu de la tête est compté » ne sera pas pardonnée par le Juste et Tout-Puissant Créateur ; que tout sacrifice pour des motifs ultérieurs intéressés ne sera pas pris en considération? Les actes politiques et militaires des plus grands empires, dont les conséquences sont l'injustice, la violence et la souffrance des peuples faibles, emmèneront Nemesis dans leur train en temps opportun. L'idole au pied d'argile, enfoncé dans le sang des innocents, ne peut durer. Tôt ou tard il doit s'écrouler.

VIII

Le Livre Bleu. — Le côté épique du martyre de l'Arménie, la révélation de son esprit et de son caractère. — Le « Truth » et les Arméniens : une digression.

Pour se faire une idée, même approximative, des barbaries inimaginables qui ont été commises par les Turcs durant la grande tragédie arménienne de 1915, il est nécessaire de lire le Livre Bleu. Mais le Livre Bleu est un gros volume, et, dans ces temps actifs et critiques, l'attention de la moyenne des hommes et des femmes est sollicitée par tant d'appels, que je crains qu'il ne soit pas lu aussi largement qu'il le mérite, dans l'intérêt de l'humanité, du christianisme et de la civilisation. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il serait bon d'en citer quelques extraits qui puissent donner au lecteur une idée de la nature et de l'étendue des horreurs commises pendant l'effrayant martyre d'une nation, dans l'espoir que, par ce moyen, ces extraits pourront pénétrer dans un cercle plus étendu du public.

A part l'intention de donner au lecteur une idée générale des atrocités elles-mêmes, j'ai choisi et groupé les extraits de façon à appeler l'attention sur la morale incidentaire ou subsidiaire autant que sur les leçons qu'ils contiennent, dont on a eu peu ou point de notions

par les comptes rendus de la presse. Le Livre Bleu révèle l'esprit, le caractère, et les idéaux, dissimulés dans la personne, en apparence peu attractive, des Arméniens; c'est sur cette apparence qu'est basé le très superficiel jugement que les voyageurs européens ont porté sur les Arméniens. Souvent sous l'influence d'un sentiment de gratitude pour une escorte de zaptié « généreusement mise à leur disposition par un aimable vali » (dans le harem duquel languissent probablement une douzaine, ou plus, de femmes esclaves), ils se sont rarement arrêtés pour se rendre compte de la tragédie de la mine dure, soumise et anxieuse du paysan Arménien, marchant péniblement tout le long des grands chemins et des sentiers détournés de l'Asie-Mineure. Ils se sont peu rendu compte que l'Arménien vivait sous la contrainte du terrorisme constant : que celui-ci ne sait jamais quand l'honneur de sa femme ou de sa sœur sera violemment attaqué; quand il sera poignardé dans le dos; quand son bétail sera rapiné ou sa récolte brûlée ou volée. Il est effrayé même des personnes d'une apparence attractive, par la crainte d'exciter la cupidité et la jalousie de son voisin turc. S'il se jette sur son persécuteur et le tue pour la défense de l'honneur de sa femme, il risque de faire supprimer non seulement sa famille mais encore tout son village. Son propre Gouvernement est son ennemi mortel, acharné à sa destruction. Telle a été, pendant des générations, la tragédie de la vie de l'Arménie. Cela a été peu connu en Occident parce que l'Arménie est trop loin, et que peu de voyageurs européens se sont arrêtés à voir au-dessous de la surface. Il a vécu avec le *yatagan* suspendu sur sa tête, comme l'épée de Damoclès, depuis la naissance

jusqu'à la mort. Courageux, industrieux, patient, résigné, mais jamais désespéré, il est attaché à sa foi, à son sol, à son ancienne culture, à sa nationalité et à ses idéaux de civilisation avec une ténacité qu'une « tyrannie sanguinaire » séculaire n'a tendu qu'à rendre de plus en plus forte. Qu'il ait réussi à préserver ses idéaux qui ont coûté à sa nation tant de sacrifices douloureux, c'est ce qui est abondamment prouvé par le Livre Bleu. Voilà un témoignage : M. Yarrow, voyant tout cela, a dit : « Je suis étonné du contrôle des Arméniens sur eux-mêmes, car malgré que les Turcs n'aient point épargné un seul blessé arménien, les Arméniens nous aident pour sauver ceux des Turcs. » (P. 70.)

Mais de tous les récits de sérénité et d'héroïsme sublime en face de la mort rapportés dans le Livre Bleu, la lettre de W. Effendi (pages 133 et 504 du Livre Bleu), écrite à sa jeune femme et à son jeune enfant la veille de sa déportation, qu'il savait être une mort certaine, restera toujours comme un exemple impressionnant du plus noble héroïsme, de la plus haute conception de l'enseignement du Christ et du triomphe complet de l'esprit, qui n'a jamais été surpassé dans le martyrologe chrétien. « Que Dieu pardonne à cette nation tous ses péchés, car ils agissent sans savoir », écrit ce vrai disciple du Christ, pendant qu'il se préparait au voyage à la mort, à son propre supplice et au tourment des siens. Cela rapelle l'histoire du martyre de Saint Etienne. La lettre de W. Effendi et les paroles immortelles de l'infirmière Cawell « le patriotisme n'est pas assez » me frappent comme deux très remarquables sentences délivrées spontanément par des âmes héroïques en preuve de la banqueroute de la « terreur » à laquelle elles faillirent être victimes.

Il y avait une courte note dans le *Truth* du 31 janv. 1917, relative à la « Journée d'Arménie », qui contenait la remarque suivante : « D'aucuns méprisent cette « onzième alliée » comme une race mercenaire, mais d'autres, comme M. Noel Buxton, la décrivent sous un jour beaucoup plus favorable. »

Avec l'indulgence du lecteur, je veux faire une digression de quelques instants, pour en finir brièvement avec ce stigmate totalement injustifié, apposé de gaîté de cœur, sur le caractère d'une nation douloureusement éprouvée.

Dans le sens inoffensif du mot, toute la famille humaine doit être appelée « mercenaire ». Je n'ai jamais rencontré ni entendu, dans aucune partie explorée de la terre, une race d'hommes, de quelque couleur, de croyance ou de degré de civilisation qu'elle soit, qui ait fait une objection sérieuse d'acquérir autant d'argent qu'elle peut par des moyens légitimes et honorables. Je ne suppose pas que *Truth* lui-même ne déploie hebdomadairement ses très utiles « pointes aiguisées » que pour le bien de l'humanité. Mais s'il est soutenu que la race arménienne ait l'amour de l'or avant toute autre chose dans la vie, une telle assertion, en ce moment, est une calomnie, particulièrement inopportune, offensante et infâme. Une race mercenaire, oui-da! Si la race arménienne avait estimé l'or au-dessus de la loyauté à sa foi et sa nationalité, si elle avait attaché une plus grande valeur à la prospérité matérielle qu'aux idéaux et principes spirituels, elle aurait adopté depuis des siècles l'islamisme — le Ciel sait si la tentation a été grande — et aurait acquis une situation privilégiée en Asie-Mineure. Elle serait comptée aujourd'hui non

point par deux ou trois, mais bien par vingt ou trente millions. Mais sous la plus grande et la plus sanguinaire des oppressions qu'aucun peuple n'a endurée dans l'histoire, acculé presque à son extermination, le peuple arménien a refusé de vendre son âme.

Des milliers d'Arméniens auraient pu sauver leur vie en feignant d'accepter l'islanisme, mais avec peu d'exception, ils ont refusé de commettre même cette sorte de malhonnêteté spirituelle, laquelle peut-être n'aurait point été considérée comme impardonnable dans ces circonstances. Il est à peine un exemple qu'une Arménienne ait vendu son honneur pour de l'argent; c'est peut-être la plus éloquente réfutation de la calomnie.

A quel bon objet a servi *Truth* en insérant, dans ses colonnes, ce libelle contre un peuple opprimé, presque anéanti à cause de sa foi chrétienne et pour sa sympathie et son appui à la cause des Alliés? Même s'il y avait un semblant de vérité, on aurait pensé que *Truth* se serait gardé d'en parler à cette heure sombre et cruelle, pour ne pas ajouter l'insulte à l'agonie d'un peuple, plongé dans le chagrin et le deuil par la perte de la moitié de son nombre. Mais l'assertion que les Arméniens sont une race mercenaire n'est pas vraie. Cela fait partie de la propagande faite par un petit nombre de personnes qui sont, ou bien aveuglées par des préjugés irraisonnés, ou qui ont des intentions spéciales — croyant avoir l'aimable devoir de blanchir le Turc et de noircir l'Arménien. Je crois que ces admirateurs de la « tyrannie sanguinaire » des bords du Bosphore, sont vraiment peu nombreux dans ce pays. Quels qu'ils soient et quels que puissent être leurs motifs, conscient de mes obligations envers la généreuse hospi-

talité de ce pays — pour laquelle je ne saurais jamais être assez reconnaissant — mais prenant ma place sur le plus grand territoire de l'Humanité, je veux dire à ceux-là : « Bien que vous soyez dans la Grande-Bretagne, vous n'en êtes pas ; bien que ce pays, grand, humain et chrétien soit votre foyer physique par accident de naissance, vous trouverez votre propre « foyer spirituel » dans les officines du comte Reventlow et du *Tanine*. La charité, après tout, est une question entre un homme, sa conscience et son Dieu. Si vous ne pouvez pas donner votre argent pour une femme ou un enfant mourants sans les massacrer moralement, pendant que le Turc est à prendre leur vie, je vous en prie épargnez votre argent et laissez mourir l'Arménien ; cela plairait au Turc et à ses alliés. Ce serait peut-être plus en harmonie avec vos sentiments et votre foi politique de prêter votre argent à votre ami le Turc. Quand la guerre sera terminée, il aura sans doute besoin d'une nouvelle munition d'armes, car, même les tendres membres des innombrables femmes et enfants sur lesquels il a pratiqué sa « chevalerie » ont dû fortement émousser et user sa provision ancienne. »

Il y a des individus mercenaires chez les Arméniens comme il y a des personnes mercenaires dans toute nation. Il peut se faire que, exclu des postes gouvernementaux, excepté quand il y est indispensable, le citoyen arménien en Turquie, comme le Grec et le Syrien, soit forcé de diriger ses énergies vers la voie commerciale, dans une proportion plus large que chez les nations libres et indépendantes. Naturellement, au cours des persécutions inhumaines séculaires, la nation arménienne a laissé aussi des épaves et des débris d'indi-

gents, errants au loin et au large, à la recherche de la sécurité et des moyens de gagner leur vie. Mais flétrir toute la race arménienne comme « mercenaire » est un non sens malveillant ou une croyance due à une totale ignorance des faits. Soixante-dix ou quatre-vingts pour cent des Arméniens en Turquie aussi bien qu'en Arménie russe, sont des paysans, fermiers et artisans. C'est aussi approximativement vrai pour les Arméniens de Perse. Même dans les Etats-Unis, la majorité des émigrants Arméniens s'occupent de la culture des fruits, en Californie.

Les Arméniens qui ont les moyens de donner à leurs fils une bonne éducation, presque invariablement lui choisissent, de préférence au commerce, une profession libérale, témoin le nombre des professeurs arméniens d'université, les docteurs, les avocats, les artistes et les peintres de grands mérites dans les Etats-Unis (1).

Aucun peuple probablement n'a fait les sacrifices que les Arméniens ont faits, dans la proportion de leurs moyens, pour le secours des détresses pendant la guerre. Il y a eu peu d'exceptions parmi les plus riches, dont le sens moral a été émoussé par la luxure et l'indulgence pour eux-mêmes. On peut les compter sur les doigts. Ils appartiennent à cette classe de financiers et trafiquants cosmopolites qui ne tressaillent pas plus de la

(1) Les visiteurs de l'Exposition de San-Francisco ont dû voir et admirer les œuvres du sculpteur arménien Haïk Partikian, dont l'exposition, je l'ai entendu dire par quelqu'un qui l'a vue, fut parmi les meilleures, si non la meilleure, de tous les exposants dans la section de sculpture. Le grand peintre de marine de Russie, Aïvazowsky, était un Arménien. La Société des Artistes Arméniens, récemment formée, ouvre sa première exposition à Tiflis, au moment où j'écris.

musique du nom de leur pays que d'un autre; qui sont impassibles pour le cri des femmes et des enfants mourants de leur race ou d'une autre race; qui n'ont d'autres maîtres que l'argent. Mais tout cela, encore, n'est pas particulier aux seuls Arméniens; loin de là. C'est une fraternité qui embrasse les membres de toutes, ou presque toutes les races; et les Arméniens y sont à peine représentés. C'est s'induire en erreur évidente que de soutenir que ceux-là représentent la nation arménienne. De fait, autant que je sache, la masse du peuple arménien est honteuse de cela, parce que le culte pour l'or et la vanité de ces autres sont étrangers à l'esprit national, et portent le discrédit sur la nation. Les institutions scolaires et religieuses arméniennes ont été soutenues, pendant des générations, par des dons volontaires; et je ne sache pas qu'un citoyen européen supporte une plus lourde charge pour le besoin de la nation que tout Arménien pris individuellement.

De ce que j'ai dit, il ne faudrait pas conclure que tous ou la majorité des Arméniens riches, ont été sourds ou indifférents aux besoins de leur pays. Ce serait une erreur et une injustice. Leur réponse à l'appel de leur pays affligé a été à tout point satisfaisant, nonobstant leurs obligations envers les pays belligérants auxquels ils doivent fidélité. Je connais une contribution de 30.000 l. s. (1), pendant que dix commerçants de Moscou ont réalisé un million de roubles pour les besoins de leur nation. Un célèbre médecin arménien

(1) Après que ce qui est ci-dessus a été écrit les journaux de Tiflis ont rapporté que Mr. Mantachian, le roi de pétrole de Bacou a fait une nouvelle donation de 60.000 l. s. pour les améliorations agricoles et a offert trente chevaux pur sang pour améliorer la race chevaline en Arménie.

a laissé une pratique grande et lucrative à Pétrograd pour s'occuper personnellement de l'administration d'un orphelinat à Erzroum, qu'il avait ouvert de ses propres deniers. Le palais catholicossal à Etchmiadzin a été converti en hôpital pour les réfugiés, dans les premiers mois de 1915. Presque toutes les familles paysannes arméniennes du Caucase ont hospitalisé et soigné un ou plusieurs réfugiés dans leur humble maison, dès l'affluence de leurs consanguinaires en détresse de l'autre côté de la frontière, dans le printemps et l'été de 1915. Je ne rapporte pas ces faits dans le but de flatter les vertus de ma race — nous ne tenons certainement pas le monopole de toutes les vertus ou bien de tous les vices, dont la nature humaine est l'héritière — mais je ne connais pas un meilleur moyen de réfuter des calomnies sans base assidûment propagées par des gens voués à la propagande pro-turque et acceptées par les crédules comme vraies.

Lord Bryce a connu le peuple arménien plus longtemps et plus intimement qu'aucun homme d'Etat éminent, historien ou diplomate européen, et son dictum sera sans doute généralement accepté comme une plus récente opinion de Sa Seigneurie sur le sujet, reproduite dans le *Journal of the Royal Society of Arts*, du 2 février 1917 :

« Ayant connu un bien grand nombre d'Arméniens, il est grandement frappé, non seulement par le haut niveau de leur intelligence et de leur industrie, mais aussi par leur patriotisme intense. Il ne connaît pas un peuple qui ait montré une plus grande constance,

une plus grande patience et un plus grand patriotisme dans les difficultés et les souffrances que les Arméniens. Personnellement, il les a toujours trouvés parfaitement loyaux. Il a eu fréquemment l'occasion de leur donner des avis confidentiels et de leur confier des secrets, et dans aucun cas il n'a trouvé sa confiance mal placée... Comme une preuve de leur loyauté et de leur dévouement à leur pays, il mentionne que les Arméniens habitant en Amérique ont remis des sommes énormes en proportion de leur nombre et de leurs ressources, car ils furent d'abord des personnes de médiocres moyens, pour le secours des réfugiés qui ont été chassés par les massacres turcs. Aucun peuple, dans la guerre, n'a fait plus, en proportion de ses capacités, que les Arméniens ont fait pour le secours de leurs compatriotes souffrants. Un grand nombre d'entre eux combattent aussi comme volontaires dans les armées de France, où ils ont déployé un courage et une valeur extraordinaires dans les combats devant Verdun. »

Retournons aux extraits du Livre Bleu. Le groupe « A » relate une mélancolique abondance de témoignages indiscutables qui prouvent que ce ne furent point les Kurdes et les brigands qui perpétrèrent l'œuvre de Satan en Arménie, mais que les chefs des coupables furent les fonctionnaires turcs, grands et petits : officiers, soldats, gendarmes... voire même des membres du Parlement! Ils n'ont pas seulement joué le rôle principal dans le vaste et révoltant carnaval de sang, d'infamie et de sauvagerie, mais ils ont pris un plaisir et un orgueil dans le rôle qu'ils jouaient;

ils ont ri aux souffrances et aux tortures de leurs victimes (1).

Le groupe « B » apporte des preuves d'un héroïsme et d'une fidélité dans la torture et la mort, à la foi, à l'honneur, et à l'idéal de nationalité, jamais dépassées dans l'histoire de l'humanité et qui doivent retentir pour l'éternelle gloire du christianisme et de l'honneur du nom aménien. Je suggère respectueusement à l'attention des chefs des églises chrétiennes de fixer un jour pour commémorer, annuellement, le martyre de ce grand nombre de chrétiens arméniens.

Le groupe « C » contient des preuves de la conduite des insurgés arméniens, dans la lutte inégale de la défense légitime ; et l'on doit se rappeler que ce sont là quelques épisodes principalement vus ou entendus par des étrangers.

Que de secrets doivent recéler les villes et les villages ruinés, les champs silencieux et les grandes voies de ce pays de sang et de larmes, secrets d'héroïsme désespéré dans la défense des femmes, des enfants, des mères et des sœurs, secrets qui ne seront probable-

(1) Quelques cas des plus désolants et des plus abominables de la bestialité turque apparurent dans le rapport du docteur (major) Aspland, qui eut sous ses ordres, comme représentant du Fonds de secours aux Armées, l'hôpital de Van. Décrivant quelques-uns des cas particuliers auxquels il prodigua ses soins médicaux, le docteur Aspland dit :

« Il y a ici une jeune femme quittant l'hôpital aujourd'hui, qui a été violée par huit Kurdes. Elle a souffert des mois, et même maintenant, en dépit des opérations, elle restera estropiée pour toute sa vie. *Il y a ici une petite fille, âgée de cinq ans, traitée de la même façon par les Turcs*, et qui est maintenant plâtrée dans le plâtre de Paris afin de réparer les injures faites à ses hanches. » (*Ararat*, octobre 1916, p. 172.)

Kéri, chef d'un groupe de volontaires Arméniens au Caucase.

Les volontaires arméniens (2e corps) au repos.

Cliché aimablement prêté par la Maison Albin Michel, éditeur.

ment jamais pénétrés!.. Le groupe « C » contient aussi des preuves du fait que les Turcs ont employé des effectifs considérables de troupes pour avoir raison de la résistance désespérée des Arméniens en différents endroits, comme à Mouch, à Sassoun, à Van, etc. Le troisième fait de ce groupe est que les Turcs attribuent aux Arméniens leurs défaites au Caucase (1).

Ces extraits et le Livre Bleu dont ils sont tirés, pris ensemble, forment un meilleur miroir des caractéristiques des deux races que tout ce qui a pu être écrit sur ce sujet depuis un siècle. Ils démontrent la dissemblance radicale de leurs natures, et la grande différence entre l'état respectif de civilisation dans lequel se trouvent les deux races.

Est-ce Bouddha ou Confucius qui a dit que la principale différence entre l'homme et le reste du monde animal est que l'homme possède le sentiment de pitié pour la peine et la souffrance de ses semblables et des animaux? Que doit-on penser de cette race étrange d'êtres humains qui se réjouit de la torture et du meurtre, sans épargner ni le sexe ni l'âge, non moins que les enfants pas encore nés et leurs mères ; race infligeant des douleurs et des sarcasmes à ses victimes?

Je me rappelle avoir lu, il n'y a pas longtemps, dans un des discours de M. Lloyd George : « Ce ne sont pas les épreuves seules qui vont à travers la vie, qui comptent, mais la voie par laquelle nous leur faisons face », ou des paroles dans ce sens. Ceci est aussi vrai pour les nations que pour les individus. « Dans la répréhension de la chance réside la vraie épreuve des

(1) Comparez cela avec le carnet de l'officier turc rapporté par le *Russkaia Viedomosti* (p. 75).

hommes », et des nations. Comment la nation arménienne s'est conduite elle-même dans ce grand soulèvement et a pu supporter la terrible épreuve révélée par le Livre Bleu : une épreuve dont l'horreur et la grandeur sont absolument au-dessus du pouvoir de l'esprit humain de se l'imaginer? Le Livre Bleu lui-même fournit la réponse. Dès les premiers jours de la guerre, les Arméniens, dans tous les pays, ont compris la nature des buts qu'elle comportait. Ils ne doutaient point de quel côté se trouvaient leurs sympathies, et qui ne furent jamais influencées par les variations de la fortune de la guerre. Ils furent exposés à de graves risques et payèrent un prix terrible. Peut-il être une meilleure preuve de la droiture intellectuelle et de la sincérité des sentiments? Cela, je suis sûr, fera taire pour toujours, les réflexions lâches souvent répandues sur l'honnêteté du peuple arménien. Il y a des Arméniens malhonnêtes comme il y a des gens malhonnêtes dans toutes les nations. Mais, à travers les préjudices, les malices ou l'ignorance des faits, flétrir comme malhonnête tout un peuple qui a été sur la croix pour un demi-millénaire à cause de sa religion et son patriotisme, est indigne d'un homme civilisé et bien pensant.

Il y a aussi deux autres faits importants que le Livre Bleu établit hors de toute discussion. Il n'y a pas eu de révoltes. En effet, ç'eut été une pure folie de la part des Arméniens d'essayer un soulèvement, quand leurs jeunesses robustes se trouvaient sous les drapeaux. Le second fait que le Livre Bleu révèle est que les chefs de partis arméniens ont fait tout leur possible pour dissuader les Jeunes Turcs d'entrer en guerre. Quand

le voile de la guerre sera soulevé et que l'Europe commencera à se rendre mieux compte de ce qui s'est passé derrière la scène, à Constantinople, avant l'entrée de la Turquie dans la guerre, on verra comment par son influence personnelle et son éloquence, le député arménien Zohrab tourna presque la balance contre la décision fatale et de suicide. Ce brillant juriste, ami intime d'Enver et de Talaat qui lui demandaient presque journellement avis, fut massacré par leur ordre sur la route de Diarbékir. Les Arméniens ont été accusés pour un manque d'aptitude politique aussi bien que pour trahison envers l'Empire ottoman. Je voudrais spécialement appeler l'attention de ceux qui soutiennent cette vue — Européens, Musulmans, et même Turcs intelligents — sur le fait que, au moment d'une crise, ce furent les Arméniens qui virent clairement le chemin du salut de l'empire, et lui prouvèrent leur loyauté en dépit de tout ce qu'ils avaient souffert dans le passé, par leurs conseils de prudence, auxquels les Jeunes Turcs prêtèrent une sourde oreille.

Cependant au sujet du Livre Bleu, je ne puis m'abstenir de dire que j'ai noté avec un profond regret la distinction qui a été faite, intentionnellement, dans certains cas, entre Arméniens catholiques et protestants d'une part, et Grégoriens de l'autre, dans les efforts qui ont été tentés pour les sauver des massacres et de la déportation. Ce n'est point un secret que S. S. le Pape et le président Wilson sont intervenus, par leurs représentants à Constantinople, et probablement à Berlin et à Vienne, pour arrêter les massacres. Je rappelle ces faits avec une profonde gratitude. Naturellement

une pareille distinction ne pouvait pas être faite par le Pape, le président Wilson ou leurs ambassadeurs ; elle est due probablement aux zèles bien intentionnés des subordonnés ou des résidents Européens ou Américains.

Il n'est pas douteux qu'il aurait mieux valu sauver les catholiques et les protestants que rien, mais l'idée elle-même de penser à une distinction, dans des circonstances aussi tragiques, serait entièrement contraire à l'esprit chrétien, et la lecture des passages en question est attristante pour un chrétien.

IX

Extraits du « Livre Bleu »

Groupe A

« L'archevêque d'Erzeroum, Sa Grandeur Sempad qui, avec l'autorisation du Vali, retournait à Constantinople, fut assassiné à Erzindjan par les brigands au service du Comité Union et Progrès. Les évêques de Trébizonde, Césarée, Mouch, Bitlis, Séert et Erzindjan ont tous été assassinés par ordre du Gouvernement Jeune Turc. » (P. 23.)

« La méthode la plus courte pour s'emparer des femmes et des enfants réunis dans différents camps était d'y mettre le feu. Ils incendièrent de grands baraquements en bois à Alidjan, Megrakom, Khaskegh et dans d'autres villages arméniens, et mirent ainsi à mort en les carbonisant des femmes et des enfants absolument sans défense... Et les bourreaux turcs qui assistaient insensibles à ces scènes inouies de sauvagerie, prenaient les petits enfants par les pieds et les lançaient dans le feu, disant à leurs mères brûlées : « Voici vos lions. » (P. 86.)

« Les Turcs se vantèrent de s'être maintenant débarrassés de tous les Arméniens. Je l'entendis moi-même dire par des officiers, qui se réjouissaient à la pensée de s'être débarrassés des Arméniens. » (P. 88.)

« C'était déchirant d'entendre les cris de la foule et des enfants qui mouraient brûlés vifs dans les maisons ! Les soldats s'amusaient beaucoup à entendre ces plaintes, et lorsque des personnes, qui se trouvaient dans la rue pendant le bombardement, tombaient mortes, ils en riaient tout simplement. » (P. 90.)

« Tous les officiers se vantèrent du nombre de victimes qu'ils avaient personnellement massacrées, contribuant ainsi à débarrasser la Turquie de la race arménienne. » (P. 90.)

« Mehmed Effendi, le député ottoman de Gendjé (Gindj), amassa environ 40 femmes et enfants et les tua. » (P. 94.)

« Parmi les autres enfants, une jeune femme fut enlevée et elle ne put s'échapper que plusieurs mois après, lorsque les Russes arrivèrent. C'est avec répugnance qu'elle finit par raconter sa triste aventure à Stapleton, qui sut ainsi que dix officiers avaient abusé d'elle à tour de rôle, après le meurtre de son mari et de sa mère. » (P. 225.)

« Voyez quel soin le Gouvernement prend des Arméniens, dit le Vali, et elle s'en retourna chez elle surprise et contente; mais lorsqu'elle visita de nouveau l'orphelinat quelques jours après, il ne restait plus que 13 des 700 enfants qu'elle avait vus, les autres avaient disparu. Elle apprit qu'on les avait emmenés au bord d'un lac, distant de 6 heures de marche à pied, où ils avaient été noyés. » (P. 260.)

« On dit à la Sœur D. A., à Constantinople, que les Turcs de tous les partis étaient unis pour approuver ce qui avait été fait aux Arméniens et qu'Enver Pacha s'en vantait ouvertement comme étant son œuvre personnelle. On lui rapporta aussi que Talaat Bey en apprenant l'assassinat de Vartkès (1) avait déclaré « il n'y a pas de place dans l'empire pour les Arméniens et les Turcs. Il faut que l'un des deux disparaisse! » (P. 261.)

« Une foule de femmes turques et d'enfants suivent comme des vautours rapaces les agents de police qui vident les maisons et s'emparent de tout ce que leurs mains peuvent atteindre; s'il y a quelque objet de valeur, ils se jettent dessus et

(1) M. Vartkés était un député arménien au parlement ottoman, qui fut assassiné avec un autre député M. Zohrab pendant qu'avec une escorte de gendarmes il se rendait d'Alep à Diarbékir, pour y être jugé par une cour martiale. (Voir doc. 7 et 9.). — RÉDACTEUR.

prennent aussitôt la balance en main. J'ai vu cette performance chaque jour de mes propres yeux. » (P. 289.)

« C'était une véritable extermination et un massacre des innocents, des choses inimaginables, une page noire marquée par la violation flagrante des droits les plus sacrés de l'humanité, de la chrétienté et des nationalités. » (P. 291.)

« Lorsqu'on s'adressa au Gouverneur pour obtenir que les nourrissons fussent confiés à des familles musulmanes charitables, pour les empêcher de mourir en route, il a répondu : « Je ne veux pas que l'odeur même des Arméniens reste ici; allez dans les déserts de l'Arabie, et fondez-y l'Arménie. » (P. 328.)

« P. P..., mécanicien du collège, fut si terriblement battu qu'un mois après il ne pouvait pas encore marcher. Un autre fut ferré avec des fers à chevaux. A Y..., on avait arraché les ongles à M. A. D... (beau-frère du pasteur A. E...), martyrisé à Sivas, il y a vingt ans, pour son refus d'accepter l'Islam. Comment, disait-il, puis-je quitter le Christ que j'ai prêché pendant vingt ans ?... » (P. 378.)

« J'appris à Angora que les tanneurs et les bouchers de la ville avaient été appelés à Asi Yozgad et qu'on leur avait remis les Arméniens pour les tuer. Les couteaux des tanneurs sont de forme circulaire, tandis que ceux des bouchers sont des petites hachettes ,de sorte qu'ils purent tuer les hommes avec les instruments dont ils avaient l'habitude. » (P. 385.)

« Le Président de la Banque Ottomane montre des billets de banque tachés de sang et transpercés par un poignard qui avait laissé une tache de sang tout autour du trou et d'autres billets déchirés, qui l'avaient été certainement en les arrachant des vêtements des victimes, — et tous ces billets étaient donnés en dépôt à la Banque par les officiers turcs. » (P. 386.)

« Une jeune fille s'était pendue en route. D'autres avaient emporté du poison avec elles. Des mères apportaient leurs beaux petits enfants aux Missionnaires en les priant de les prendre. » (P. 403.)

« Quelle est la signification de tout ceci ? C'est le coup de grâce donné à la chrétienté en Turquie, ou en d'autres termes,

l'extermination de la race arménienne, ou son absorption. » (P. 404.)

« Durant les jours fatigants de voyage, j'avais comme compagnon un capitaine turc, lequel avait fini par me regarder avec moins de suspicion, devenant parfois assez amical. Arrivé à ..., le capitaine fut dans la foule des Arméniens et revint aussitôt avec une fille arménienne âgée d'environ de 15 ans. Elle fut enfermée de force dans un compartiment de chemin de fer en compagnie d'une femme turque. Quand elle vit que sa mère n'était pas autorisée de l'accompagner, elle commença à se rendre compte de la portée de tout cela. Elle devint frénétique dans ses efforts pour s'échapper, s'égratignant à la fenêtre, priant, criant, s'arrachant les cheveux et se tordant les mains, tandis que la mère également folle se trouvait à la plate-forme du chemin de fer, impuissante dans ses efforts de sauver sa fille. Le capitaine voyant sur ma figure une désapprobation non dissimulée, s'approcha de moi et dit : « Effendi, je suppose que vous n'approuvez pas de pareilles choses, mais permettez-moi de vous dire ce que c'est. Cette fille a de la chance. Je veux la prendre avec moi et l'élever comme une servante musulmane dans ma maison. Elle sera bien soignée et sauvée d'un sort pire, j'ai donné même à la mère une livre d'or pour la fille. » Et, comme il pensa qu'il ne me convainquit pas assez, il ajouta : Mais, ces coquins, ont tué, ces jours derniers, deux de nos musulmans dans cette même ville, comme si c'était une excuse suffisante pour annihiler toute la race arménienne ». Je ne pus m'empêcher de lui exprimer ma pensée sur le projet pourri et diabolique, mais cela lui glissa dans le dos comme de l'eau. (P. 410.)

« J'ai appris ici qu'une infirmière, qui avait été dans un des hôpitaux de la Mission, deux jours avant mon arrivée, était devenue presque folle de la peur de tomber entre les mains des démons humains, et avait mis fin à son existence par le poison. Ce seraient des cas isolés et extraordinaires, qu'ils n'auraient pas eu de commentaires dans ces jours de choses extraordinaires, mais quand nous savons que ces choses arrivent dans tout l'empire, répétées dans mille circonstances, nous commençons à nous rendre compte de l'énormité des crimes commis. J'ai dit de nouveau au capitaine : « Pour-

quoi avez-vous pris de pareilles mesures brutales pour accomplir votre but? Pourquoi n'avez-vous pas accepté le service d'une nation amie, qui vous a offert de payer le transport, si vous vouliez envoyer ce peuple hors du pays, en un lieu sûr? » Il me répondit : « Pourquoi ne comprenez-vous pas que nous ne voulons pas répéter ces choses après quelques années? Il fait chaud dans les déserts de l'Arabie, il n'y a pas d'eau, et ce peuple ne peut vivre dans un climat chaud, ne voyez-vous pas? » Oui, je le vois. N'importe qui peut voir ce qui arriverait à beaucoup d'entre eux longtemps avant d'atteindre l'Arabie. » (P. 411.)

« Une foule de femmes turques alla insolemment perquisitionner de maison en maison dans l'intention de trouver des tapis ou d'autres articles de valeur. » (P. 411.)

« La nation est systématiquement mise à mort par une méthode cruelle et rusée, et son extermination n'est qu'une question de temps. » (P. 432.)

« Les femmes avec des enfants en bas âge dans les bras, ou en état de grossesse avancée, étaient traînées sous le fouet, comme du bétail. Il est de ma connaissance que trois de ces malheureuses accouchèrent sur la route et, obligées par leurs sauvages gardiens de se remettre en marche immédiatement, moururent d'hémorragie. » (P. 432.)

« J'ai vu une jeune femme s'affaisser. Le Turc lui donna deux ou trois coups de bâton, et elle se releva péniblement. » (P. 484.)

« J'ai vu deux femmes, l'une vieille et l'autre très jeune et très jolie, portant le cadavre d'une autre jeune femme; je les avais à peine dépassées que des cris de terreur s'élevèrent. La fille luttait dans les griffes d'une brute qui essayait de la violenter. Le cadavre tomba par terre, la fille, maintenant demi-inconsciente, était tombée à côté, la vieille femme sanglotait et se tordait les mains. » (P. 564.)

« 1600 Arméniens ont été égorgés dans les prisons de Diarbékir; l'Aratchnort mutilé a été imbibé d'alcool et brûlé dans la cour de la prison, au milieu des gendarmes en fête qui jouaient même de la musique. Les massacres de Bénian, d'Adiyaman et de Sélevke ont été exécutés par des procédés

diaboliques ; *il n'y reste pas un homme au-dessus de 13 ans;* les jeunes filles ont été outragées sans merci ; nous avons vu leurs cadavres mutilés, liés par 4, 8 ou 10, et jetés dans l'Euphrate; la plupart étaient mutilées d'une manière inexprimable. » (P. 21.)

« 500 jeunes gens furent fusillés en dehors de la ville sans aucune formalité. Pendant les deux jours suivants, le même procédé fut appliqué avec une parfaite cruauté et sang-froid dans quatre-vingts villages arméniens d'Ardjich, d'Adiljévas et dans le reste du district du nord du lac de Van. De cette manière, 24.000 Arméniens furent tués en trois jours, leurs jeunes femmes furent prises et leurs maisons pillées. » (P. 73.)

« Suivant les statistiques du Gouvernement turc, 120.000 Arméniens ont été tués dans ce district. » (P. 95.)

« La caravane immense, succombant d'angoisse et de fatigue, se fait pousser de force et s'avance sans cesse... Quelle plume pourrait le décrire? Quelle langue serait capable de raconter sa détresse? Au moindre récit, le cœur humain défaille et les larmes les plus amères coulent sans fin... Chaque fraction de la longue caravane a son histoire spéciale, ses douleurs particulières... Voici une mère avec ses six petits enfants, l'un sur le dos, le second serré sur la poitrine ; le troisième tombé sur le chemin crie et se plaint de ne pouvoir plus avancer. Les trois autres se joignent à ses lamentations. Et la pauvre mère, comme une statute de pierre, sans larmes, reste debout tout impuissante. » (P. 197.)

« Les bébés étaient tués à coups de fusils dans les bras de leurs mères, de jeunes enfants étaient horriblement mutilés, les femmes étaient déshabillées et battues. Les villages ne s'attendaient pas à être attaqués ; beaucoup d'entre eux ne firent aucune résistance; d'autres résistèrent jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées. » (P. 36.)

GROUPE B

« Beaucoup de femmes arméniennes ont préféré se jeter dans l'Euphrate avec leurs nourrissons, ou se sont suici-

dées chez elles. L'Euphrate et le Tigre sont devenus le tombeau de milliers d'Arméniens. » (P. 14.)

« Tandis que les réfugiés arméniens s'étaient mutuellement aidés et sacrifiés, ces musulmans se montrèrent absolument égoïstes, endurcis et indifférents aux souffrances des autres. » (P. 41.)

« Plusieurs femmes devinrent folles et jetèrent leurs enfants dans le feu; d'autres s'agenouillèrent dans le feu et prièrent au milieu des flammes qui brûlaient leur corps. Beaucoup d'autres crièrent et implorèrent un secours qui ne venait de nulle part. » (P. 86.)

« Plusieurs jeunes femmes, qui étaient en danger de tomber dans les mains des Turcs, se jetèrent des rochers, quelques-unes avec leurs enfants dans les bras. » (P. 87.)

« Parmi les massacrés se trouvent deux moines, l'un d'eux a été le Père Supérieur de Sourp Carabed, le Vartabed Yeghiché, qui avait la chance d'échapper, mais ne voulant pas se séparer de ses ouailles, il fut tué avec elles. » (P. 96.)

« Dans certains cas, la sécurité a été achetée en professant le mahométanisme, mais beaucoup sont morts comme martyrs de la foi. » (P. 102.)

« La mère résista, mais elle fut jetée par un Turc par-dessus un pont. La pauvre femme eut le bras brisé, mais son muletier alla la chercher. Les mêmes Turcs la jetèrent de nouveau du haut d'une montagne, avec une de ses filles. Aussitôt que la fille mariée vit sa mère et sa sœur jetées dans le précipice, elle passa le bébé qu'elle tenait dans ses bras à une autre femme et se lança elle-même dans le précipice en criant : « Mère ! Mère ! » (P. 274.)

« Des Turcs voulurent emmener dans leurs harems Sirpouhi et Santoukhte, deux jeunes femmes de Ketcheurd, un village à l'est de Sivas, mais ces femmes se jetèrent dans la rivière Halys et se noyèrent avec leurs petits enfants dans les bras. On offrit à Mlle Sirpouhi, la fille de Garabed Tufenkdjian, du village Herék, une jeune fille de 19 ans, diplômée du collège américain de Marsivan, la vie sauve si elle consentait à embrasser l'islanisme et à se marier avec un Turc. Mlle Sirpouhi

répondit que c'était un crime de tuer son père et de lui proposer à elle de se marier avec un Turc, qu'elle n'avait rien de commun avec un peuple assassin et qui ne connaît pas Dieu. Avec 17 autres jeunes filles arméniennes, qui avaient refusé d'embrasser l'islanisme, elle fut honteusement violentée et ensuite mise à mort, près de la gorge Tchamli-Bel. » (P. 325.)

« Quelques-uns commencèrent même à douter de l'existence de Dieu. Sous l'effort dur quelques individus devinrent fous, quelques-uns d'entre eux pour toujours. Il y eut aussi quelques exemples du plus grand héroïsme et de foi, et quelques-uns se mirent en route courageusement et avec calme, disant comme adieu : « Priez pour nous. Nous ne nous reverrons plus dans ce monde, mais dans quelque temps nous nous rencontrerons de nouveau. » (P. 335.)

« Non, je ne vois pas ce que vous voyez et je ne peux accepter ce que je ne comprends pas. » Alors les chars à bœufs furent amenés à sa porte et emmenèrent sa famille. Sa femme était de nature délicate et ses deux jolies filles bien élevées. On leur offrit de les prendre dans des harems, mais elles répondirent : « Non, nous ne pouvons pas renier notre Seigneur. Nous partirons avec notre père. » (P. 354.)

« Dans un village de montagne, une jeune fille se rendit célèbre. Là, comme partout ailleurs, les hommes furent emmenés de nuit et tués sans pitié. Puis, les femmes et les enfants furent emmenés en foule, mais un grand nombre de jeunes filles et de jeunes mariées furent retenues en arrière. Cette jeune fille qui avait été élève à l'école X... fut envoyée devant le gouverneur, le juge et le conseil réunis, et ils lui dirent : « Votre père est mort, vos frères sont morts, et tous vos autres parents sont partis; mais nous vous avons gardée parce que nous ne voulons pas vous faire souffrir. Devenez une bonne fille turque et vous serez mariée à un officier turc avec lequel vous vivrez dans l'aisance et heureuse. » Elle les regarda tranquillement en face et répondit : « Mon père n'est pas mort, mes frères ne sont pas morts; c'est vrai que vous les avez tués, mais ils vivent dans le ciel. Je vivrai avec eux. Je ne pourrai jamais faire cela si je renie

ma foi. Quant à me marier, on m'a enseigné qu'une femme ne doit jamais épouser un homme à moins qu'elle ne l'aime. Ceci fait partie de notre religion. Comment puis-je aimer un homme qui appartient à une nation qui vient de tuer mes amis? Je ne serais, si j'agissais ainsi, ni une bonne fille chrétienne, ni une bonne fille turque. Faites de moi ce que vous voudrez. » Ils l'envoyèrent avec les quelques autres braves, vers la terre sans espoir. Des cas comme celui-là ne sont pas isolés, il y en eut d'autres. » (P. 355.)

« Les hommes étaient finalement convaincus de l'inutilité de leurs efforts quand l'une des plus jeunes et des plus jolies filles parla pour elle-même et dit : « Personne ne peut se mêler de ma décision; je ne veux pas me « convertir » (changer ma religion) et c'est moi-même qui dis cela. » (P. 357.)

« Un colporteur, M. A. F..., avait voulu embrasser l'Islam, mais sa femme a refusé de reconnaître son apostasie et a déclaré qu'elle voulait aller en exil avec le reste du peuple. Il alla ainsi avec sa femme et fut tué. » (P. 378.)

« Ils me dirent et me redirent : s'ils veulent seulement me tuer maintenant, je ne m'en soucie pas; mais je crains qu'ils essayent de me forcer de devenir mahométan. » (P. 403.)

« Quand nous considérons le nombre contraint à l'exil et le nombre frappé de mort et torturé en mille façons, le nombre comparativement petit qui se convertit à l'islam est un tribut de constance de leur attachement à la chrétienté. » (P. 413.)

« Si les événements de l'an passé démontrent quelque chose, ils prouvent la faillite certaine du mahométanisme dans sa lutte pour l'existence contre le chrisfianisme, dans ses essais d'exterminer une race qui, à cause de son éducation chrétienne, a prouvé progressivement une menace pour la durée de la civilisation musulmane. Que nous l'appelions une nécessité politique ou non, dans son essence c'est nominalement une classe dominante, jalouse d'une race chrétienne plus progressive, essayant par des méthodes de sauvageries primitives de maintenir la première place. » (P. 413.)

« Je voudrais pouvoir décrire le courage de cette brave petite femme du docteur qui savait qu'elle allait avec ses

deux bébés au-devant des privations et de la mort. Beaucoup de femmes arrivaient chez elle, cherchant du réconfort et un encouragement, qu'elle leur donnait. Jamais je n'avais vu un pareil courage; il faut aller dans les endroits les plus sombres de la terre pour trouver les lumières les plus brillantes, aux lieux les plus obscurs pour trouver les plus grands héros.

« Son sourire lumineux sans aucune trace de peur, était comme un phare illuminant ce village de boue, où des centaines de personnes étaient vouées à la mort. Et ce n'est pas parce qu'elle ne comprenait pas ce qu'ils souffraient; elle savait qu'elle faisait partie des victimes. Ce n'était pas non plus parce qu'elle n'avait pas d'êtres chers en péril : son mari était absent, soignant ceux qui l'envoyaient, elle et ses deux enfants, au-devant de la ruine et de la mort. » (P. 418.)

« Une femme mit au monde deux jumeaux dans l'un des charriots remplis de foule, et en passant une rivière elle jeta l'un et l'autre de ses nouveau-nés et après se jeta elle-même dans l'eau. » (P. 420.)

« Et comment s'en va le peuple? Quand ils vinrent à B. M., las, les pieds enflés et saignants, serrant leurs nouveau-nés sur leurs poitrines, elles ne proféraient aucun murmure ou parole de complainte; mais vous pouviez voir leurs yeux en mouvement et vous pouviez entendre les mots : « Pour l'amour de Jésus, pour l'amour de Jésus! » (P. 478.)

« Laissez-moi faire une citation d'une lettre de W. effendi écrite un jour avant qu'il ne fut déporté avec sa jeune femme, son enfant et toute la Congrégation : « Nous comprenons aujourd'hui que c'est par un grand miracle que notre nation a pu vivre pendant tant d'années avec une nation comme celle-ci. Par là nous comprenons que Dieu peut et a pu fermer les gueules des lions pendant tant d'années. Puisse Dieu les retenir. Je crains qu'ils aient l'intention de tuer quelques-uns d'entre nous, en affamer cruellement d'autres et exiler le reste de ce pays; de sorte que j'ai très peu d'espoir de vous revoir en ce monde. Mais soyez assurés qu'avec l'aide de Dieu, je ferai de mon mieux pour encourager les autres à avoir une mort virile. Je demanderai aussi l'aide de Dieu

pour mourir en chrétien. Puisse ce pays voir que si nous ne pouvons pas y vivre en hommes, nous pouvons mourir en hommes. Puissent beaucoup mourir comme des hommes de Dieu ! Veuille Dieu pardonner à cette nation tous ses crimes qu'elle commet sans savoir. Puissent les Arméniens enseigner le Christ par leur mort, ce qu'ils ne pouvaient enseigner par leur vie, ou qu'ils n'ont pas réussi à montrer. Ce serait mon vœu de voir un Révérend Ali, Osman ou Mohammed. Puisse Jésus voir bientôt beaucoup de chrétiens turcs, comme le fruit de son sang. Puisse la guerre finir bientôt, pour sauver les musulmans de leur cruauté (car ils augmentent de cruauté de jour en jour) et de leur habitude invétérée de torturer les autres. C'est pourquoi nous rendons grâce à Dieu pour les musulmans comme pour les Arméniens. Puisse-t-il apparaître bientôt! » (P. 504.)

« Avant que les jeunes filles fussent prises, le kaïmakam demanda à chacune, en présence du principal du Collège, ou de devenir musulmane et de rester, ou de s'en aller. Toutes répondirent qu'elles aimaient mieux s'en aller. Mlle H... seule devint mahométane et alla vivre avec G... Les professeurs E... et T.-F. furent arrêtés avec d'autres Arméniens. Mais au nom de tous les enseignants, 250 à 300 livres furent offertes aux fonctionnaires, et ainsi ils furent libres. » (P. 370.)

« Les prêtres furent parmi les premiers qui furent envoyés. Un Turc a décrit comment K.-K. fut tué. Ils lui arrachèrent tous ses vêtements, excepté le linge de corps. Avec ses mains attachées dans le dos, il se baissa avec son fils à côté de lui, et on le finit avec des haches pendant qu'il priait. La même description a été donnée de l'exécution de L.-L. — comment on lui fit voler la tête en frappant sur les épaules avec des haches et la tête fut détachée du buste. » (P. 371.)

Groupe C

Mais les (Arméniens) révolutionnaires se conduisirent avec une remarquable retenue et prudence ; contrôlant leurs jeunes gens ardents, patrouillant dans les rues pour prévenir les escarmouches et recommandant aux villageois de tout sup-

porter en silence; il valait mieux voir un ou deux villages brûlés rester sans vengeance que de faire des essais de représailles fournissant un prétexte de massacres. » (P. 331.)

« Quelques-unes des règles pour leurs hommes (les défenseurs arméniens de Van) furent : être propre; ne pas boire; dire la vérité; ne pas blasphémer la religion de l'ennemi. » (P. 35.)

« Mais enragé comme était Djevdèt de cette résistance inattendue et prolongée, était-il à espérer qu'il pouvait être persuadé d'épargner les vies de l'un de ces hommes, femmes et enfants. » (P. 39.)

« Tous les Turcs ne fuirent pas de la ville [Van]. Quelques hommes et femmes et des enfants y restèrent, quelques-uns cachés. Les soldats arméniens à l'encontre des Turcs ne leur firent pas la guerre. » (P. 41.)

« Nos réfugiés turcs nous ont coûté un énorme prix... Puis, pendant encore quatre jours, deux infirmières arméniennes soignèrent des malades turcs pendant la nuit et un infirmier improvisé m'aida pendant la journée. » (P. 42.)

M. Yarrow, voyant tout cela dit : « Je me suis étonné de la retenue des Arméniens; pendant que les Turcs n'ont pas épargné un seul blessé arménien; les Arméniens nous aidèrent à sauver les Turcs, — chose que je ne crois pas que même les Européens feraient. » (P. 70.)

« Les Turcs offrirent aux Géorgiens les provinces de Koutaïs et de Tiflis, la région de Batoum et une partie de la province de Trébizonde; aux Tartares Choucha, les régions montagneuses jusqu'à Vladicaucase, Bakou et une partie de la province d'Elisavétopol; aux Arméniens la province d'Erzroum, Van, Bitlis. Tous ces groupements deviendraient, d'après le projet des Jeunes Turcs, autonomes sous le protectorat turc. Le Congrès d'Erzroum repoussa ces propositions et conseilla aux Jeunes Turcs de ne pas se lancer dans la conflagration européenne, aventure dangereuse qui mènerait la Turquie à la ruine. » (P. 80.)

« Les soldats turcs et kurdes, dont l'ensemble s'élevait presque à 30.000 personnes, poussèrent de hauteur en hauteur et cernèrent la position centrale des Arméniens enfermés dans

Un groupe de volontaires Arméniens de Marseille sur le front des Balkans.

un petit espace. C'est alors que commença une de ces luttes héroïques et désespérées qui a toujours été l'orgueil de ces montagnards : hommes, femmes et enfants combattirent avec des couteaux, des faux, des pierres et tout ce qui tombait sous leurs mains. Ils roulèrent des blocs de pierres sur le bord de rochers escarpés et écrasèrent ainsi un certain nombre de leur ennemis. Dans un terrifiant corps à corps on voyait des femmes plonger leurs couteaux dans les gorges des Turcs et elles en tuèrent un grand nombre. Le 5 août la dernière journée de combats, les rochers ensanglantés d'Antok furent pris par les Turcs. Les guerriers arméniens de Sassons, excepté ceux qui avaient réussi à passer derrière les Turcs pour les attaquer de flanc, étaient morts sur le champ de bataille. » (P. 87.)

« Dans la première semaine de juillet, 20.000 soldats arrivèrent de Constantinople, en passant par Kharpout, avec des munitions et 11 canons, et firent le siège de Mouch. » (P. 89.)

« Les énergiques Comités arméniens avaient pris soin de leur propre peuple et furent généreux d'une façon inattendue pour les Syriens qui avaient été campés parmi eux. » (P. 107.)

« Il rencontra un officier arménien qui avait échappé aux Turcs, qui lui raconta la déportation et le massacre des Arméniens. Il dit que l'attitude des Turcs envers les Arméniens a été plus ou moins bonne au commencement de la guerre, mais elle fut soudainement changée après la défaite turque à Sari-Kamysch, car ils jetaient le blâme de cette défaite sur les Arméniens, mais ils ne put dire pourquoi. » (P. 231.)

X

La Grande-Bretagne et l'Arménie. — Les vues du dernier duc d'Argyl. — Un appel à l'Angleterre.

Il n'y a pas de plus brillante page dans la glorieuse histoire de l'Empire Britannique que celle enregistrant les libertés qui conduisent au contentement et au bonheur des peuples, — liberté de confession et de culte, liberté de pensée et d'association, liberté de mouvement et d'habitation, liberté de parole, etc., aussi bien que les mesures des différents self-gouvernements s'accordant avec les besoins locaux et les circonstances — et qui ont été indistinctement octroyées à la grande famille des nations et des races constituant cette merveilleuse démocratie. Cette politique large et la justice libérale, ont prouvé, dans la dure épreuve de cette grande guerre, la plus haute science du gouvernement et le plus fort lien de l'empire. La liberté, la justice, l'humanité ont donné une impulsion infiniment plus forte à la loyauté que le « terrorisme » d'un ciment fort, et un « rendement » supérieur et meilleur de l'union de l'empire beaucoup plus que la botte et le *yatagan*. La démonstration concluante et pratique de ce grand fait par l'Empire Britannique exercera probablement

une large influence salutaire sur les politiques futures des empires et les libertés de l'humanité. Le drapeau britannique a apporté non seulement la sécurité, l'ordre et la justice partout où il est allé, mais il a respecté partout, scrupuleusement, les sentiments religieux et nationaux. Il n'a pas refusé aux peuples sur lesquels il flotte, ou n'a pas cherché à supprimer, les sentiments et les obligations que lui-même a tenus pour sacrés. Il a maintenu la liberté des mers comme je crois qu'aucune convention internationale n'aurait pu le faire.

Je ne dis pas cela pour plaire aux lecteurs britanniques. J'ai vécu et j'ai voyagé parmi les petits peuples et chez des peuples assujettis, grands et petits, et c'est l'impression que j'ai recueillie. Ainsi le pavillon anglais est devenu symbole de liberté, d'impartialiaté pour le monde entier, et les peuples persécutés ont eu la conviction, dans le fond de leur cœur, que l'influence britannique est continuellement en action vers leur libération ultime. Renversons le fameux défi de M. Gladston concernant l'Autriche, et demandons *mutatis mutandis :* « Quelqu'un peut-il mettre son doigt sur une carte du monde et dire : ici l'Empire Britannique a fait du mal? » Il peut se faire que le comte Reventlow lui-même et l'auteur de l' « Hymne de Haine » se trouveraient confus. Bien que les opinions concernant l'équité de quelques-unes de ses guerres diffèrent, le traitement juste et libéral des peuples qui sont entrés sous la domination britannique est un fait historique indiscutable auquel les masses de l'humanité doivent au moins autant de gratitude qu'à la Révolution française. L'Irlande doit être mise à part, et non sans raison, si je puis m'exprimer

ainsi, comme une tache ombragée sur cette brillante page de l'histoire de l'extension de la liberté britannique. A l'observateur neutre cela paraît certainement étrange que l'Irlande, si près du foyer de la liberté et de la forteresse des institutions démocratiques, soit privée si longtemps de l'entière et libre jouissance de ces largesses bénies, accordées aux parties si éloignées de l'empire. Il est possible que les observateurs neutres ne comprennent ou ne peuvent comprendre les difficultés et les obstacles qui jusqu'ici ont été considérés comme insurmontables. Il est en dehors du cadre de mon sujet et au-dessus de ma compétence d'entrer ici dans une discussion sur la question irlandaise, mais je puis me permettre seulement de dire que l'Irlande doit convaincre les gouvernants de tous les pays que la prospérité matérielle seule n'est pas un remède. » La sécurité, l'ordre, la prospérité, une administration efficace et équitable peuvent pallier mais ne peuvent jamais cicatriser une injustice politique. Ils ne peuvent jamais satisfaire les aspirations légitimes pour le gouvernement propre d'un peuple intelligent et cultivé, conscient d'une indestructible volonté aussi bien que d'une capacité indiscutable de se gouverner lui-même. D'autre part, comparer les torts et les souffrances de l'Irlande (et de la Pologne) avec l'agonie de l'Arménie, comme cela a été fait quelquefois, c'est comparer un mal de tête, un mal de tête aigu si vous voulez, avec la mort noire.

C'est en prenant en considération les malheurs dont le peuple arménien fut accablé pendant cinq siècles, que l'Arménie doit être prise comme une exception à la règle ; le seul pays auquel a été refusé les bénédictions et

les bienfaits dont est comblé tout petit peuple mis dans la sphère de l'empire britannique, ou dont les fortunes furent directement ou indirectement affectés par sa politique ou ses intérêts.

L'un des aspects les plus frappants de tout ce qui a été dit et écrit dans ce pays à propos du traitement appliqué par les Turcs à leurs sujets arméniens pendant cette guerre, a été la disette des références, sur les résultats sans doute accidentels et indirects, mais néanmoins réel et désastreux effet de la politique britannique en Turquie depuis la guerre de Crimée, sur le sort des sujets arméniens du Turc. Ce fut un contraste avec tout ce qui a été dit et écrit pendant les précédents massacres, et cela doit sans doute être attribué au fait que ce pays est en guerre. Je ne touche pas à cet aspect de la question pour formuler des griefs. Je sais bien et je reconnais avec grande gratitude ce que le Gouvernement et le peuple britannique ont fait et font encore pour nous, pendant le long et horrible cauchemar que nous subissons. Les efforts nobles et inoubliables de Lord et Lady Bryce, Lady Frederick Cavendish, Mr. Aneurin Williams, Mr. T. P. O'Connor, Miss Robinson, Mrs. et Miss Hickson, Mrs. Cole, Mr. Noel Buxton et son frère le Rév. Harold Buxton, Mr. Arthur G. Symonds, Mr. Llew Williams, le Rév. Greenland, Mr. Arnold J. Toynbee, et tant d'autres amis de l'Arménie dans ce pays, nous ont fait contracter une dette de reconnaissance éternelle envers eux et envers la Grande-Bretagne. Le nom de Lord Bryce vivra dans l'histoire de l'Arménie aussi longtemps que l'Arménie durera.

Mais je pense qu'il serait juste pour la justice du peu-

ple de ce grand et équitable empire, pour la moitié de la nation arménienne qui a succombé en héros et en héroïnes à la guerre, et comme martyre, et pour le « petit sang » qui est resté du peuple arménien, que les faits s'y rapportant fussent placés franchement et entièrement devant le public britannique en ce moment-ci, afin qu'il lui soit possible de former une estimation équivalente des réparations dues aux Arméniens, non seulement pour les crimes et les ravages commis par l'ennemi pendant la guerre, mais aussi dans la lumière des obligations et des responsabilités encourues par l'Europe en général, et la Grande-Bretagne en particulier, envers les sujets arméniens de l'Empire ottoman, par l'article 61 du Traité de Berlin et la Convention de Chypre.

J'ai dit la « Grande-Bretagne », mais il serait plus exact de dire « le Gouvernement Britannique du jour », car je crois fermement — et de fait, qui en douterait? — que si le peuple britannique avait eu la moindre pensée que le Traité de Berlin et la Convention de Chypre contenaient les germes du désastre qui survint depuis aux sujets chrétiens de la Porte, il n'aurait jamais ratifié ces traités. Je ne suggère pas, non plus, il est à peine nécessaire de le dire, que les hommes d'Etat qui sont responsables de ces instruments diplomatiques, conscients et de propos délibéré, ont dupé l'existence d'un ancien peuple chrétien. Les paroles sympathiques de Lord Salisbury, en 1895-96, démontrent infailliblement qu'il était profondément affecté de la tournure grave prise par les événements et encore plus par la faiblesse du Concert européen de sauver les Arméniens de la position de l'extrême péril dans lequel le Concert les avait placés en 1878.

Les Gouvernements successifs britanniques ont fait de fréquents essais pour améliorer le sort des Arméniens; mais plus ils firent des démarches plus les Turcs massacrèrent. Il n'y a pas un public plus impartial que le britannique; ainsi que quelques milliers de mes compatriotes, je jouis grandement depuis longtemps de son hospitalité et des bienfaits de son gouvernement, dans presque toutes les parties de l'Empire. Il n'y a aussi personne qui soit plus empressé et plus anxieux de payer sa dette que le public britannique quand il sait ce qu'il doit. Je n'ai donc aucune crainte d'éveiller un ressentiment en appelant l'attention du public britannique sur l'existence de cette vieille obligation. Au contraire, je suis convaincu que le fait sera noté dans un bon sens et par beaucoup même avec remerciements. Il n'y a pas longtemps, j'ai lu un article de presse — c'était, si je me rappelle bien, une critique du livre de Mr. Llew Williams, *Armenia Past and Present*, dans le *Court Journal* — qui finissait par la question suivante : « Si ces choses terribles sont vraies et si nous avons une responsabilité quelconque, pourquoi ne nous le dit-on pas? »

A l'égard de la nature des responsabilités et des obligations, je renvoie mes lecteurs à l'Appendice de ce volume, où ils trouveront les textes de l'Article 61 du Traité de Berlin, l'Article 16 du Traité de San-Stephano qui fut déchiré et remplacé par le Traité de Berlin, le texte complet de la Convention de Chypre, et la dépêche de Lord Salisbury à Sir Henry Layard, contenant des instructions pour la négociation de cette Convention.

Je dois ici indiquer que si à première vue il paraît

exister peu de différence entre la rédaction de l'Article 16 du Traité de San-Stephano et celle de l'Article 61 du Traité de Berlin, il y a cependant cette différence fondamentale entre l'application de ces deux clauses : pendant que le premier laissait l'armée russe occuper les provinces arméniennes jusqu'à ce que les réformes fussent un fait accompli, le second fut une simple promesse turque devant être exécutée après l'évacuation des troupes russes. La façon dont le Turc accomplit sa promesse est bien assez connue et forme la plus noire page de l'histoire moderne, — probablement de toute l'histoire.

A ceux qui s'intéressent à cette question et qui ont du temps je recommande, pour plus amples informations, les fameux discours de Gladstone sur la Question d'Orient et le Traité de Berlin, les débats dans les deux chambres du Parlement, sur les massacres de 1895-96, de Canon Maccoll « The Sultan and the Powers », de Mr. W. Llew Williams « Armenia Past and Present », et, en dernier lieu, non le moindre, « Our Responsibilities for Turkey », par le dernier duc d'Argyll. Ce franc et admirable commentaire sur la situation de la politique anglaise sur la question arménienne est malheureusement épuisé maintenant. Pour cela je cite, en m'excusant, les longs extraits suivants pour ceux qui auraient des difficultés de s'en procurer un exemplaire. C'est une autorité qui commande une attention générale et respectueuse. (Les italiques sont de moi.) (1).

(1) *Our Responsibilities for Turkey*, par le duc d'Argyll, K. G. K. T. John Murray, 1896, p. 72.

Un groupe de volontaires Arméniens de Paris sur le front français.

« Rien ne serait plus enfantin que de supposer que la signification et l'effet d'un changement comme celui-là (1) peuvent être mesurés ou appréciés en examinant le simple sens grammatical des mots. Les mots paraissent assez inoffensifs. Ils paraissent même très bienveillants et très sages dans l'intérêt des sujets chrétiens de la Porte en Arménie. Mais quand nous regardons les faits qui sont sous les paroles, et les motifs qui étaient en jeu chez les parties contractantes, nous devons voir que rien ne pouvait être plus fatal à leurs intérêts. Le changement qu'effectuèrent les nouvelles paroles dans le Traité de San-Stephano blessèrent l'orgueil et la très juste ambition de la Russie comme protectrice de ses correligionnaires dans les provinces, avec lesquelles aucune autre puissance chrétienne n'avait une relation naturelle. D'un autre côté, cela réjouit les basses ruses du Turc, en constituant une autre « fente dans le luth », laquelle aurait peu à peu rendu « la musique muette » de tout concert effectif entre les puissances de l'Europe. Le Turc pouvait voir en un clin d'œil qu'en même temps que cela le relevait de la dangereuse pression de la Russie, il ne substituait pas une autre pression que son habileté infinie de temporisation n'aurait pu rendre facilement abortive. *Ainsi pour les malheureux Arméniens, le changement fut simplement tel qu'il les exposait à l'inimitié accrue de leurs tyrans, en même temps qu'il endommageait et décourageait la seule protection qui était*

(1) La substitution de l'Article 16 du Traité de San-Stephano par l'Article 61 du Traité de Berlin.

possible dans les conditions inexorables de la géographie physique du pays (1).

« Mais ceci n'est point toute la responsabilité qui tombe sur nous en dehors des transactions internationales en rapport avec le Traité de Berlin. Après que ce traité fut conclu, nous entrament nous-même, avec la Turquie, dans une convention séparée et pour quelque temps secrète, par laquelle nous nous chargeâmes de défendre ses provinces asiatiques par les armes contre des conquêtes ultérieures de la part de la Russie, et en retour nous avons demandé rien moins que la cession de Chypre et une série nouvelle de promesses turques d'introduire des réformes dans l'administration de l'Arménie. Aucune garantie n'a été demandée ou offerte pour l'exécution de ces promesses. Nous avons simplement répété la vieille erreur de 1856, en nous fiant entièrement à la bonne foi de la Turquie, ou à sa gratitude. Mais cette fois l'erreur a été répétée après vingt-deux ans d'expérience consécutive de la futilité d'une telle con-

(1) Le *Town Topics* du 10 février 1917 disait : « la critique absurde et ignorante de la marine que l'on entend occasionnellement, rappelle la réponse mémorable par un premier lord de l'amirauté harassé pendant les précédents massacres d'Arménie (1895-96).

« Le très honorable gentilhomme voudra-t-il dire enfin à la Chambre s'il est disposé à envoyer un bateau de guerre britannique en Arménie? demanda une personne s'occupant de tous les pays, excepté du sien.

« Il n'est pas proposé d'envoyer un bateau là-bas, répondit le Ministre gravement. La navigation, je me suis informé auprès des experts conseillers de l'Amirauté, n'a pas été bonne dans le voisinage de l'Ararat depuis la crise de l'Arche. »

Plût à Dieu que cette intelligence ait porté atteinte à tous les ministères des Affaires Etrangères de l'Europe vingt ans plus tôt, avant la signature du Traité de Berlin.

fiance. Il devait paraître bien clair aux Turcs que par gratitude, nous agirions dans nos intérêts supposés en résistant à tout prix à l'avance de la Russie.

« Il n'est pas douteux que nous avons eu l'occasion de nous rappeler, avec quelque amertume naturelle, le sacrifice fait à la Russie après tout ce que le vaillant général Williams avait fait pour la Turquie dans la splendide défense de Kars. Mais nous devrions nous rappeler aussi à quel point fut terrible le compte que rendit cet homme capable et vaillant du détestable gouvernement qu'il défendit. Nous devrions nous rappeler comme auraient été faciles les réformes qu'il avait recommandées, si le Gouvernement turc avait été honnête, et comment elles ont été toutes systématiquement évitées. Nous devrions, par-dessus tout, considérer l'effet inévitable de ce nouveau traité de garantie sur la ruse fine des Turcs. Ils ont vu avec quelle ardeur il a été demandé par nous, et ils ont dû en conclure que, pendant que nous étions non seulement ardents, mais excités, dans notre opposition à la Russie, nous étions relativement sans souci et tièdes envers les changements de leur propre système de gouvernement. *Ils ont dû voir que la nouvelle Convention* (1) *remplaçait pratiquement même les restrictions minimes que le Traité de Berlin leur imposait, et que la population chrétienne de l'Arménie était pratiquement laissée entièrement à leur merci.*

« Jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'ensemble des transactions, et tâchons de former une estimation de la position des responsabilités dans laquelle elles nous ont placés vis-à-vis dse populations chrétiennes

(1) La Convention de Chypre.

sujettes de la domination ottomane. En 1854-56 nous avons sauvé cette domination de la destruction, par la défaite et le désarmement local de son grand ennemi naturel. Nous avons rétabli cette domination avec de nouvelles immunités contre l'attaque, et nous avons rejeté le protectorat sur les chrétiens de la seule puissance qui aurait pu ou qui pouvait exercer une pareille influence avec effet. Nous avons fait cela sans pourvoir à une substitution de notre part, à part une promesse enregistrée des Turcs. Nous n'avons proposé aucune combinaison par laquelle la mauvaise foi de la Turquie pouvait être prouvée et punie. Alors, vingt ans plus tard, en 1876, nous avons obstinément refusé de nous joindre aux autres puissances de l'Europe pour remédier cette grande faute en exerçant une pression combinée sur la Turquie afin de la forcer d'établir une garantie effective pour l'avenir. En 1878, nous avons dénoncé le traité par lequel la Russie, par son sacrifice de sang et de trésor, avait imposé à la Turquie les obligations que nous avions admis comme nécessaires mais que nous avons nous-mêmes refusé de rendre efficaces. Puis, dans la même année, à Berlin, nous avons de nouveau fait tout ce que nous pouvions pour repousser la seule puissance qui avait le moyens et la disposition de garantir l'exécution de n'importe quelle promesse. *Particulièrement en Arménie, nous avons substitué à une promesse à la Russie, dont la puissance, la position géographique et l'orgueil auraient pu réellement la conduire à bonne fin, une autre promesse à toutes les puissances, laquelle, en face de celle-là, était absurde ; — une promesse permettant nominativement à toutes les puissances « de surveiller l'exécution » des réformes in-*

térieures dans un pays éloigné et très inaccessible. Finalement, dans la même année, comme nous avions écarté la Russie, nous avons procédé par une convention séparée à écarter aussi toutes les autres puissances collectivement, en poussant la Turquie à nous donner une promesse spéciale, complètement en dehors d'elles. Pour l'achèvement de cette promesse spéciale, nous ne nous sommes pourvus d'aucune sécurité quelconque, mais nous nous sommes fiés entièrement, comme nous l'avions fait en 1856, à la bonne foi d'une puissance, tout en sachant qu'elle n'en avait pas. *La Russie, profondément offensée et éloignée, et le reste de l'Europe mis de côté ou substitué — telles furent les conditions sous lesquelles nous avons abandonné les sujets chrétiens de la Porte en Asie à un gouvernement incurablement barbare et corrompu.*

« Et maintenant, nous sommes étonnés et dégoûtés en trouvant que la terrible conséquence de toutes ces folies égoïstes est tombée sur ceux que nous avions prétendu protéger et auxquels nous étions liés par toutes sortes de considérations d'honneur. Sûrement ces années auraient pu nous apporter une révision de notre position. La fièvre de notre russophobie populaire s'était sensiblement abattue. Nous avions assuré notre « frontière scientifique » dans l'Inde, et l'expansion russe avait pris une nouvelle direction en Extrême-Orient. De nouvelles combinaisons — et quelques nouvelles séparations — avaient pris place en Europe. Toute la situation des affaires était favorable à une politique d'affranchissement des mavaises traditions — des doctrines surannées — et des devoirs dont il était impossible, dont nous ne pouvions nous débarras-

ser. Sûrement nous avons dû nous demander ce que nous avions fait dans toutes ces années pour accomplir ces devoirs? Rien. Et encore nous n'avons pas toujours ignoré que le gouvernement vicieux que nous avions si longtemps aidé pour résister à toute action naturelle qui lui aurait apporté une fin, n'allait depuis longtemps pas mieux, mais plus mal. Nous connaissions tout cela parfaitement bien, et nous avons enregistré nos connaissances dans un document d'une implacable autorité. Dans la seconde année, après le Traité de Berlin, quand les obligations que nous avions contractées étaient encore fraîches dans notre souvenir, nous avons fait une nouvelle tentative pour inviter la Puissance ottomane à un peu de sentiment de honte, si non à un peu de sentiment de devoir. En 1881, nous avons adressé un Envoyé spécial à la Porte, l'un de nos plus distingués hommes publics, Mr. Goschen; et nous avons convoqué en même temps à Constantinople une réunion de tous les ambassadeurs des six Grandes Puissances d'Europe qui furent les signataires du Traité de Berlin. Ils rédigèrent une Note Identique qu'ils signèrent tous, et la présentèrent à la Porte. Dans cette note ils déclarèrent qu'aucune réforme n'avait été adoptée ni ne se trouvait sur la voie de l'être, et le mauvais gouvernement du pays était tel que « cela conduira en toute probabilité à la destruction des populations chrétiennes des vastes districts. » Peut-il être fait une confession plus terrible à l'égard de la conduite et de la politique d'un gouvernement chrétien?

« Cette Note Identique commentait sévèrement les divers mensonges calculés et la temporisation adroite qui caractérisent la conduite et le langage de la Porte.

Elle concluait en rappelant au Gouvernement, comme un fait essentiel, que, par les engagements du Traité, la Turquie était tenue d'introduire les réformes souvent indiquées, et que ces réformes doivent être faites sous la surveillance des Puissances !

« Nous pourrions aussi bien adresser notre représentation à un condamné à peine délivré d'une longue sentence, et décidé à continuer sa carrière de crime. Et nous avons continué ainsi encore quinze ans, depuis 1880, sans prendre ou même essayer de prendre aucune mesure effective pour protéger les populations sans secours, sujettes d'un Gouvernement que nous connaissions être si cruel et oppressif — *populations à l'égard desquelles nous avons encouru tant de responsabilités, par notre protection persistante de leurs oppresseurs.* Enfin vint, en 1894, un de ces effrayants commencements de brutalité de la part des Turcs qui horrifient toujours, mais qui ne doivent jamais étonner le monde. En accord avec ce que l'évêque Butler a voulu appeler la « Constitution naturelle et le cours des choses », ils sont les résultats naturels de la nature des Turcs et de son Gouvernement. »

Telle est la nature de la dette de la Grande-Bretagne envers nous. Elle était témérairement délaissée par ses hommes d'Etats. Les Gouvernements successifs britanniques ont fait d'ardents efforts et couru de grands risques pour s'en décharger. Mais elle a été prouvée indéchargeable pendant quarante ans, et ses conséquences pour nous, sont bien connues. Cette terrible guerre et la paix qui suivra donnera à la Grande-Bretagne à la fois le pouvoir et l'occasion de se décharger de cette obligation, et nos armes pour renforcer notre

droit sont l'honneur, la conscience, et le sentiment infaillible de justice de l'Angleterre, de l'Ecosse, du Pays de Gales, de l'Irlande et de l'Empire Britannique. J'adresse un appel à tous ceux-là, au nom de ma nation cruellement frappée, pâle, prostrée et saignée presque à la mort, pour se ranger de notre côté et combattre notre bataille à la Conférence de la Paix. Et si mon appel s'étend à un cercle plus large d'hommes et de femmes britanniques et irlandais, je suis certain que ma nation ne mourra pas, mais vivra et prospèrera, et bâtira un avenir qui la compensera amplement pour le passé.

LES CHEFS DES MASSACREURS D'ERZEROUM

1. L'interprète de Kouzi-Bey. — 2. Le commandant Kouzi-Bey, chef de l'Etat-Major turc. — 3. Le major allemand Stazeshi. — 4. Schobner, chef des bandits turcs chargés de faire émigrer les Arméniens et de les massacrer en cours de route. Son titre officiel était : Vice-Consul d'Allemagne à Erzeroum. — 5. L'interprète de Schobner. — 6. Stanger (allemand), commandand de l'artillerie. — 7. Son interprète.

Tous ces personnages emmenèrent dans leur fuite de jeunes arméniennes qu'ils avaient enlevées de force.

XI

Un appel à la future Conférence de la paix

MESSIEURS, cette Conférence historique est réunie pour faire une carte d'une nouvelle Europe et d'un nouveau Proche-Orient, qui ne violentera nulle part le principe de nationalité ; violence qui fut la grande faiblesse et l'injustice inhérente des traités antérieurs, largement responsables de cette guerre désastreuse qui vient de prendre fin.

Vous êtes aussi assemblés comme un grand tribunal international pour proclamer la sainteté de la loi et de l'humanité et pour ordonner une juste réparation comme elle doit se faire, ainsi que des pénalités qui doivent être appliquées pour tous les outrages commis pendant la guerre contre l'humanité, les lois et les usages de la guerre civilisée.

Dans la multitude des problèmes grands et petits qui attendent une juste et sage solution de vous, il y a aussi la Question Arménienne.

Cette question peut paraître, du moins pour quelques-uns d'entre vous, comme petite et insignifiante en présence des questions grandes et graves, d'une importance mondiale, qui attendent leur solution. Je réclame

pour cela, sans crainte d'être contredit car dans le cas de l'humanité et de la civilisation outragées, mesuré par le sacrifice des innocents, la grandeur et l'indicible horreur du martyre, la destruction et la ruine qui ont été portées chez ce peuple, avec une intention calculée et délibérée et sans la moindre provocation, je maintiens que, sur ces incontestables terrains, c'est le plus grand Mal qui ait jamais demandé justice et réparation à la barre d'un grand Tribunal International.

Et ce ne sont point la Turquie et l'Allemagne seules qui nous doivent des réparations, bien qu'elles soient responsables du crime d'avoir fait couler le sang innocent, de la destruction cynique qu'ils ont mise en œuvre, et les souffrances et les peines inouies qu'ils ont infligées à ce peuple pendant la guerre. Toutes les Grandes Puissances de l'Europe ont leur part de rsponsabilité d'avoir laissé le Turc libre pour massacrer, brûler, outrager, rendre à l'esclavage et pour procurer à tel ou tel homme d'Etat européen la satisfaction de gagner un point contre son adversaire dans la jalousie sordide et les rivalités des intérêts en conflit.

En 1877, les armées russes, en partie sous les ordres des généraux arméniens, ont occupé notre pays, et nous avons espéré et cru que l'heure de notre libération du hideux cauchemar de la domination turque était sonnée.

Ce fut une joie de courte durée. Le Congrès de Berlin assemblé aussitôt après, déchira le Traité de San-Stephano qui nous avait donné le bonheur de la protection effective russe, en contraignant les armées russes libératrices d'évacuer notre pays, et nous laissant encore une fois le jouet et la proie de nos bourreaux turcs et kurdes.

Après les boucheries de 1895-96, la Grande-Bretagne s'était préparée pour extorquer des garanties effectives du Sultan Abdul-Hamid, en cas de besoin même par la force des armes, contre un renouvellement de ces barbaries indicibles; mais le Gouvernement russe du jour, irrité de l'échec qu'il avait subi par le Traité de Berlin et la Convention de Chypre, s'opposa à la proposition de la Grande-Bretagne de prendre des mesures coercitives pour arrêter la main du Grand Assassin.

En 1913, un projet de réformes proposé par la Russie forma le sujet de la discussion des puissances, et fut finalement agréé par la Turquie après avoir subi tant de modifications et de révisions sur l'insistance des Turcs, appuyés par l'Allemagne, qu'il perdit beaucoup de sa valeur pratique. La guerre survint avant que le projet pût être mis en exécution, et il resta lettre morte, comme ses prédécesseurs. En même temps le massacre, l'outrage, le pillage, et toutes les formes concevables d'oppression et de persécution, continuèrent sans répit, quoique variant d'intensité, aboutissant aux hécatombes effroyables des deux dernières années.

Bien que, sans doute, tels n'étaient pas leur but et leur intention, le résultat net de ces transactions a été de donner au Turc l'occasion, comme les événements l'ont malheureusement prouvé, de massacrer, de brûler, de noyer, de torturer, de violer, de rendre à l'esclavage et de convertir de force à l'Islam près de 2.000.000 de chrétiens inoffensifs et sans défenses, dans l'espace relativement courte de quarante ans. Je ne veux insinuer une seconde que les auteurs de ces Traités prévoyaient eux-mêmes un pareil résultat de leurs efforts. Mais il n'y a pas de différence dans le résultat. L'Europe sou-

tint « le cheval vicieux » comme lord Salisbury eut le courage de le dire, dont l'enjeu était la vie des centaines de mille de chrétiens innocents — hommes, femmes et enfants — et un ensemble de souffrance et de misères humaines, comme le monde n'en avait probablement jamais vu auparavant.

Je reconnais avec gratitude les efforts périodiques faits par les gouvernements successifs britanniques, français, russes et italiens, pour exercer une pression morale ou diplomatique sur les Turcs afin de nous traiter avec moins de dureté et d'inhumanité. Mais le Turc, Jeune ou Vieux, savait que la coercition ne serait jamais exercée contre lui. Il traita toutes les représentations européennes avec amusement et mépris et continua son chemin en hâte, dans l'intention d'effacer toute la race. Il se sentit plus en sécurité contre le danger de coercition après que l'empereur chrétien Guillaume II, à son retour de son pèlerinage aux Lieux Saints, rendit visite et se fraternisa avec le Sultan Abdul-Hamid, bien que les mains de ce dernier fussent encore rouges du sang des affreux massacres de 1895-96.

Tel a été, Messieurs, le résultat net des promesses solennelles faites par les Turcs dans le Traité de Berlin, dans lequel chacune des puissances signataires a sa part de responsabilité. Depuis que ce traité devint la loi de l'Europe, nous avons fait de nombreux appels et des représentations pour l'application de l'Article 61. La réponse que nous reçumes des ministres des puissances signataires fut presque toujours et partout la même : « L'insistance pour l'application de l'Article 61 conduira à des complications; vous devez attendre une occasion favorable. »

Messieurs, cette occasion si longtemps attendue s'est enfin présentée.

L'Arménie, — « le petit sang qui lui reste » — se tient à la barre de cette Conférence, pleine d'espoir, dans l'attente que les Puissances de l'Entente contraindront tout d'abord la Turquie de faire entière réparation pour les horreurs inouies, les outrages et les injustices qu'elle lui a infligés ; qu'elles contraindront l'Allemagne à la compensation pour avoir acquiescé aux atrocités commises par les Turcs, pendant que la Turquie se trouvait sous son influence et son contrôle ; et qu'elles ajouteront leur quote-part comme dette d'honneur et de conscience, en retour d'une part au moins, de tout ce qu'elle a été obligée d'endurer du résultat des transactions diplomatiques citées plus haut, pour lesquelles elles ont leur part de responsabilité. Vous ne pouvez pas nous rendre nos morts, mais cette Conférence vous donne l'occasion d'exiger et de faire des réparations aussi généreuses que nos épreuves et nos sacrifices ont été lourds.

« Qu'attendez-vous que cette Conférence donne au peuple arménien comme réparation adéquate et comme justes droits? » me sera-t-il peut-être demandé.

Voilà ce que je voudrais que la Conférence donnât à ma nation, en toute justice et équité .

La formation d'une Arménie autonome, comprenant les vilayets de Van, de Bitlis, d'Erzeroum, de Kharpout, de Diarbékir, de Sivas Oriental, et aussi la Cilicie avec un débouché sur le golfe d'Alexandrette, c'est-à-dire depuis le port d'Alexandrette jusqu'à quelques milles dans le sud-ouest de Mersine.

Cet Etat devra être internationalement garanti comme neutre, avec ses ports et ses marchés ouverts à toutes

les nations. Il aurait un Statut Organique rédigé par les Puissances Protectrices, l'Angleterre, la France et la Russie, donnant l'égalité devant la loi à tous les éléments différents de la population, avec des droits extra-territoriaux et des tribunaux consulaires pour les Européens dans un temps limité. La Russie agirait comme mandataire des Puissances Protectrices, et pendant les quelques premières années, le pouvoir exécutif serait exercé par un Gouverneur Général ou Haut Commissaire et par un Conseil Législatif mixte, nommés par les Puissances Protectrices. Une Assemblée législative serait convoquée aussitôt que le pays aurait repris son état normal.

Le pays se trouvant actuellement dans un état plus ou moins chaotique, une armée d'occupation serait nécessaire pour autant d'années qu'il faudrait, afin d'organiser et d'entraîner une gendarmerie efficace de la population locale. Des conseillers européens et des chefs de départements seraient nécessaires, mais il y a un grand nombre d'Arméniens expérimentés comme administrateurs, magistrats, inspecteurs de Postes et Télégraphes, ingénieurs, etc., etc. dans l'Empire Ottoman aussi bien qu'au Caucase, en Egypte et dans les Balkans qui mettraient volontiers leurs services à la disposition de leur pays. Quelques-uns viendraient peut-être d'Amérique, de l'Inde et d'ailleurs. Une compensation financière adéquate faite par la Turquie (1) et l'Allemagne mettrait à

(1) Un de mes amis, un Arménien de Turquie, au courant des conditions locales, m'a dit que 50.000.000 de liv. sterling seraient une estimation approximative pour les pertes matérielles des 1.200.000 Arméniens massacrés, déportés, amenés en esclavage.

la disposition de l'exécutif les fonds nécessaires pour commencer l'œuvre de reconstruction des villes et des villages ruinés et les constructions générales, et pour continuer le gouvernement du pays jusqu'à ce que la moisson de la première année fût semée et récoltée et que les revenus fussent en état de rentrer dans le Trésor.

C'est le projet que je voudrais proposer dans ses grandes lignes, étant impossible d'entrer dans des détails ici.

« Mais il n'y a plus un nombre assez grand d'Arméniens pour former un Etat », me dira-t-on peut-être comme on me l'a dit souvent tout récemment. (Il faut que je dise ici, entre parenthèses, que les délégués turcs et allemands ne peuvent faire alléguer cette objection, étant donné que leurs gouvernements ont dénié l'existence des massacres.)

C'est une supposition tout à fait erronée, créée par l'usage fréquent mais inexact de la phrase « extermination arménienne ». Les Turcs ont fait un dernier essai sans pitié pour nous exterminer et nous ont donné un coup étourdissant en tant que race, mais, Messieurs, ils n'ont pas assez bien réussi dans leur dessein néfaste, et ç'eût été un triste jour pour la civilisation si un pareil dessein avait pu réessir.

Il y a aujourd'hui 500.000 Arméniens Turcs dans les parties des vilayets occupés par les armées russes, dans le Caucase et le nord de la Perse. Loin d'avoir son esprit abattu, ce peuple est animé d'une foi inébranlable que leur pays bien-aimé renaîtra de nouveau de ses cendres et que leur nation revivra et entrera dans une nouvelle ère de sécurité et de prospérité. Partout ail-

leurs, les Arméniens sont animés du même esprit et de la même foi. Sur ce demi-million, 50.000 ou 60.000 hommes, en grande partie forts et vigoureux, se trouvent dans les différentes parties des provinces occupées. Il y a un peu plus de 250.000 réfugiés au Caucase et en Perse, et quelque 200.000 émrigrants et réfugiés des massacres d'avant-guerre; beaucoup d'entre eux sont prêts à retourner dans leurs foyers, une raison déterminante de l'empressement des émigrants d'avant-guerre de retourner, étant la disette croissante et la cherté de la terre dans les parties fertiles du Caucase. Et puis, il y a des centaines de mille d'Arméniens dans les camps de concentration du nord de la Mésopotamie et de la Syrie. Combien sont-ils vivants pour retourner dans leurs foyers dévastés? Je ne saurais le dire. Peut-être le délégué turc sera-t-il à même de renseigner la Conférence sur ce point. Il y a encore un grand nombre d'Arméniens — quoique en grande partie des vieillards, des femmes et des enfants, autant que nos informations permettent de l'affirmer — dans l'Anatolie et en Thrace, et plus de 200.000 hommes, en grande partie jeunes, intelligents et ambitieux qui avaient émigré dès le commencement du règne d'horreur d'Abdul-Hamid, aux Etats-Unis, en Egypte, aux Balkans et en différents autres pays. Un nombre important de ceux-ci voudront retourner dans leur pays natal, prêts à « jouer leur rôle » dans le travail sacré de sa reconstitution et de sa régénération, avec une dextérité infatigable.

Cela nous donnera, dans un temps très court, une population arménienne, pas moins d'un million d'âmes dans l'Arménie autonome proposée. Cela peut ne pas représenter une majorité prise comme ensemble, mais

elle formera le plus grand élément ethnique cohérent. Dans beaucoup de centres importants, comme Van, Alachguerd, etc., où il ne reste presque plus de Turcs, et encore moins de Kurdes, comme avant la guerre, les Arméniens formeront une majorité absolue. C'est un fait important dont la Conférence doit se rappeler. Bien que l'élément arménien soit fort réduit en nombre, la grande majorité des Turcs et les éléments semblables dans ces provinces occupées ont, comme c'est leur habitude, suivi les armées turques en retraite d'où ils ne reviendront probablement jamais. D'un autre côté, les Arméniens, comme dans le passé et encore maintenant, passent à travers les lignes turques, en groupes plus ou moins compacts, et gagnent les lignes russes. Ce mouvement de population continuera certainement pendant quelques années, tendant à faire croître l'élément arménien et à réduire le turc dans le dit état arménien proposé, si un tel état est formé. Des mouvements similaires de population ont toujours eu lieu chaque fois qu'une partie du territoire turc a passé sous la domination chrétienne.

Je dois rappeler aussi au Congrès que quand la Grèce acheva son indépendance, la population de la Grèce proprement dite ne dépassait pas 400.000 âmes.

Un autre point important se rapportant à cette question de population c'est le fait constaté par les plus grandes compétences des affaires du Proche-Orient que la race arménienne est douée d'une extraordinaire puissance de récupération, elle est presque entièrement dépourvue des maux qui empêchent la rapide croissance de la population, et elle est l'une des plus prolifiques races du monde. Leurs voisins, d'après le témoignage

des voyageurs et des observateurs, sont moins dépourvus des maux et, en dépit de la polygamie, ou peut-être en partie à cause de cela même, sont beaucoup moins prolifiques.

Mais à part la simple énumération des têtes, il est, je crois, généralement connu et admis, qu'il y a une grande différence entre la valeur morale, intellectuelle, économique et industrielle de la population arménienne, et celle de beaucoup de leurs voisins, les Arméniens étant d'une supériorité marquée dans tous les champs d'activité humaine. Ils l'ont prouvé même dans des cas difficiles, et quand ils ont eu un champ libre, ils se sont facilement montrés les égaux des européens. De fait, l'esprit arménien est beaucoup plus européen qu'asiatique (1).

Lord Cromer a dit que «les Arméniens avec les Syriens sont les crèmes intellectuelles des peuples du Proche-Orient. »

Mais, à part toutes ces considérations pratiques et certainement essentielles et vitales, il reste, Messieurs, l'argument moral, que, je crois en être bien certain, cette auguste Conférence, représentant la volonté et la conscience de l'Europe, ne pense pas laisser de côté.

Il est rapporté qu'après les massacres et les déportations de 1915, Talaat bey aurait dit : « J'ai tué l'idée de l'autonomie arménienne pour au moins cinquante ans. » Qu'il l'ait dit ou non, là est bien évidemment le but : — tuer la question arménienne en suppri-

(1) M. J. de Morgan, dans *La Revue de Paris* (1er mai 1916), dit : « Les Arméniens sont des Orientaux par leur habitat seulement, mais des Européens par leurs origines, leur parler, leur religion, leurs mœurs et leurs aptitudes. »

mant la race arménienne et, par contre-coup, détruire les routes du christianisme en Asie-Mineure.

Cette Conférence va-t-elle pardonner et justifier cette pratique barbare et révoltante, comme politique d'Etat, d'essayer délibérément d'assassiner toute une nation avec sang-froid en permettant que cette politique infâme atteigne son but?

Est-il concevable que cette Conférence historique puisse décréter que des myriades de nos frères et sœurs qui tombèrent victimes de la furie des super-tyrans à cause de leur religion et de leur nation, de même que ceux qui tombèrent dans la lutte commune pour le Droit, aient subi en vain la souffrance et la mort?

Au nom, non seulement des vivants mais aussi des morts, j'en appelle à vous; j'en appelle au cœur et à la conscience de l'Europe de renoncer à mettre en acte une telle injustice flagrante et cruelle.

M. Paul Doumer, ancien président de la Chambre Française, avec le bon sens de la chevalerie française et de l'humanité outragée, a déclaré à Paris, il n'y a pas longtemps, que quand, à la fin de la guerre, la question de la population arménienne sera prise en considération, les morts doivent être comptés avec les vivants. Qui, mieux que ma nation martyrisée, a le droit moral d'invoquer les paroles mémorables et ardentes de cet officier français qui, au moment d'une terrible pénurie d'hommes, regardant les héros tombés autour de lui, s'écrie : « Debout les morts! »?

J'en appelle, en particulier, à vous, grande et magnanime Russie, notre puissante voisine et protectrice! Notre destinée est indissolublement liée à la vôtre. Sans la protection de votre puissante épée, et sans vos

très généreuses donations à nos réfugiés, le Turc aurait réussi dans son sinistre dessein. Nous vous resterons toujours reconnaissants et loyaux jusqu'à la mort. Nous avons toujours prouvé notre inébranlable loyauté envers vous dans vos heures de péril. Nous avons, à notre tour, rendu des services qui ont eu une valeur pour vous. Vos généraux ont comblé nos hommes d'éloges. Vos journaux les plus avancés ont salué, avec raison, nos soldats et vos grands hommes d'État, vos ministres ont déclaré dans la Douma, que nos terribles souffrances sont dues principalement à notre loyauté à la Russie. Ayez confiance en nous. Aidez-nous à nous remettre debout et à reconstituer nos foyers dévastés. *Laissez- nous la liberté de nous développer et de progresser selon notre génie national.* Quelques-uns de vos journaux ont parlé d'un projet d'établir des colonnies russes en Arménie « pour créer une zone de division entre les Arméniens de Russie et ceux de Turquie (1). »

(1)Le *Retch*, l'organe des constitutionnels-démocrates de Russie, a publié ce qui suit dans son numéro du 28 juillet 1916 (V. S.) :

« Le projet d'établir des émigrants russes dans les parties occupées de l'Arménie turque, récemment discuté dans la Douma, est énergiquement en exécution. Cette question a été le sujet d'une discussion vive entre les autorités d'émigration et militaires. Les investigations font du progrès, non seulement dans les districts près de la frontière, mais aussi dans les champs plus éloignés, la fertile vallée de Mouch étant l'objet d'une attention spéciale. Des bataillons agricoles sont en cours d'organisation depuis l'automne dernier et comptent déjà 5.000 hommes. Bientôt ils seront plus nombreux. *Les Arméniens et les Géorgiens en sont exclus.* La tâche de ces jeunes bras est de cultiver les champs dans lesquels les investigations ont été faites, sous la surveillance des experts agricoles, afin de faciliter l'approvisionnement de l'armée. La

Si cela est vrai, c'est une injustice. Je parle franchement, en ami de la Russie et comme défenseur de ma nationalité, d'après mon droit de naissance. Les Russes seront toujours bien venus parmi nous. Pour montrer notre sentiment envers vous je vais mentionner le fait que dans les conversations entre Arméniens, on ne vous appelle pas « Russes », mais bien « Keri », qui signifie « oncle ». Mais il est manifestement injuste d'établir des colonnes et de partager les terres avant le rapatriement de nos nombreux réfugiés, dont quelques-uns sont les propriétaires des terres données à d'autres. En outre, quel est l'objet ou la nécessité d'une « zone de division » entre Arméniens turcs et Arméniens russes ? Nous sommes tous prêts à nous rallier à votre aide si de nouveau le besoin s'en faisait sentir, comme nous l'avons toujours fait lors de votre lutte juste contre la barbarie. De pareilles mesures, avant que le sang de nos nombreuses victimes soit sec dans notre pays, nous

question de faire émigrer les familles de ces hommes est aussi à l'étude.

« Côte à côte avec ce projet, il existe un autre projet de placer des Cosaks en Arménie Turque, dans les lignes similaires de ce qui a été déjà fait dans le nord du Caucase avec de bons résultats. *Ceux qui ont conçu ces projets ont en vue la création d'une zone suffisamment large habitée par les Russes, séparant les Arméniens russes des Arméniens turcs.*

« Les réfugiés arméniens retournent graduellement dans leurs pays et commencent à cultiver leurs terres. Ils s'installent en général dans les villages qui ont le moins souffert, leurs propres villages ayant été totalement ruinés.

« Pour éviter la confusion, le Grand Duc Nicolas a publié un ukase en mars dernier, avertissant ces réfugiés retournés de se tenir prêts à quitter ces districts dès l'établissement de l'administration civile russe. Dans le même ukase, le Commandant en chef de l'armée du Caucase a décrété que les

affligent et nous rendent perplexes. Je le répète, votre protection nous sera bien venue, mais rendez-nous à même de dire toujours, comme sir Wilfrid Laurier a dit des Canadiens Français : « Nous sommes loyaux parce que nous sommes libres. » Avec un traitement juste et libéral de votre part, nous créerons en peu de temps, non seulement des marchés importants pour votre commerce jusqu'aux bords de la Méditerranée, mais vous aurez en nous un véritable rempart et contrepoids, dans votre frontière sud, contre les éléments turbulents qui sont une menace permanente pour cette frontière. Plus vous nous aiderez à prospérer, plus sûre sera cette frontière de votre vaste empire.

J'en appelle, conjointement, à la Russie, à l'Angleterre, à la France et à l'Italie, d'empêcher le Congrès de condamner finalement à la mort nos aspirations longtemps caressées et légitimes de régénération nationale, pour laquelle nous avons payé un si terrible prix.

J'en appelle en particulier à vous de nous donner une

terres vacantes dans les plaines d'Alachkert, de Diadin et de Bayazid peuvent être affermées jusqu'au retour de leurs véritables propriétaires. *Le général Yudenitch a publié des ordres, cependant, prohibant l'établissement, dans ces localités d'aucuns autres émigrants que des Russes et des Cosaks.* Seuls les natifs qui sont à même de prouver par des documents légaux qu'ils sont propriétaires de terres, sont autorisés de retourner. Cet arrangement rend impossible le retour des natifs Arméniens dans leurs foyers, parce qu'il est ridicule de parler de titres-actes quand il s'agit de terre en Turquie; quant aux autres documents qui prouveraient leur droit de propriété, ils sont perdus dans la fuite.

« Sur les trois plaines ci-dessus mentionnées et aussi dans certaines parties de la plaine de Bassain, les natifs survivants sont empêchés de retourner dans leurs foyers et de commencer leurs paisibles occupations. »

sortie sur la mer, non seulement comme une nécessité indispensable à notre vie économique et à notre progrès, mais aussi comme une avenue de la Culture Occidentale dont un sort dur et cruel nous a si longtemps privés.

Que le soleil radieux de la liberté et de la sécurité brille à nouveau sur notre pays d'affliction, et emporte au loin pour toujours, le miasme étouffant de la peste turque. Alors renaîtra un peuple régénéré avec un désir passionné pour la lumière et le progrès de l'Occident — un peuple équipé moralement et mentalement et adapté à l'assimilation de la Nouvelle Dispensation, non seulement pour son propre compte, mais aussi pour sa dissémination parmi ses voisins moins avancés — un instrument bien qualifié et bénévole et un levain de la civilisation chrétienne.

La défense de Van par les arméniens qui se soulevèrent et soutinrent un siège d'un mois au printemps 1915.
(Photo prise dans une tranchée pendant le siège de Van).

Cliché aimablement prêté par la Maison Albin Michel, éditeur.

POSTSCRIPTUM

Depuis que les pages qui précèdent ont été écrites et avant qu'elles fussent données à l'imprimeur, deux grands événements se sont produits, qui doivent influer profondément, non seulement sur le cours restant de la guerre, mais aussi, et plus spécialement, sur la fixation de la paix, à sa terminaison : deux événements qui, tous deux, marquent le plus grand triomphe de la démocratie et de la civilisation que le monde ait jamais vu. La Révolution Russe et l'entrée de la grande République Américaine dans le rang des champions du Droit et de l'Humanité ont non seulement rapproché la paix, mais elles ont banni le doute qui pouvait exister dans l'esprit des sceptiques, à la fois des pays belligérants et neutres, que cette guerre des guerres est la lutte entre les forces de la Lumière et de la Libreté et les forces de l'Obscurité et de la Réaction.

Après avoir veillé sur le cours de la lutte pendant plus de trente mois, prenant des notes sur la différence des méthodes de guerre, employées par les groupes opposés des belligérants ; après avoir constaté leurs buts respectifs ; après une délibération longue, patiente et soigneuse, le plus grand de tous les juges neutres est arrivé à la conclusion que « la civilisation elle-même

paraît être dans la balance. » (Il ne sera pas oublié dans les pays de l'Entente, j'en suis sûr, que si les « terrorismes » illimités des sous-marins ont été un *casus belli* immédiat, le martyre de l'Arménie joua un important rôle dans la conduite du Président Wilson et du peuple des Etats-Unis, dans cette conclusion). La plus grande démocratie du monde, imbue d'un amour profondément enraciné pour la paix et d'une exécration pour la guerre que personne ne peut mettre en doute ni en suspicion, rompant avec une tradition séculaire, qui était le fondement même de sa politique extérieure, tire l'épée, poussée non pas par l'ambition ou pour l'appui d'intérêts matériels quelconques, mais par l'honneur et l'instinctif appel de la vraie chevalerie, pour se mettre au rang de ceux qui poursuivent une longue et dure lutte pour sauver les institutions, les principes et les idées libres « disparatement assaillis », qui furent pour elle, pour l'humanité les plus précieuses et les plus sacrées des possessions. Pour la première fois dans l'histoire — je crois que l'on peut dire sûrement cela — une grande nation, dirigée par un grand et sagace chef, entre en guerre, mue presque entièrement par des motifs désintéressés, pour soutenir ses propres idéaux et les droits de l'humanité — événement dont les meilleurs éléments de la race humaine seront vraiment toujours fiers, qui restera toujours comme un éclatant et noble geste dans l'histoire du monde.

Pendant que ces événements, qui font époque, impriment à la cause des Alliés un cachet de sanction de morale suprême, ils donnent aussi l'assurance doublement sûre que la fin de la guerre donnera au monde une paix durable, basée sur la *réelle* justice et l'équité.

La présence des délégués des Etats-Unis à la Conférence de la Paix, côte à côte avec les représentants de l'Empire Britannique, de la France, de l'Italie, et de la libre Russie, constituera une sûre et véritable garantie au monde, que les facteurs déterminants dans le moulage de ses destinées, ne seront pas les intérêts personnels, avoués ou voilés, de tel ou tel empire ; non pas les fantaisies et les ambitions du despotisme et des castes dirigeantes ou la voracité des financiers cosmopolites, mais « le pur lait » des vastes intérêts de la justice et de la paix, les droits des nations grandes et petites et la liberté et le bien-être de l'humanité elle-même.

Pour le peuple arménien, c'est un gage définitif que la réparation à demander et à obtenir pour lui sera, dans les termes de la paix, commensurable, en pleine mesure avec la grandeur des peines et des souffrances à lui infligées ; parce que, dans le vaste gaspillage de l'ancienne barbarie et de la fraude, il forma un oasis personnifiant les idéaux et les principes que les démocraties d'Europe et d'Amérique luttent pour revendiquer.

Si les grandes et libres nations d'Europe ont salué cet événement propice avec la satisfaction et l'enthousiasme dont nous fûmes témoins dans ces derniers jours, il peut être facilement imaginé combien intense est la réjouissance qu'éveille dans le cœur des plus inhumainement oppressés de tous les peuples, ce bonheur si longtemps refusé, dont l'avènement est hors de doute par le claironnant appel du Président Wilson à la Démocratie et par la déclaration du Gouvernement Provisoire de la Libre Russie.

Que les déclarations du Gouvernement Provisoire de

la Russie libre et régénérée furent reçues avec une profonde satisfaction par les Arméniens, cela va sans dire. Ces déclarations ajoutées à celles déjà faites par les Gouvernements Alliés à propos de leurs buts de guerre et la « Déclaration de Liberté », — comme elle a été justement appelée dans son adresse inspirée et mémorable au Congrès par le Président Wilson — assurent définitivement la réalisation des légitimes aspirations de l'Arménie à la liberté et au gouvernement par elle-même. Et si le peuple russe décide que la nouvelle Russie sera une république qui ouvrira des perspectives entièrement démocratiques, l'Etat Arménien intégral et uni, libre de travailler à sa régénération suivant son génie national, sous la direction des Puissances Protectrices, avec leur aide généreuse morale et matérielle et l'assistance de l'Amérique, sera réalisé :

Les intérêts de l'Amérique en Arménie, et l'excellente œuvre de ses Missions dans de nombreux centres arméniens en Arménie, et partout en Asie-Mineure, ne laissent aucun doute que, lorsque le temps des reconstructions viendra, l'aide américaine — morale, matérielle et culturelle sera prête à paraître sur une balance et d'une manière digne de ce grand pays et des buts élevés pour lesquels il entra en guerre.

Car quelle partie du vaste champ de bataille en Europe et en Proche-Orient plus subitement et plus tragiquement figure les maux auxquels les Alliés et les Etats-Unis sont déterminés à mettre fin une fois pour toutes, — et quelle plus noble et plus convenable élévation de leurs gigantesques efforts et sacrifices pour l'humanité, que la rédemption et la renaissance de cet ancien peuple chrétien trois fois martyr ?

Avant de conclure, je profite de l'occasion pour appeler l'attention sur un passage du discours de M. Asquith dans la Chambre des Communes, sur l'entrée des Etats-Unis en guerre, qui met bien en relief la culpabilité des gouvernements des Puissances Centrales, dans le crime stipandié de l'attentat au meurtre d'une nation, bien que l'occasion du discours ait été naturellement l'antithèse de l'attitude des Puissances Centrales envers les atrocités arméniennes.

« Dans une telle situation, dit M. Asquith, se tenir à l'écart serait non seulement une bévue mais un crime. Rester de côté avec les oreilles fermées, les bras croisés, le regard détourné, quand nous avons la faculté d'intervenir, ce serait le fait non pas d'un simple spectateur, mais d'un complice. » (1)

Je cite ce frappant discours par l'un des plus grands hommes d'Etats vivants de l'Angleterre, dans l'espoir qu'il fournira matière à réflexion pour ceux des pro-Turcs qui ont maintenu pendant les massacres avant-guerre et maintiennent encore, avec le comte Rewentlaw et ses adeptes, que le massacre par le Turc de ses sujets chrétiens ne concerne que lui-même, que personne n'a le droit ou l'obligation d'intervenir et de créer de nouvelles conditions qui éliminaient la possibilité de son retour.

(1) *Times*, 19 avril 1917

LISTE DES DOCUMENTS

N° 1. Le marquis de Salisbury à M. Layard, 30 mai 1878.

N° 2. Sir A.-H. Layard au Marquis de Salisbury, lettre du 5 juin 1878.

N° 3. Sir A.-H. Layard au marquis de Salisbury, lettre du 1er juillet 1878.

Le n° 1 est la lettre par laquelle sont envoyées les instructions de lord Salisbury à M. Layard, pour entrer dans la Convention (comme ci-dessous) :

LE MARQUIS DE SALISBURY A M. LAYARD

Affaires Etrangères,
30 mai 1878

Monsieur,

Les négociations confidentielles qui ont eu lieu dans le passé, étant en progrès entre le Gouvernement de Sa Majesté et le Gouvernement de Russie rendent probable que ceux des articles du Traité de San Stefano, qui concernent la Turquie d'Europe seront suffisamment modifiés, pour les mettre en accord avec les intérêts des au-

tres Puissances européennes et de l'Angleterre en particulier.

Il n'y a, cependant, pas de vues pareilles relatives à la partie du Traité qui concerne la Turquie d'Asie. Il est suffisamment clair qu'en ce qui concerne Batoum et les forteresses du nord de l'Araxe, le Gouvernement de Russie n'est pas disposé de céder sur les stipulations auxquelles la Porte a été obligée de consentir par les événements de la guerre. Le Gouvernement de Sa Majesté est forcé, en conséquence, de considérer l'effet que ses agréments auront, s'ils ne sont pas annulés ni contrecarés, sur l'avenir des provinces asiatiques de l'Empire ottoman et sur les intérêts de l'Angleterre qui sont intimement affectés par la condition de ces provinces.

Il est impossible que le Gouvernement de Sa Majesté puisse regarder ces changements avec indifférence. La Turquie d'Asie contient des populations de différentes races et de croyance, ne possédant pas la capacité de se gouverner elles-mêmes, et n'ayant pas d'inspiration d'indépendance, mais leur tranquilité et les quelques vues politiques de bien-être qu'elles possèdent, elles en sont redevables au régime du Sultan (1).

(1) Par une curieuse ironie des événements, au moment où ces lignes étaient écrites par le grand homme d'état anglais, l'Egypte était gouvernée par un premier ministre arménien Nubar Pacha, pendant que les armées victorieuses russes au Caucase étaient sous le commandement du général arménien Loris Mélikoff, le vainqueur de Kars, qui fut plus tard ministre de l'Intérieur et l'un des conseillers les plus actifs du Czar Libérateur. Il est intéressant de noter que l'Egypte avait eu déjà un premier ministre arménien pendant le règne du Khalif Almustansir (1036-94) du nom de Badr-el-Gamali (probablement une variation de Bédros Gamalian) « qui gouverna avec sagesse et bonté pendant vingt ans (1073-94) ». Voir Adrian Fortesque : *The Lesser Eastern Churches*, p. 237.

Un groupe de volontaires arméniens organisé par le Parti Arménien Hentchakiste, sur le front du Caucase.

Mais le Gouvernement de la Dynastie Ottomane est un conquérant ancien, et toujours étranger, s'appuyant encore bien plus sur sa force actuelle que sur la sympathie de la nationalité commune.

La défaite que l'armée turque subit et les embarras connus du Gouvernement produiront une croyance générale dans sa décadence et une espérance de rapide changement politique, qui dans l'Est sont plus dangereuses que l'actuel mécontentement sur la stabilité du Gouvernement.

Si les populations de la Syrie, de l'Asie-Mineure et de la Mésopotamie voient que la Porte n'est pas garantie pour une existence durable par sa force, après le témoignage que les événements récents ont fourni de la fragilité de cette confiance, elles commenceront à compter sur la rapide chute de la domination ottomane, et à tourner leurs yeux vers son successeur.

Même s'il était certain que Batoum, Ardahan et Kars ne seraient pas la base d'où sortiraient des émissaires de l'intrigue qui servirait en temps opportun aux armées envahissantes, leur simple rétention par la Russie exercera une grande influence sur la désagrégation de la domination asiatique de la Porte. Ainsi un monument de faible défense d'un côté, et une agression pleine de succès de l'autre, seront regardés par les populations asiatiques comme un présage du cours de l'histoire politique dans un avenir immédiat qui stimulera, par l'action combinée de l'espoir et de la crainte, la dévotion à la Puissance en ascendance, et la désertion de la Puissance que l'on croit tombée en décadence.

Il est impossible au Gouvernement de Sa Majesté d'accepter, sans faire un effort pour le conjurer, l'effet

qu'un semblable état de sentiment produirait sur les régions, dont la condition politique concerne profondément les intérêts orientaux de la Grande-Bretagne. Il ne propose pas d'essayer l'accomplissement de ce but, en prenant des mesures militaires dans l'intention de replacer les districts conquis dans la possession de la Porte. Une pareille entreprise serait ardue et coûteuse, elle impliquerait de grandes calamités, et ne serait pas efficace pour le but que le Gouvernement de Sa Majesté a en vue, à moins de subséquemment la fortifier par des précautions qui peuvent toujours être prises comme effectives, sans recourir aux misères d'une guerre préliminaire. La seule prévision pouvant fournir une sécurité substantielle à la stabilité de la domination ottomane en Turquie d'Asie, et qui serait essentielle après la conquête des annexions russes comme elle est maintenant, ce serait un engagement, de la part d'une puissance assez forte pour l'accomplir, à savoir qu'un accroissement ultérieur de la Russie, au détriment du territoire turc en Asie, serait prévenu par la force des armes. Une pareille charge, donnée entièrement et sans réserve, préviendrait l'occurrence de la contingence qu'elle apportera dans l'opération, et donnerait en même temps, aux populations des provinces asiatiques la confiance requise que le Gouvernement turc en Asie n'est pas destiné à une chute rapide.

Il y a cependant deux conditions auxquelles il serait nécessaire que la Porte souscrivit avant que l'Angleterre pût donner pareille assurance.

A l'occasion d'une Conférence à Constantinople, le Gouvernement de Sa Majesté signifia à la Porte, qu'il n'est pas disposé à sanctionner le mauvais gouverne-

ment et l'oppression, et qu'il lui sera demandé, avant qu'il puisse entrer dans un arrangement pour la défense des territoires asiatiques de la Porte dans certaines éventualités, qu'il soit formellement assuré de l'intention de la Porte d'introduire dans ces régions, les réformes nécessaires dans le gouvernement de ses sujets chrétiens et autres. Il n'est point désirable de demander plus qu'un engagement en terme général ; les mesures spéciales à prendre ne peuvent être définies qu'après de soigneuses recherches et délibérations pouvant être utiles dans la conjecture présente.

Il n'est pas impossible que la sélection soigneuse et l'aide fidèle aux agents individuels auxquels le pouvoir sera confié dans ces contrées soient des éléments plus importants dans l'amélioration de la condition du peuple que même un changement législatif ; mais les assurances demandées à donner à l'Angleterre au droit d'insister sur les arrangements satisfaisants pour ces buts, seront une part indispensable pour aucune acceptation à laquelle le Gouvernement de Sa Majesté pourrait consentir. Il serait de plus nécessaire, afin de mettre à même le Gouvernement de Sa Majesté d'exécuter efficacement les engagements proposés actuellement, d'occuper une position près des côtes de l'Asie Mineure et de la Syrie. La proximité des agents britanniques, et si c'est nécessaire, des troupes britanniques, serait la meilleure assurance que tous les objets de cet arrangement seraient atteints. L'Ile de Chypre pourrait être, à tout point, l'endroit le plus efficace pour cet objet. Le Gouvernement de Sa Majesté ne veut pas dmander au Sultan d'aliéner des territoires de sa souveraineté ou de dimi-

nuer les recettes qui entrent maintenant dans ses trésors. Il proposerait donc que l'administration et l'occupation de l'île soient assignées à Sa Majesté, pendant que le territoire continuerait encore à faire partie de l'Empire Ottoman, et que le surplus des revenus, tels qu'ils sont actuellement, défalcation faite des dépenses, soit payé annuellement par le Gouvernement britannique au Trésor du Sultan.

Etant donné que, dans cette proposition, tout se rapporte aux annexions que la Russie a faites en Turquie d'Asie, et aux conséquences que l'on peut appréhender d'en tirer, il est bien entendu que, si les causes du danger cessaient, les arrangements de précautions cesseront en même temps. Si le Gouvernement de la Russie, à un moment donné, rendait à la Porte le territoire qu'il a acquis en Asie par la guerre récente, les stipulations dans l'arrangement proposé cesseront d'opérer, et l'Ile sera immédiatement évacuée.

Je demande donc à votre Excellence, de proposer à la Porte d'agréer une Convention pour l'effet suivant, et je vous donne pleine autorité de conclure à la fois de la part de la Reine et du Gouvernement de Sa Majeté :

« Si Batoum, Ardahan, Kars ou l'un de ceux-ci, sont retenus par la Russie, et si un essai est fait dans un temps à venir par la Russie de prendre possession d'une portion quelconque des territoires asiatiques du Sultan, fixés par le traité définitif de la Paix, l'Angleterre s'engage à se joindre au Sultan pour le défendre par la force des armes. En retour, le Sultan promet à l'Angleterre d'introduire les réformes nécessaires (arrêtées ultérieurement entre les deux puissances) dans le gou-

vernement des sujets chrétiens et autres de la Porte dans ces territoires; et afin de rendre l'Angleterre à même de faire la provision nécessaire pour exécuter son engagement, le Sultan consent à ce que l'Ile de Chypre soit occupée et administrée par l'Angleterre. »

Je suis, etc.

Signé : SALISBURY.

Le n° 2 est la convention elle-même, comme suit :

ARTICLE PREMIER

Si Batoum, Ardahan, Kars ou l'un de ceux-ci est retenu par la Russie, et si un essai est fait dans un temps à venir par la Russie de prendre possession d'une portion quelconque des territoires de Sa Majesté Impériale le Sultan, en Asie, fixées par le traité définitif de la Paix, l'Angleterre s'engage à se joindre à Sa Majesté Impériale le Sultan pour le défendre par les armes.

En retour, Sa Majesté Impériale le Sultan promet à l'Angleterre d'introduire les réformes nécessaires, à arrêter ultérieurement entre les deux puissances, dans le gouvernement et pour la protection des sujets chrétiens et autres de la Porte dans ces territoires; et afin de rendre l'Angleterrre à même de faire la provision nécessaire pour exécuter son engagement, Sa Majesté Impériale le Sultan consent de plus à ce que l'Ile de Chypre soit occupée et administrée par l'Angleterre.

ARTICLE II

La présente Convention sera ratifiée et les ratifications seront échangées dans l'espace d'un mois, ou plus tôt si possible.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs ont signé et posé leurs cachets.

Fait à Constantinople, le quatrième jour de juin, en l'an mil huit cent soixante-dix-huit.

(L. S.) A.-H. LAYARD.

(L. S.) SAFVET.

Le n° 3 est l'annexe à la Convention ci-dessus, consistant en six articles, signés à Constantinople, le 1er juillet 1878 par A.-H. Layard et Safvet respectivement. Les premiers cinq articles s'occupent de la manière dont l'Ile de Chypre sera gouvernée pendant l'occupation britannique. L'article dernier, c'est-à-dire l'article VI est ainsi conçu :

« Si la Russie restitue à la Turquie Kars et les autres conquêtes faites par elle en Arménie pendant la dernière guerre, l'Ile de Chypre sera évacuée par l'Angleterre, et la Convention du 4 juin 1878 aura pris fin. »

(1) « Le mouvement touranien n'est pas l'effort spasmodique de quelques enthousiastes. Il représente un plan soigneusement mûri, très laborieusement étudié dans ses aspects philosophiques et pratiques et s'exécute sur une vaste et ambitieuse échelle. L'esprit de son enseignement est fait pour permettre de pénétrer dans toutes les classes des populations purement turques, les femmes incluses; comme dans l'armée, il est enseigné sous forme de croyance patriotique, la force de la discipline militaire est mise aux services de ses promoteurs. Le mouvement n'exprime donc pas la croyance d'un nombre limité de fanatiques nationalistes, représentés par le Comité Central de l'Union et Progrès, ou des sections extrêmistes de celui-ci, mais, en réalité, par l'ensemble du peuple turc, appuyé par la puissance formidable de l'armée. Ainsi la théorie qui représente le peuple turc comme un instrument inconscient et sans volonté entre les mains du gouvernement unioniste, ne peut plus être acceptée. La race turque, dans son ensemble, avec quelques exceptions, reste coupable dans la réjouissance d'un rêve politique, pour la réalisation duquel elle saisit l'occasion de la guerre mondiale afin de commettre les crimes les plus atroces. Il est vrai que la responsabilité initiale retombe sur le Comité Union et Progrès, mais l'ensemble de la nation turque a depuis partagé la responsabilité par sa réponse prompte. C'est ce qui a donné naissance au succès facile atteint par le gouvernement unioniste dans la modification — avec une voix à peine dissidente — du système d'éducation d'Etat, embrassant même les écoles élémentaires, et dans le détournement des fonds de *Vakf*.

Les officiers de grades supérieurs ont été instruits pour faire des visites périodiques dans les casernes et y faire des lectures d'un caractère mixte, religieux et ethnique, préparées par le Gouvernement. Si le cœur turc n'eût été un terrain

propice à pareil ensemencement, il n'aurait pu donner une moisson si prématurée et si abondante. En dépit des mélanges successifs de sang, les Turcs ont conservé les instincts originels de l'homme sauvage des steppes, et la foi aspirant à la conquête et à la domination à travers les destructions et le carnage, trouve une réponse avide dans leurs âmes. L'Islam, sympathique comme il est, malgré son caractère militaire, a été sacrifié pour la réalisation de ces vastes drames humains. Il n'y eut pas assez de « fer et de sang » dans son enseignement. La croyance touranienne formée sur le modèle du militarisme prussien, convient mille fois à la sauvage nature du Turc; et la preuve en est que, sans qu'aucune contrainte fût employée, il a vite supplanté l'héritage religieux séculaire. Les troupes chantent volontiers des chansons héroïques touraniennes, à la place des prières usuelles, qui étaient jusqu'à fort récemment obligatoires, mais ne le sont plus. Les simples de l'Anatolie admettent volontiers l'idée que le prophète des derniers jours c'est Enver! Les règles fondamentales de l'Islam furent, pour eux le témoignage (pour l'unité de Dieu), la raison, le caractère, et la collection des impôts pour le Gouvernement et la guerre sous la bannière turque. »

(D'un article intitulé « Touraniens et Musulmans », dans le *Near East* du 20 avril 1917.)

PRIX : 5 FRANCS

Imprimerie du Journal Arménien *Artzakank Parisi*
227, boulevard Raspail, Paris.